Le bon frère / par Mme Jeanne Marcel ; ouvrage illustré de 21 vignettes sur bois par Émile Bayard



BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

LE BON FRÈRE

PAR

Mme JEANNE MARCEL

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 21 VIGNETTES SUR BOIS

PAR ÉMILE BAYARD

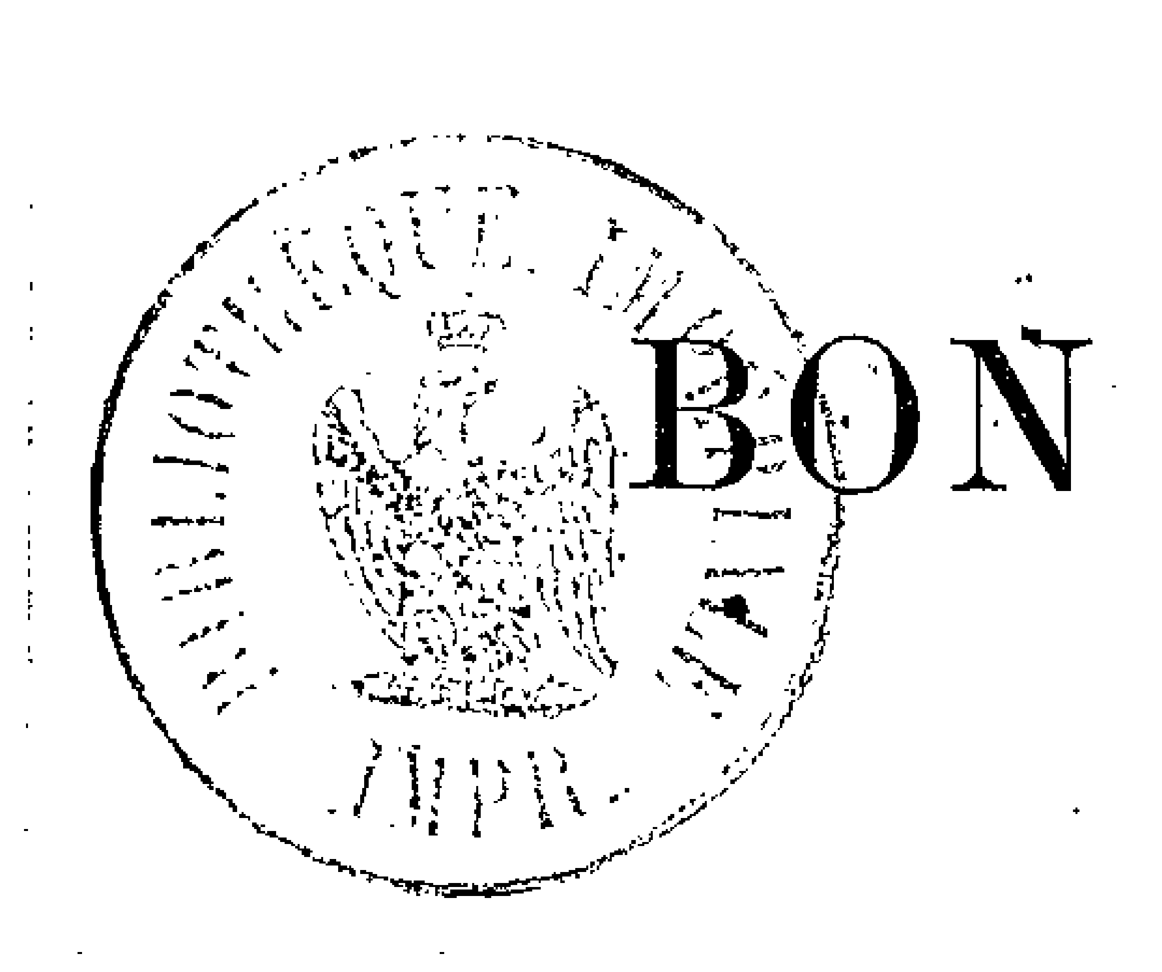
PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868

PRIX : 2 FRANCS.

LE

BON FRÈRE



10 150 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris



LE
BON FRÈRE

PAR

MME JEANNE MARCEL

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 21 VIGNETTES SUR BOIS

PAR ÉMILE BAYARD

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868

LE
BON FRÈRE.

CHAPITRE I.

Monsieur le baron du Frêne.

Il était une fois un banquier si riche, si riche, qu'on n'en avait jamais connu de tel. On prétendait que le nombre de ses millions était incalculable et le bruit s'était répandu dans le peuple que chez lui, au lieu de compter les pièces d'or, on les mesurait au boisseau, comme cela se pratique chez les minotiers pour le blé. On disait aussi que les mors et les fers de ses chevaux étaient en argent massif, que leurs râteliers étaient en bronze, leurs mangeoires en ébène, leurs couvertures en cachemire indien, que ceci, que cela.... Mais que ne disait-on pas?... Il y avait évidem-

1

ment de l'exagération dans ces dires ; mais ce qui était certain c'est que M. le baron laissait loin derrière lui par son luxe, par son opulence, ces fameux financiers du dix-huitième siècle, lesquels on appelait comme vous savez, Pâris-Duverney, Crozat, la Popelinière, etc. etc.

Si, en traversant les plaines interminables de la Beauce ou de la Brie, il vous arrivait de distinguer une ferme de bonne apparence entourée d'immenses pièces de terre toutes couvertes de riches moissons, et de demander à qui appartenait cette ferme, on vous répondait qu'elle appartenait à M. le baron du Frêne. Si en descendant la Loire, un vieux manoir vous apparaissait enfoui sous des futaies séculaires et qu'il vous vînt à l'esprit de demander à qui appartenait ce vieux manoir, on vous répondait à M. le baron du Frêne. Si au bord de la mer une villa attirait votre attention par son architecture d'une élégance toute moderne et que vous eussiez la curiosité de demander à qui cette villa, on vous répondait encore à M. le baron du Frêne. Si à quelques lieues de Paris, dans une situation ravissante, au milieu d'un parc immense, un château d'un aspect imposant vous frappait par ses proportions grandioses, c'était toujours à M. le baron du Frêne. Le marquis de Carrabas, de richissime mémoire, n'eût été qu'un bien pauvre sire à côté de lui.



M. le baron du Frêne. (Page 2.)

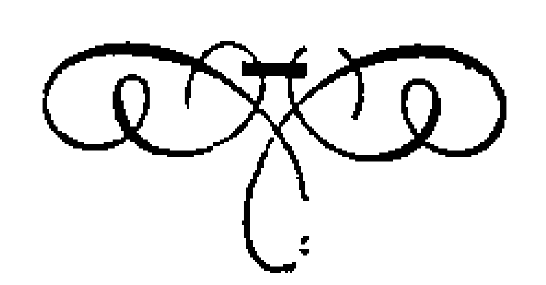
Notez que M. le baron avait encore, outre cela, des mines de houille en Belgique, une forêt dans les Ardennes et des vignobles dans le Mâconnais et le Bordelais.

La célébrité dont il jouissait était immense ; les petits journaux de ce temps-là se tenaient à la piste de ses faits et gestes pour les rapporter au public qui ne se lassait point d'en être émerveillé. M. le baron ne pouvait se rendre à la promenade sans avoir la satisfaction profonde de voir les badauds se bousculer sur son passage. Il n'aurait même tenu qu'à lui d'en écraser quelques-uns ; mais, en ces circonstances, il se montrait bon prince et ordonnait à son cocher de mettre les chevaux au pas. On ne saurait, du reste, croire à quel point ces bons procédés lui conciliaient l'affection de la foule, qui pensait de bonne foi que tout était permis à un homme aussi riche que M. le baron. Mais s'il se gênait dans certains moments, il faut convenir que dans d'autres il en prenait bien à son aise. Ainsi, par exemple, usant de son influence à la bourse pour y faire la loi, c'était lui qui décidait de la hausse ou de la baisse ; augmentant ou diminuant la fortune publique à son gré, selon que cela était nécessaire pour ses intérêts et sans le moindre souci du vulgaire rentier ! Du reste, il était devenu une puissance et prêtait, mais à des conditions excessivement avan-

tageuses, de l'argent aux Gouvernements qui ne trouvaient plus de crédit chez eux.

Un tel homme, vous pensez bien, ne pouvait être logé comme un modeste bourgeois et occuper le cinquième étage de n'importe quelle maison dans le premier quartier venu. Non, M. le baron avait fait construire pour se loger, lui et sa famille, un somptueux hôtel dans la grande avenue des Champs-Élysées. Somptueux est un mot à peine suffisant pour qualifier cette demeure où tout était splendide, éblouissant, écrasant! Je ne veux point vous en décrire toutes les merveilles; ce serait une tâche au-dessus de mes forces et pour laquelle, assurément, mon encrier ne contiendrait pas assez d'encre et mon imagination ne me fournirait pas assez de mots. Sachez seulement que M. le baron qui aimait l'or, en avait fait mettre partout. Partout : sur les murs, aux portes, aux plafonds, enfin jusque sur les vitres. Ce qui était fort gênant et fort désagréable, lorsqu'on voulait reposer un moment ses yeux éblouis sur les beaux arbres et les gazons toujours verts du jardin. Mais M. le baron qui n'éprouvait jamais le besoin de contempler la verdure, n'avait point songé tout naturellement que tant de dorure pût être un inconvénient. Quant à lui, bien certainement, entre des arbres et de l'or il n'hésitait point; et dans les rares instants où son acti-

vité d'esprit cédait le pas à la rèverie, comme, par exemple, pendant la quiétude qui accompagne une heureuse digestion, s'il s'endormait un tant soit peu, il ne tardait pas à se voir transformé en jardinier et occupé à remplacer par d'autres en or ou tout simplement en carton doré, les rosiers, les lilas, les saules, les marronniers, les tilleuls, enfin tous les arbres et arbustes du jardin qui entourait son hôtel. Du reste, M. le baron n'admettait la nature que lorsqu'elle était d'un bon rapport pour sa caisse. Autrement, il la supportait parce qu'elle était encore de mode; mais il ne l'aimait pas et la comprenait encore moins.



CHAPITRE II.

Les enfants de M. le baron.

Ce célèbre et richissime financier avait deux enfants, un garçon et une fille. A peine étaient-ils au monde que déjà M. le baron prétendait qu'ils eussent à faire valoir son luxe et sa magnificence, enfin qu'ils lui fissent honneur de la façon qu'il entendait.

C'est pourquoi on vit pendant les dix-huit premiers mois de son existence, M. Sigismond enfoui sous des dentelles de prix, se promener tous les jours au bois sur les genoux d'une avenante bourguignonne, dans une superbe voiture dont l'intérieur était capitonné de satin blanc et l'extérieur orné d'armoiries extravagantes.

Après le tour de M. Sigismond vint celui de

Mlle Roberte, qui avait quelques années de moins que son frère. Cela ne veut pas dire du tout que Mlle Roberte et M. Sigismond aient été des bébés plus heureux que les autres; peut-être au contraire l'ont-ils été moins, les tous jeunes enfants, comme vous savez, demeurant insensibles aux satisfactions de la vanité et préférant d'ordinaire à une nourrice qui leur parle respectueusement à la troisième personne, une autre nourrice qui les tutoie et joue avec eux, ainsi qu'il est d'usage, de temps immémorial, que les choses se passent de nourrice à bébé. Mais M. le baron, qui en jugeait autrement, avait introduit dans sa maison une étiquette, un cérémonial auquel chacun était obligé de se soumettre.

Roberte et Sigismond étaient encore dans leur première enfance lorsqu'ils eurent le malheur de perdre leur mère. Ce fut pour ces innocents une perte irréparable, mais qu'ils ne comprirent point et que personne autour d'eux, — excepté Louis, un vieux serviteur de Mme la baronne, — n'était capable de comprendre.

On porta un deuil outré pendant le nombre de mois fixé par l'étiquette, puis on n'y pensa plus. M. le baron, qui en avait assez de tout ce noir qui l'attristait, rentra avec bonheur dans ses habitudes dorées, et rouvrit ses salons avec un éclat dont on s'entretint longtemps à Paris.

A la rigueur, M. du Frêne aurait pu, puisqu'il était veuf, se dispenser de donner des fêtes. Mais il prétendait qu'il fallait absolument, dans l'intérêt des pauvres, que les riches dépensassent de l'argent. A vous parler franchement, cette raison-là n'était pas la bonne, et sentait l'hypocrisie d'une lieue. L'intérêt des pauvres gens n'avait rien à voir dans la conduite de M. le baron; la vérité est que ce prince de la finance, comme on disait, aimait le faste et n'était pas fâché d'éblouir les grands et les petits personnages qui lui faisaient l'honneur d'assister à ses raouts.

C'était la mère et la femme de ses deux amis les plus intimes, la vieille Mme de Maulivert et Madame Van Delberg, la toute jeune et toute charmante Sophie Van Delberg, qui dans ces circonstances faisaient conjointement avec lui les honneurs de sa maison.

Roberte avait alors quatre ans et le jeune Sigismond touchait à la fin de sa huitième année; il fallait donc songer sérieusement à leur éducation. Or, M. le baron, qui n'entendait point raillerie sur ce chapitre, prétendait que ses enfants fussent élevés selon que l'exigeaient la fortune de leur père et le rang qu'il occupait dans la société; c'est-à-dire comme il pensait que dussent être élevés des princes. C'est pourquoi il manda la célèbre Mme Ardouin de Bretonville, une femme du

monde que des revers de fortune avaient portée à la tête d'un pensionnat en vogue, et à laquelle on devait l'éducation de deux ou trois jeunes femmes connues de tout Paris par leur goût prononcé pour les frivolités de la mode, leur luxe désordonné, leur amour insatiable de plaisir et leur mépris affiché de tout ce que la Providence avait placé au-dessous d'elles sous le rapport de la naissance et de la fortune; ce qui constituait l'humanité tout entière, à sept ou huit cents personnes près.

A cette époque, Mme Ardouin de Bretonville avait peut-être quarante-cinq ans. En femme d'esprit et pour ne point avoir l'air de se trop rajeunir, ce qui est toujours un ridicule, elle en avouait quarante, mais cependant laissait volontiers dans l'erreur ceux qui croyaient ou faisaient semblant de croire qu'elle n'en avait pas plus de trente-cinq. Si je vous fais part de ce détail, c'est pour que vous sachiez qu'elle n'avait pas encore dit adieu aux prétentions féminines, et qu'elle était encore non-seulement une fort belle femme, mais aussi une femme fort élégante et fort mondaine. M. le baron, que ravissait l'idée de confier ses enfants à une telle personne, lui proposa des honoraires considérables et une position magnifique à la tête de sa maison. Malgré son peu d'estime pour cet enrichi d'hier, Mme de Bretonville ac-

cepta; et Roberte et Sigismond furent avertis qu'ils eussent à trouver en elle une seconde mère. Je dois, pour être juste, déclarer que ce leur fut facile; elle n'était point tracassière, son caractère était aimable et ses travers, loin de lui nuire, devaient au contraire la servir auprès des deux enfants.

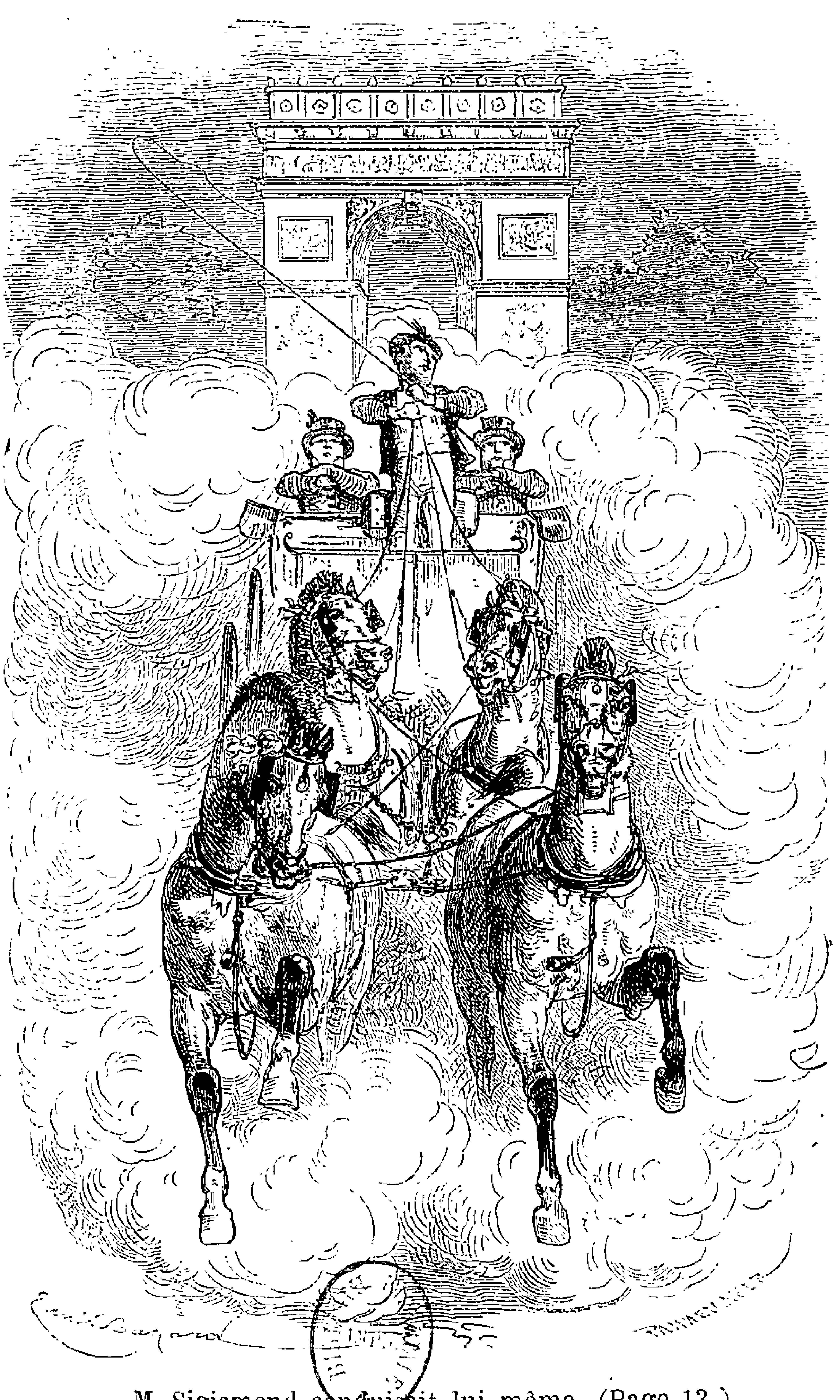
Elle commença par donner un précepteur à Sigismond et une institutrice à Roberte; puis elle fit venir des professeurs de toutes sortes, mais surtout de musique et de danse. Ce qui n'empêchait point qu'on ne passât la plus grande partie de la journée chez la marchande de modes, la couturière, le tailleur, le bottier et dans les magasins en vogue. Deux ans après, on remarquait déjà que les enfants de M. du Frêne se promenaient tous les jours au bois dans un panier-chaise auquel étaient attelés quatre poneys d'Écosse, à la tête enrubannée et aux harnais surchargés de grelots. Bientôt le jeune Sigismond conduisait lui-même ce fringant attelage. C'était charmant!

Puis on vit les dames du meilleur monde se presser chez les fournisseurs des heureux enfants; et les marmots les plus à la mode ne portaient plus que des manteaux et des bottes à la Sigismond, des chapeaux et des pardessus Roberte. Enfin M. le baron fit danser deux ou trois fois par an, en compagnie de son fils et de sa fille,

tout ce qu'il se plaisait à appeler les enfants bien nés de Paris.

Roberte et Sigismond ne pouvaient plus bouger sans qu'aussitôt leurs faits et gestes fussent relatés dans certains journaux illustrés, tels que le *Chroniqueur des duchesses*, la *Gazette des marquises* et les *On dit du grand monde*. Tous ces succès étaient rapportés à M. le baron, qui trouvait que Mme Ardouin de Bretonville élevait les chers enfants dans les meilleurs principes; et il aimait à dire qu'après elle, en fait de gouvernante, il n'y avait plus qu'à tirer la corde. Éloge que la belle dame eût certainement mieux goûté s'il eût été fait en termes plus distingués. Mais voilà! M. le baron avait, sans s'en douter, bien des façons de parler qui décelaient le grand seigneur de fraîche date.

A huit ans, Mlle Roberte jouissait déjà d'une étonnante réputation d'esprit. La vérité est qu'elle avait l'aplomb d'une femme et savait débiter des sottises avec une aisance que rien ne pouvait troubler. Mais elle travaillait peu, si peu que ce n'était pas la peine d'en parler. Les Grecs, les Romains, les Égyptiens, les Perses, les Hébreux, vraiment, cela ne lui importait guère. En revanche, elle était insatiable de détails sur les personnages historiques de son temps et voulait connaître avec une exactitude minutieuse, l'heure



M. Sigismond conduisait lui-même. (Page 13.)

à laquelle ils se levaient, ce qu'ils mangeaient de préférence à leur déjeuner, comment ils parlaient à leurs serviteurs, combien de fois par jour ils changeaient de vêtements, ce que coûtaient leurs chevaux, comment s'appelaient leurs chiens favoris, combien de minutes ils restaient au bain, etc., etc.

En fait d'histoire naturelle, elle aimait assez ses poneys d'Écosse, beaucoup une belle paire d'alezans qu'on attelait à sa voiture lorsqu'elle sortait avec Mme de Bretonville, et adorait une grande levrette qui répondait au nom de Nella. Pour ce qui était de la botanique, il lui suffisait que les serres de l'hôtel fussent abondamment pourvues des fleurs les plus rares. Elle appréciait aussi l'ombrage des grands arbres, surtout pendant les grandes chaleurs, lorsqu'elle résidait au magnifique château que son père avait fait construire à quelque distance de Saint-Germain-en-Laye, sur la lisière de la forêt. Mais dans les livres, toutes ces choses l'ennuyaient.

Mme Ardouin qui ne manquait pas absolument de conscience, se faisait un devoir de prévenir M. le baron du peu de goût que témoignait Roberte pour toute espèce de travail. Mais M. le baron, que des affaires multiples préoccupaient outre mesure, répondait invariablement et distraitement :

« C'est bien. Continuez, je vous en prie, d'être une mère pour Roberte et veillez à ce qu'elle soit heureuse. »

Mme de Bretonville remplissait sa mission dans le sens indiqué par M. le baron, et Mlle Roberte paraissait fort satisfaite de son sort.

Heureusement pour lui, le jeune Sigismond eut la chance presque miraculeuse d'échapper à cette éducation frivole et dissipée. Le hasard voulut que son précepteur, M. Julien, fût un homme intelligent et consciencieux et que lui-même fût doué d'un naturel sympathique et charmant. C'était tout plaisir d'ouvrir l'esprit et de former le jugement de cet aimable enfant. M. Julien étudia ses aptitudes et se fit un devoir de détruire les mauvaises et de cultiver les bonnes, le traitant comme ces jeunes arbres dont on retire les branches inutiles ou parasites afin de laisser se développer avec vigueur celles qui doivent donner des fruits.

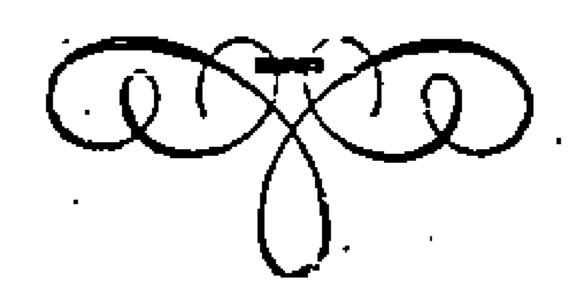
M. le baron à qui on venait régulièrement tous les mois faire part des heureuses dispositions de son fils, répondait comme un homme enthousiasmé :

« C'est bien! Ah! c'est fort bien! Je suis ravi de ce que vous m'apprenez! » Puis il ajoutait de son air éternellement distrait : « Continuez à me remplacer auprès de Sigismond et veillez à ce qu'il

soit heureux! » Après quoi, il ne manquait pas de dire : « Vous savez, il est destiné à vivre dans le monde, il ne faudrait pourtant pas en faire un bénédictin. »

M. le baron, qui avait toujours eu de la chance, était comme vous voyez, heureux dans ses enfants comme dans tout le reste. Pourtant, il faut tout dire, ce bonheur n'était pas parfait : M. Sigismond avait un défaut; un défaut qui eût peut-être été une qualité chez un pauvre diable, mais qui ne convenait point en un jeune millionnaire. Cet enfant passait tous ses moments de loisir à dessiner et à peindre, non pas à dessiner et à peindre comme font les amateurs, les artistes gentilshommes qui ne touchent les crayons et les pinceaux que du bout des doigts, et, lorsqu'ils daignent s'en mêler, troussent un chef-d'œuvre en un rien de temps, de façon à prouver qu'ils n'ont pas eu besoin d'apprendre pour savoir, mais comme un individu qui veut en faire son état, comme un rapin de profession, Mettant à ce travail une ardeur déplacée, effaçant, corrigeant sans cesse et cherchant le mieux avec une conscience étroite et rigide. Dans sa conversation, il n'était question que d'art et d'artistes; il analysait, il jugeait, non pas, comme l'eût souhaité M. le baron, avec l'amabilité, la bienveillance d'un futur Mécène, mais en artiste passionné,

s'enthousiasmant à tout propos pour un marbre, pour un tableau, pour ceci, pour cela, et trouvant pour exprimer ses idées de ces mots énergiques, rudes même, dont les gens de sa condition, habitués en ces sortes de choses à exprimer les idées des autres plutôt que les leurs, n'ont pas coutume de se servir. Cet enfant, du reste, était fort intelligent, et ce travers, dont on ne négligeait rien pour le corriger, tout déplorable qu'il fût, n'était pas un vice. Mais c'est égal, M. le baron en avait bien du souci!



CHAPITRE III.

La sœur de M. le baron.

Comme, excepté ses enfants, on n'avait jamais vu de parents autour de M. du Frêne, on croyait dans le monde qu'il n'en avait pas. C'était une erreur. M. le baron avait des parents, beaucoup de parents; mais ils étaient restés dans leur pays, et le banquier ne pensait pas beaucoup plus à eux que s'ils n'eussent point existé. Il n'avait auprès de lui que sa sœur, Mlle Pélagie du Frêne, seulement il ne la montrait pas. Elle demeurait à Versailles où il lui avait fait présent d'un ravissant hôtel situé dans l'avenue de Paris. Il lui allouait en outre une pension de cinquante mille écus. C'était une somme considérable et qui pourtant ne suffisait pas toujours à Mlle Pélagie, laquelle venait de temps à autre tourmenter son

frère pour obtenir quelques légers suppléments, qui se montaient encore, pour chaque année, à une cinquantaine de mille francs. C'était pour les pauvres. Mlle Pélagie, qui s'ennuyait dans la grandeur, s'était faite dame de charité. M. le baron, vraiment, n'avait rien à dire à cela, et il donnait, donnait toujours. Il lui passait bien quelquefois dans l'esprit l'idée que les pauvres de sa sœur devaient être assez à leur aise ; mais la vieille fille avait une façon de demander qui ne souffrait point de refus. Et puis cinquante mille francs de plus ou de moins, c'était si peu de chose pour un homme qui se faisait bon an mal an deux millions de rentes !

Mais, il ne faut rien céler, si M. le baron ne présentait pas Mlle Pélagie à son monde, c'est que réellement elle n'était guère présentable. C'était une longue et mince personne, raide de tournure et rechignée de visage. De plus, elle avait la manie incorrigible de s'habiller tout de noir et ses vêtements retardaient toujours d'un quart de siècle sur la mode. Au premier abord on s'étonnait un peu de ne point lui voir un cabas suspendu au bras gauche ; mais au bout d'une heure ou deux, l'œil prenait son parti de cette lacune. Roberte et Sigismond n'avaient jamais pu se familiariser avec elle, et ne s'expliquaient point pourquoi le ciel leur avait donné pour tante cette vieille fille mai-

gre, osseuse et ridicule au lieu d'une belle et aimable personne comme Mme de Bretonville. Ils n'en revenaient pas d'étonnement; cela leur était désagréable à tel point que, même en sa présence, ils ne réussissaient pas toujours à dissimuler l'impression fâcheuse qu'elle faisait sur leur jeune esprit; et, tout naturellement, cela jetait du froid dans leurs rapports avec elle.

Il en eût été sans doute autrement si M. le baron avait pris la peine de parler quelquefois des siens et de lui-même. Ils auraient su alors que leur père n'était point né sur des matelas bourrés de billets de banque; qu'il avait au contraire débuté dans la vie par le chemin des privations; qu'à l'époque où la fortune lui avait souri, il avait déjà usé bien des années de sa vie dans un travail modeste et peu rémunéré. Mais M. le baron ne parlait jamais du temps passé. C'était un homme actif et qui appartenait tout entier au présent. Les choses d'autrefois, les souvenirs touchants n'avaient aucune place dans son cœur. Ceux qui aiment à raconter des histoires de jadis lui faisaient l'effet de radoteurs; or, il méprisait souverainement les radoteurs et les radoteries. Quant à Roberte et à Sigismond, ils ne montraient point à ce sujet de curiosité importune; il leur suffisait que leur père fût riche au temps présent. Vous savez s'ils avaient lieu d'être satisfaits.

Il ne faudrait pourtant pas pousser la simplicité jusqu'à croire que c'était par amour fraternel, par reconnaissance des soins qu'elle lui avait donnés dans son enfance et sa jeunesse, ou par tout autre sentiment de cette sorte, que M. le baron avait appelé sa sœur auprès de lui et lui faisait une pension si considérable. D'abord, M. le baron n'avait point appelé sa sœur; il n'eût pas même demandé mieux que de la laisser dans son pays, où il la trouvait fort bien; puis la reconnaissance, l'amour fraternel, pour lui c'étaient des mots dont les gens qui n'ont rien à faire s'amusent à dénaturer le sens. On ne s'imagine pas tout ce qu'un oisif peut inventer de subtilités à propos de l'amour fraternel et greffer d'obligations sur la reconnaissance. Mais M. le baron, qui n'était pas un oisif, savait réduire les choses à leur juste valeur et estimait qu'avec une pension de sept à huit mille livres, il remplirait plus que convenablement tous ses devoirs envers Mlle Pélagie. Mais c'était une maîtresse femme que Mlle Pelagie, et, outre cela, une rusée Normande. Elle n'avait point assez de vanité pour ne pas soupçonner quelque peu les motifs que croyait avoir le baron de la reléguer au fin fond de la Normandie, où elle vivait fort modestement pendant que lui menait un train de prince à Paris. Un beau jour, ennuyée de cet état de choses, elle emprunta une carriole

et se fit conduire à Bayeux, où elle resta deux ou trois jours pour échanger ses vêtements de villageoise contre un habillement complet de dame. Puis, prenant la diligence, elle continua sa route vers Paris, et vint trois jours après tomber comme une bombe dans le somptueux hôtel des champs Élysées, juste une demi-heure avant que M. le baron, qui ce soir-là donnait à dîner à la fine fleur de l'aristocratie parisienne, descendît au salon pour recevoir ses nobles convives.

Elle ordonna, malgré les observations du concierge, de faire avancer son fiacre jusqu'au perron, et le cocher, un peu goguenard, ayant rassemblé les rênes dans sa main gauche, et claquant avec son fouet de la droite, fit crânement le demi-tour d'une pelouse magnifique, au milieu de laquelle un Mercure de fantaisie à moitié caché dans un massif d'arbres exotiques, souriait malicieusement aux visiteurs. Alors Mlle Pélagie fit descendre ses bagages. C'était des paquets de hardes cousus dans des serviettes de grosse toile, des paniers, des coffrets de formes impossible, enfin, les objets les plus étranges. Les valets ne voulaient point la recevoir, elle voulait entrer malgré eux; cela fit du tapage, et M. le baron, qui ne s'attendait à rien, mit le nez à la fenêtre pour voir ce que c'était. Aussitôt, oubliant sa dignité de millionnaire, il descendit quatre à quatre le grand

et majestueux escalier de l'hôtel, jeta vingt francs au cocher, ordonna à Louis de transporter les paniers dans n'importe quelle chambre, et, prenant Mlle Pélagie par le bras, l'entraîna au fond de son appartement, dont il ferma toutes les portes à double tour.

« Ouf! fit la vieille fille en s'asseyant, si vos valets manquent d'empressement, vous en avez trop, vous; et me voilà tout en nage pour vous avoir suivi plus vite que je ne voulais. »

Le baron suffoquait de colère.

« Eh bien! vous ne m'embrassez pas? demanda Mlle Pélagie, qui était maligne et s'amusait de la colère du baron.

— Oh! laissez-moi, dit celui-ci, ce n'est pas la tendresse que vous me portez qui vous amène ainsi à l'improviste!

— Quoi! c'est ainsi que vous me recevez?

— Il fallait m'écrire; j'aurais été vous prendre à l'arrivée de la voiture. Il n'est pas permis de surprendre les gens de la sorte! Et puis ce fiacre!...

— J'ai pensé que la maison d'un frère était toujours ouverte pour sa sœur.

— Il eût été plus convenable que j'allasse vous chercher dans la cour des messageries.

— Me croyez-vous si empruntée que je ne puisse marcher sans lisières?... Il n'y avait pas de dan-



Et prenant Mlle Pélagie par le bras... (Page 26.)

ger que je me perdisse, allez ! Votre maison, du reste, est assez belle pour qu'il soit facile de la trouver. Et puis vous êtes si connu ! Figurez-vous que ce cocher, que vous avez si grassement payé, faisait quelques difficultés pour me prendre dans sa voiture parce que j'avais trop de bagages.

« — Où allez-vous la petite mère? me demanda-t-il, d'un air indécis.

— Chez mon frère, le baron du Frêne, répondis-je naturellement. »

Le baron ayant trouvé une paire de gants sous sa main, les lança à l'autre bout de la chambre.

« Vous avez répondu cela? demanda-t-il.

— Sans doute; et aussitôt voilà mon individu qui descend lestement de son siége, me fait des salamalecs à ne plus en finir, ouvre la portière avec empressement et part tout de suite au galop de ses deux petits chevaux. Il serait venu tout d'un trait si je ne l'avais fait arrêter deux ou trois fois pour lui demander le nom des monuments que j'ai rencontrés sur mon passage.

— Vous avez fait cela ?

— Eh bien ! pourquoi pas? Quel mal y voyez-vous?

— C'est bien; n'en parlons plus. Vous ne comprenez rien.... Mais, dites-moi, qu'aviez-vous donc de si important à me communiquer pour

rompre ainsi avec vos habitudes et venir à l'improviste à Paris?

— Moi? rien du tout.

— Mais qu'est-ce qui vous amène?

— Ma tendresse pour vous, quoi que vous en pensiez. Depuis longtemps je me disais que vous ne pouviez pas rester tout seul avec deux orphelins à la tête d'une maison si considérable. J'ai pensé que mon devoir m'appelait auprès de vous et de vos enfants, et je suis accourue.

— Alors votre intention est de vous installer chez moi?

— Oui, mon frère.

— Cela ne se peut pas.

— Et pourquoi?

— Cela ne se peut pas, répéta le baron, en frappant du pied.

— Vous me chassez?

— Non, mais vous ne pouvez demeurer ici.

— Je ne suis pas bien embarrassante, cependant; ma simplicité vous est connue. J'élèverai vos enfants, les chers petits! Ils me rappelleront le temps où vous étiez vous-même un marmot que j'entourais de mes soins maternels.

— C'est bon! fit le baron avec impatience.

— Ah! s'écria Mlle Pélagie, il vous déplaît donc de l'entendre rappeler ce temps-là?

— Eh non ! Mais c'est votre manie, à vous, de toujours parler du passé ! »

Il est inutile de rapporter tout ce qui se dit entre M. du Frêne et sa sœur ; seulement les choses au lieu de s'arranger s'envenimèrent, et Mlle Pélagie, oubliant toutes convenances, parlait si fort que le baron était obligé de lui imposer silence. Mais la vieille fille n'écoutait rien et arpentait le cabinet en s'écriant avec fureur.

« Je vois ce que c'est : vous avez honte de moi. Vous ne trouvez point ma personne et mes manières en rapport avec votre nouvelle fortune. Je crie, je jure au milieu de ces dorures et de toutes ces magnificences. Vous ne voulez pas me présenter à votre monde ; vous rougissez de votre sœur ! de votre mère ! car, monsieur le baron, depuis le jour où nous sommes restés orphelins jusqu'à celui où vous êtes entré en qualité de commis chez MM. Rustchoffen banquiers à Cherbourg, j'ai été bien véritablement une mère pour vous, me sacrifiant à votre bonheur, mangeant du pain noir pour vous faire donner de l'éducation et renonçant à me marier pour avoir le droit de dépenser mes rentes en votre faveur. Et aujourd'hui, c'est ainsi que vous vous conduisez !...

— Pour Dieu, ne parlez pas si haut !...

— En voilà bien d'une autre ! Et si je veux parler haut, moi ! Allez-vous me bâillonner, à pré-

sent? Vous doutez de mon mérite, monsieur mon frère? Eh bien, n'ayez pas tant de respect humain; présentez-moi à vos amis en leur disant ce que j'ai fait pour vous, et vous verrez s'il en est un seul qui refuse de me serrer la main. »

M. le baron était hors de lui; il prit Mlle Pélagie par les poignets et la força de s'asseoir.

« Vous êtes une sainte, lui dit-il, oui une sainte; je le reconnais, j'en conviens, je le signerai si vous voulez; mais calmez-vous et écoutez-moi.

— Allons, dites et dépêchez-vous; car je n'ai pas fini....

— Il faut que vous repreniez dès demain la route de Normandie....

— Jamais!

— Il le faut....

— Jamais! vous dis-je; quoi que vous disiez, et quoi que vous fassiez, je ne retournerai pas à Lassan. Vous, vous êtes arrivé à votre but, votre ambition est satisfaite, et, comme vous êtes content, vous pensez que personne n'a plus rien à désirer. Eh bien! vous vous trompez; j'ai mon ambition aussi, moi....

— Et cette ambition, c'est?

— De vivre de votre vie, de partager votre opulence. »

Le temps passait, les nobles convives allaient arriver; M. le baron vit bien qu'il fallait sinon

céder complétement, du moins faire quelques concessions. Alors il changea ses batteries.

« Ma sœur! dit-il avec un certain accent qui pouvait passer pour de la bonté.

— Plaît-il?

— Je veux bien admettre que je me sois mal comporté avec vous jusqu'à présent....

— C'est fort heureux!... vous vous rendriez enfin justice?...

— Laissez-moi parler. Mais si j'ai eu des torts, je tiens à les réparer : désormais, vous toucherez une pension de cinquante mille francs. »

A cette nouvelle, Mlle Pélagie se laissa choir dans un fauteuil.

« Mais à une condition, dit le banquier.

— Voyons.

— C'est que vous retournerez au pays.

— Non, mille fois non!

— Comment! vous refusez?

— Je refuse! »

Le baron regarda la pendule; l'heure du dîner approchait.

« Alors écoutez-moi, dit-il : je connais à Versailles une jolie maison bourgeoise, un hôtel ravissant entouré d'un jardin dix fois grand comme celui-ci. Cela vaut deux cent mille livres; si vous voulez y demeurer, je vous en fais présent.

— Est-ce-loin, Versailles?

— On s'y rend par le chemin de fer en vingt-cinq minutes et par la route en cinq quarts d'heure, avec des chevaux comme ceux que je compte mettre dans vos écuries.

— C'est dit : signez tout cela »

Le baron fit un engagement qu'il signa séance tenante, et le remit à sa sœur.

« Maintenant, dit-il, je vais vous faire conduire à l'hôtel St-Florent; c'est à deux pas d'ici. Demain j'irai vous prendre à dix heures pour aller à Versailles. »

Mlle Pélagie embrassait le baron avec tout l'élan d'une reconnaissance qui ne marchandait pas ses témoignages.

« Là, là, faisait le baron, vous êtes une bonne fille, mais de grâce calmez-vous. »

Cet homme-là n'aimait les transports d'aucune sorte, ni de colère, ni de joie.

Il sonna. Un domestique parut.

« Louis, dit-il, faites atteler la voiture de service pour conduire madame rue d'Amsterdam, à l'hôtel St-Florent où vous l'accompagnerez. Vous lui ferez donner une chambre confortable. On lui montera ses repas chez elle. »

Le domestique sortit.

« Quoi! fit Mlle Pélagie consternée, je ne dîne même pas avec vous?

— Pas aujourd'hui, mais l'occasion se représentera. »

Une demi-heure après, la vieille fille était installée à l'hôtel St-Florent. Quant à M. le baron, il faisait les honneurs de sa table à un ambassadeur, un prince, deux ministres et je ne sais combien d'autres grands personnages.

Un an plus tard, Mlle Pélagie qui n'était point du tout maladroite, avait touché cent mille francs au lieu de cinquante et comptait bien que son frère le baron n'en resterait point là avec elle.

Et voilà comment M. du Frêne avait été amené à faire cinquante mille écus de pension à sa sœur.

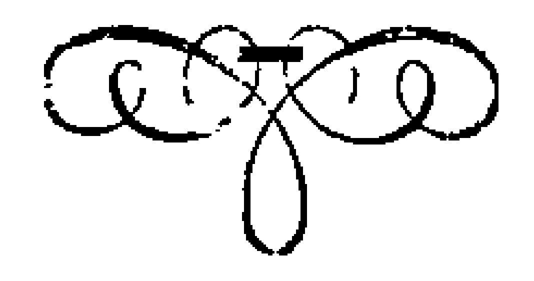
Les choses durèrent ainsi une douzaine d'années à peu près. Mais hélas ! la fortune est capricieuse : un soir que M. le baron avait paru soucieux, il prit à part Mme Ardouin de Bretonville et M. Julien, et s'entretint longuement avec eux. Quelques jours après, Mlle Roberte, soi-disant pour faire sa première communion, entrait au couvent où le banquier payait d'avance une année de pension et le précepteur de Sigismond s'en allait à l'étranger, où il était appelé, disait-on pour faire une éducation princière. En ce qui concernait M. Sigismond, les choses allèrent d'elles-mêmes ; il était en état de se passer de précepteur. Mais Roberte résista ; elle s'était toujours trouvée bien

à la maison paternelle et ne voulait point la quitter. Il ne fallut pas moins, pour la décider, que la permission de meubler à son goût la chambre qu'elle devait habiter, et aussi d'emporter son trousseau, c'est-à-dire un trousseau de princesse: des dentelles, des bijoux, des fourrures, des robes de soie, des pardessus de satin, des manteaux de velours, etc. etc. Cela remplissait je ne sais combien de malles, et ne devait servir à rien puisque la règle du couvent voulait que toutes les jeunes filles y fussent vêtues de la même façon. Mais enfin, on pouvait bien tolérer quelques fantaisies à la fille du baron du Frêne....

Ces changements surprirent la société parisienne, qui était toujours parfaitement renseignée sur toutes les actions, même les plus insignifiantes du célèbre banquier. On fit toutes sortes de conjectures, de sourdes rumeurs ne tardèrent pas à se répandre, enfin on tint des propos alarmants sur les affaires du baron et, un beau jour, M. de Maulivert, son ami intime, déclara qu'il ne voulait plus faire de spéculations avec lui. Ce fut le coup de grâce!...

Le lendemain, Sigismond qui ne savait rien, mais qui pressentait un malheur, sortit comme les autres jours, pour se rendre au collége; lorsqu'il fut à moitié chemin au lieu de continuer sa route il revint sur ses pas. A peine était-il rentré,

qu'il fut tourmenté par le désir de voir son père, au cabinet duquel il put se rendre sans avoir rencontré un seul domestique. Ayant frappé à plusieurs reprises sans obtenir de réponse, il ouvrit la porte qu'il referma aussitôt en poussant un cri terrible; puis il tomba à la renverse.



CHAPITRE IV.

Après.

Lorsque Sigismond reprit ses sens, il était depuis vingt et un jours à l'hospice Dubois, et depuis le même nombre de jours, se tenait à son chevet, Louis, le vieux serviteur de feu Mme du Frêne. Pendant une semaine encore, le jeune malade demeura dans un état d'engourdissement dont on désespérait de le faire sortir. Enfin pourtant la jeunesse et les bons soins l'emportèrent sur le mal; il fut sauvé. Tout d'abord, il ne parut point se ressouvenir, et Louis se demandait si son jeune maître n'avait pas perdu la mémoire et ne revenait pas à moitié insensé de cette affreuse maladie qu'on appelle une fièvre cérébrale. Mais il se trompait, ses craintes étaient vaines, Dieu merci !

Une après-midi que Sigismond se sentait assez fort, il pria Louis de lui donner des détails sur ce qui s'était passé depuis qu'il était malade.

« Vous vous rappelez, monsieur? s'écria le brave homme, heureux et attristé tout à la fois.... Enfin, vous voilà sauvé! Que Dieu en soit loué!... Mais attendez encore quelques jours; il est trop tôt pour parler de tout cela.

— Non; je suis assez fort pour t'entendre. Allons, parle....

— C'est que.... Ah! monsieur, vous voulez savoir!... Mais par où donc vais-je commencer?... Ah! voici : Monsieur votre père qui était trop malheureux....

— Passe! interrompit Sigismond; je me souviens....

— Vous vous souvenez! Alors, monsieur, il arriva des gens de loi; on mit les scellés partout. Il paraît que c'était l'État qui les faisait mettre, à cause des grands intérêts engagés dans les affaires de M. le baron. C'était bien triste pour nous autres de voir tout cela!... Dans cette belle maison où vous aviez passé des jours si heureux, plus rien ne vous appartenait.... Un étranger fut placé à la tête des bureaux pour faire la liquidation. Il y avait beaucoup de victimes.... Non, de créanciers, monsieur.

— Ne te reprends pas; ce sont bien des victimes.

— Les gens de loi venaient inventorier tous les jours; rien ne leur échappait; il leur fallait aussi vos meubles, ceux de la chambre où vous étiez couché. On ne savait comment faire; cela gênait que vous fussiez malade. L'hôtel était déjà en vente; à chaque instant il venait des étrangers. On n'avait aucun souci pour votre état; le monde entrait chez vous quand même. Votre chambre était comme une halle; c'était toute la journée des allées et des venues, des conversations à haute voix.... et la porte toujours ouverte!... Votre vie était en danger; le médecin disait : « Si cela continue, nous ne le tirerons jamais de là! » Nous ne savions comment faire pour vous procurer le repos.... Enfin, j'eus l'heureuse idée de vous transporter ici. C'était grave, vous pouviez mourir en chemin!... Heureusement, Dieu eut pitié de nous!... Je vous pris sur mes bras, comme une nourrice fait d'un petit enfant, et vous transportai dans un fiacre que j'avais fait approcher de l'hôtel.... Vous n'étiez pas bien lourd, allez, monsieur!

— Mon pauvre ami! c'est à toi que je dois la vie, dit Sigismond à son vieux serviteur, en lui prenant la main.

— Oh! je ne faisais que mon devoir; il fallait bien vous sauver.

— A t'entendre, on croirait que c'était la chose la plus simple du monde, et que le dévoûment

est aussi commun dans la vie que la poussière sur les chemins.... Pauvre bon Louis!...

— Il ne faut pas, monsieur, vous exagérer cela, et vous mettre à m'avoir de la reconnaissance.... Voyez-vous, quoi que je fasse, je serai toujours en reste avec vous!... »

Et Louis apprit à Sigismond que jadis il avait été sauvé d'une maladie terrible par Mme la baronne, qui dans ce temps-là, n'était encore que Mme du Frêne.

« Vos parents étaient mariés depuis peu, monsieur, et n'avaient pas encore fait fortune. Mais votre mère était toute jeune, et bonne et charmante! Moi, j'étais un pauvre homme qui gagnait petitement sa vie à faire des jardins dans les maisons bourgeoises. J'étais souffrant depuis plusieurs jours déjà, lorsqu'une après-midi le délire me prit dans la demeure de vos parents. On appelle votre mère, qui me fait transporter dans une chambre de la maison, envoie quérir le médecin, enfin me fait soigner sous ses yeux pendant six longues semaines que je restai entre la vie et la mort. La chère petite femme, elle venait s'asseoir à mon chevet comme me voilà au vôtre, me donnait de la tisane, arrangeait mes oreillers. Lorsque je souffrais trop, elle me disait : « Louis, prenez courage; ce ne sera rien; le médecin l'a dit. » Le médecin n'avait rien dit du tout; elle

faisait un mensonge. Eh bien! monsieur, ce sont ces mensonges-là qui m'ont sauvé. Lorsque je fus rétabli, j'avais perdu mon ouvrage; vos parents n'avaient qu'une servante, et c'était assez parce qu'ils n'étaient pas bien riches; eh bien! monsieur, ils se gênèrent pour me prendre à leur service. Depuis, je ne les ai jamais quittés. Je vous ai vu naître, j'ai vu naître aussi Mlle Roberte. J'étais si heureux quand la fortune vint récompenser la bonté de votre mère!... Qui aurait pensé alors que tout finirait ainsi! »

C'était la première fois que Sigismond entendait dire que son père n'avait pas toujours été baron et millionnaire. Louis dut lui donner quelques explications à ce sujet. Le jeune homme était interdit.

« Et maintenant, demanda-t-il, nous sommes dans la misère?

— Non, monsieur; il vous reste un petit bien que vous a laissé le père de votre mère et sur lequel les créanciers de votre père n'ont aucun droit. Malheureusement, il ne rapporte que neuf cents livres par an.

— Est-ce que nous pourrons vivre avec cela?

— Oui, comme on vit en province, chez votre tuteur. »

En peu de mots, Louis mit son jeune maître au courant de la nouvelle situation qui leur était

faite, à Roberte et à lui. Tout cela était fort triste à dire, et le brave homme en était vivement peiné.

« Résumons-nous, mon vieil ami, dit Sigismond : on nous a nommé un tuteur qui est notre grand-oncle et qui demeure à Lassan, dans le département de la Manche. C'est chez lui que nous devons aller vivre, moi, dès que je ne serai plus malade et Roberte dans une dizaine de mois, lorsqu'elle sortira du couvent. C'est là sans doute ce qu'on pouvait faire de mieux pour nous ; et, puisqu'il faut quitter Paris, autant aller en Normandie qu'ailleurs. Maintenant, je sais fort bien que neuf cents livres de rentes ne sauraient nous suffire bien longtemps, à ma sœur et à moi.... Je travaillerai.

— Oh ! monsieur !

— Eh bien, quoi, mon ami, est-ce que tout le monde ne travaille pas? Est-ce que tu n'as pas toujours travaillé, toi? Pourquoi ne ferais-je pas ce que tant d'autres font?... Va, tout malade que je suis, je me sens encore assez d'énergie pour conquérir le monde. Sois tranquille ! je saurai bien me faire une place au soleil.

— Vous avez des projets, monsieur ?

— Si j'en ai !... Mais je te dirai cela plus tard.... Au fait, j'aime mieux te le dire tout de suite : Je serai artiste, Louis ; je ferai des tableaux !...

— Oh! monsieur. Et votre père qui vous a tant grondé pour cela!

— Mon père ne savait pas qu'il se ruinerait. Aujourd'hui, s'il vivait, il m'encouragerait au lieu de me décourager.

— Vous consulterez votre oncle....

— Je ne consulterai personne. Je serai peintre parce que je veux être peintre; c'est ma vocation, et personne n'y peut rien changer. Tiens, veux-tu que je te dise? Eh bien! ça me console de tout, cette idée-là.

— Tant mieux, monsieur!

— Je ne regrette que la mort affreuse de mon père, et la ruine dont elle a été cause pour tant de malheureux. Mais je sens que je saurai, quant à moi, me passer de richesses.

— Je vous admire, mon cher enfant!... Je ne vous croyais pas si fort.

— Oui, oui, je te comprends : tu pensais que j'allais gémir, me plaindre, me lamenter, me fondre en regrets inutiles? Ma foi, non! J'aime mieux me rattacher à l'avenir, puisque Dieu m'a rendu la vie.... Je suis jeune et j'aurai du courage!... Il faut maintenant que je réalise mon rêve!... Avant que dix années ne se soient écoulées, Louis, je veux être célèbre et que tu entendes parler de moi!... Mais laissons cela, parlons encore de mon pauvre père envers qui je crains de te paraître

ingrat. Dis-moi donc par quelles malheureuses circonstances il a été ruiné?

— On dit que c'est M. de Maulivert qui l'a entraîné.

— Alors M. de Maulivert est ruiné aussi?

— M. de Maulivert? Il a réalisé sur le malheur de votre père un bénéfice énorme.

— Et mon père ne s'est douté de rien? On s'était entendu pour le ruiner. C'est un crime abominable!

— Ce sont les affaires, monsieur.

— C'est un assassinat, te dis-je. C'est peut-être plus encore, car on ne sait pas quelles catastrophes en seront la conséquence.

— Calmez-vous, monsieur.

— Oh! je suis calme; ne t'inquiète pas. Mais dis-moi donc, et ma tante, qu'est-elle devenue?

— Elle est toujours à Versailles.

— Sait-elle que je suis malade?

— Oui, monsieur.

— Est-elle venue me voir?

— Non, monsieur.

— Elle ne nous a jamais beaucoup aimés, Mlle Pélagie.... C'est égal, elle aurait dû venir. Et Roberte?

— Elle est venue régulièrement toutes les semaines, et passait toutes ses heures de congé auprès de vous.

— Pauvre petite sœur! Je voudrais pouvoir dès demain lui faire une visite pour la remercier d'avoir pensé à moi, l'embrasser, la consoler, lui faire prendre courage. »

Quelques instants après, comme la nuit était venue, le vieux serviteur ferma la fenêtre et Sigismond s'endormit. Huit jours plus tard, le jeune homme se trouvant assez fort pour voyager, décida qu'il partirait le lendemain pour la Normandie; il se rendit dans la journée au couvent pour embrasser Roberte, qu'il trouva accablée de regrets et de désespoir. Il lui dit toutes sortes de bonnes paroles, et, pour lui faire prendre courage, affecta lui-même de l'insouciance et de la gaieté, bien qu'il n'en ressentît point à ce moment-là. Mais elle lui en fit reproche; Roberte ne voulait pas être encouragée, et ne concevait pas qu'on pût jamais prendre son parti et se consoler d'un malheur comme celui dont elle avait été frappée. Sigismond n'eut pas de peine à découvrir qu'elle souffrait plus dans son orgueil que dans son cœur, et c'est la mort dans l'âme qu'il sortit du couvent.

Le lendemain, dès le matin, il prenait le chemin de fer pour se rendre à Lassan. Louis l'accompagnait. C'était pitié de voir comme le pauvre homme était désolé; il pleurait comme un enfant.

« Oh! mon Dieu! s'écriait-il, monsieur, mon pauvre jeune maître! c'est vous que je vois partir comme cela tout seul!... Est-il possible, oh! mon Dieu!... Oh! mon Dieu! »

Sigismond pleurait aussi. Tout le monde à la gare les regardait. On ne les connaissait pas, cependant on avait pitié d'eux.

« Pauvre homme! disait-on en parlant de Louis, c'est son fils ou son petit-fils qui s'en va.... pour bien longtemps sans doute; et il craint de ne plus jamais le revoir! »

A une autre époque, ces propos eussent peut-être offensé Sigismond; mais aujourd'hui, ils le touchaient profondément, et intérieurement il remerciait les bonnes gens qui s'intéressaient à lui.

Enfin, il fallut se séparer.

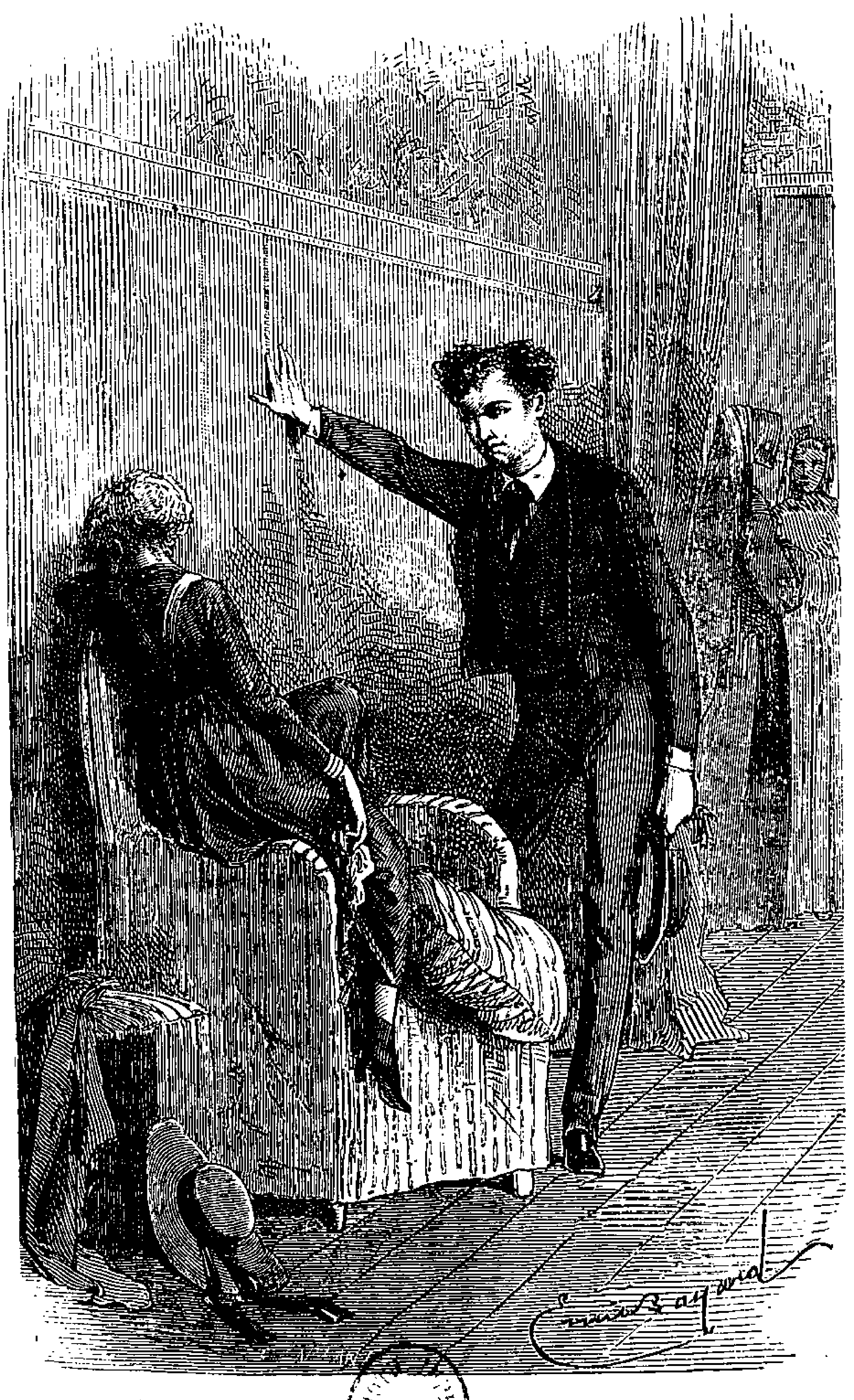
« Tenez, monsieur, dit Louis en l'embrassant une dernière fois, voici quelque chose qui vous appartient. »

Et il lui glissa timidement un rouleau de pièces d'or dans la main.

« Qui m'appartient? fit Sigismond stupéfait; comment cet or peut-il m'appartenir?... Il est à toi, mon ami; reprends-le.... Va, je te devine, mon pauvre Louis!... Mais je n'ai pas besoin d'argent.

— Je le sais bien, monsieur; mais celui-ci est à vous, et il faut que vous le preniez. »

Sigismond regarda le brave homme pour es-



Roberte ne voulait pas être encouragée. (Page 47.)

sayer de découvrir s'il ne lui faisait pas un généreux mensonge.

« Je vous jure, monsieur, qu'il est à vous, répéta Louis.

— D'où vient-il?

— Je ne puis vous le dire....

— Mais pourquoi ne me le donnes-tu qu'à présent?

— Je ne l'ai en ma possession que depuis ce matin.... »

Le train allait partir; il fallait monter en voiture. Sigismond fut pour ainsi dire forcé par Louis de mettre le rouleau dans sa valise.

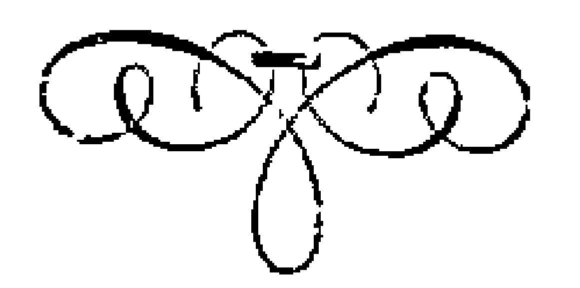
« Adieu! adieu! monsieur, disait le brave homme qui voulait s'en aller pour éviter de nouvelles réflexions. Si jamais vous avez beso de moi, vous me trouverez à Challis, près de \ ersailles. C'est mon village, et c'est là aussi que j'ai connu vos parents. J'espère y trouver un peu d'occupation; à mon âge, il n'en faut pas beaucoup; mais enfin....

— Veux-tu donc travailler encore?

— Sans doute. Je m'ennuierais dans l'oisiveté.... Allons! Bon voyage! mon cher enfant! »

Lorsque Sigismond fut assez remis des émotions de son départ pour réfléchir un peu, il ouvrit sa valise et regarda le rouleau d'or. Il était de cinq cents francs.

« D'où cela peut-il venir? se demanda-t-il.... Louis est bien capable de l'avoir pris sur ses économies!... Il m'a affirmé que c'était à moi pour me le faire accepter.... Ai-je donc besoin de tant d'argent! »



CHAPITRE V.

Sigismond en voyage. — Le père et la mère Laurent, Narcisse.

Il était sept heures lorsque Sigismond descendit à la station de Montebourg. A dire vrai, bien qu'il fût parti depuis plus de dix heures, le voyage ne lui avait pas paru long. C'est qu'il croyait entrer ce jour-là en possession de son indépendance; non pas qu'il eût hâte d'échapper à toute espèce de frein, mais parce qu'il était heureux, tant il était fort de ses bonnes intentions et de son courage, de prendre possession de lui-même et de répondre de sa conduite et de ses actions. Il avait le cœur léger et, regardant cette Normandie si fraîche, il se disait :

« C'est singulier! depuis que je ne possède plus rien, il me semble que l'univers m'appartient tout

entier. Certes, je ne puis faire abattre ces pommiers, ni vendre ces bœufs, ni changer quoi que ce soit à la disposition de ces prairies; mais à part cela, toutes ces choses m'appartiennent par les yeux, et je défie bien le propriétaire d'en jouir plus que moi; de les aimer, de les admirer et de remercier Dieu de les avoir créées plus que je ne fais moi-même. »

Puis il se faisait le portrait des vieux parents qu'il allait trouver là-bas.

« Un grand-oncle, une grand'tante? » se disait-il en songeant.

Et il les imaginait à sa convenance, comme les souhaitaient son bon cœur et son caractère franc et cordial. Dans l'oncle, il voyait un vieillard aux cheveux blancs, à l'air vénérable, un peu sermonneur, un peu sentencieux, aimant à donner des conseils, mais plein d'indulgence pour les erreurs de la jeunesse; un vrai Nestor de village, enfin. La tante, c'était une aimable vieille, fraîche, ouverte et souriante, comme il en avait vu dans les livres richement illustrés qu'on lui donnait dans son enfance. Elle filait toute la journée sous un grand noyer qui depuis des siècles ombrageait sa chaumière; et là, entourée des jeunes filles et des enfants du village, elle racontait des histoires du temps passé. Lui, Sigismond, il devenait un fils pour ces braves gens, il s'en fai-

sait aimer, il charmait leur vieillesse; et près d'eux, sous leur protection, il travaillait, il étudiait et devenait un grand artiste. Ces beaux paysages qu'en ce moment il ne faisait qu'entrevoir, il les fixait sur la toile avec le talent qu'il voulait acquérir. Il les reproduisait, non point froidement comme font tant d'artistes; mais vivants, animés, profonds et poétiques comme il les sentait, comme il les comprenait. Puis enfin, il se faisait connaître, discuter, apprécier; et le succès venait le récompenser de ses efforts. Alors, Roberte ne serait plus cette farouche et orgueilleuse petite fille qu'il avait laissée à Paris. Il faudrait bien qu'elle partageât la gloire de son frère, qu'elle fût heureuse, enfin....

Sigismond se laissait bercer par ces beaux rêves, et blotti dans un coin du wagon, l'esprit plongé dans ses projets d'avenir et les yeux fixés sur la campagne, il oubliait ce qu'il avait été, ce qu'il était; tout enfin, les autres et lui-même. C'était à peine s'il remarquait les voyageurs qui montaient dans la voiture ou bien en descendaient.

Quoiqu'il sortît à peine d'une maladie grave et qu'il fût très-faible encore, il ne ressentait point de fatigue.

« Bah, faisait-il en lui-même, je n'ai plus le temps d'être malade, à présent. »

Il était descendu et se préparait à réclamer ses bagages, lorsqu'il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule. Il se retourna.

« Est-ce que vous ne seriez pas M. Sigismond Dufrêne? lui demanda un vieillard.

— Si, monsieur.

— C'est pour le mieux, je vous cherchais et vous me cherchiez aussi, sans doute. Maintenant la besogne est faite pour tous les deux. Je suis votre grand-oncle, Laurent Dufrène, et votre tuteur, mon jeune ami. »

Il y avait certainement de la douceur dans la façon dont ces paroles avaient été dites. Sigismond en tira bon augure; mais c'était en vain qu'il cherchait dans la personne du vieux Normand quelque chose de l'oncle qu'il avait rêvé. Le jeune garçon avait oublié, ou plutôt oubliait, la modification que le costume apporte aux physionomies les plus sympathiques. Ce vieillard avec sa longue redingote, sa blouse bleue pardessus, un foulard de coton rouge autour du cou et un chapeau en tuyau de poêle, qui datait pour le moins de la Restauration, ressemblait parfaitement à un maquignon. Mais, enfin, une blouse, un chapeau ne prouvent pas grand'chose quant au caractère des gens; rien ne s'oppose à ce qu'un maquignon ne soit un brave homme. C'est ce que Sigismond eut le bon esprit de se dire tout de

suite. Puis il tendit la main au vieillard en le remerciant d'être venu à sa rencontre.

« Je n'ai fait que mon devoir, dit le bonhomme, Mais voici avec moi votre cousin Narcisse, mon petit-fils, qui a voulu m'accompagner et qui, j'en suis sûr, est pressé de vous souhaiter la bienvenue. »

Sigismond n'avait pas prévu de cousin; mais ce n'était point un oubli de grande importance. Narcisse, du reste, était un gros et grand garçon de quatorze ans, qui au premier abord n'avait rien de déplaisant dans sa personne.

Les deux enfants s'embrassèrent.

« Narcisse, dit le vieux Laurent à Sigismond, n'est qu'un paysan à côté de vous. Il a été élevé avec la plus grande simplicité, au milieu des champs, et il ne sait ni parler, ni se tenir à la mode de Paris; mais c'est un bon garçon, docile et sans malice. Je suis son tuteur aussi; il est orphelin comme vous. Vous êtes destinés à vivre ensemble, et j'espère que votre caractère sympathisera avec le sien. »

A dire vrai, le jeune garçon eût préféré ne point avoir de compagnon forcé; mais puisque les choses étaient ainsi, il fallait bien les accepter.

« Allons pour le cousin, se dit-il en prenant sa valise. Après tout un garçon qui jouit d'une santé si florissante doit avoir le cœur excellent. »

Il y avait pour trois quarts d'heure de marche de la station à Lassan; lorsqu'on entra dans le village, les paysans revenaient des champs; la journée était finie, l'heure du souper approchait, et la grand'rue était pleine d'allants et venants qui s'arrêtaient pour regarder Sigismond. On disait au vieux Laurent :

« C'est là votre petit-neveu, père Dufrêne? Oh! oh! il a joliment l'air d'un monsieur. Ce n'est pas celui-là qui vous succédera.

— Ni l'autre non plus, j'espère, répondait Laurent.

— Oui, on sait que vous avez de l'ambition pour votre Narcisse. C'est aussi un gentil garçon; mais à côté de son cousin.... »

Et les gens hochaient la tête.

« C'est bon, c'est bon, faisait le vieillard qui était réellement un fort bon homme, l'un formera l'autre. »

Narcisse paraissait mécontent. Sigismond voyait bien qu'il prenait mal ces propos.

« Allons! se dit-il en essayant d'accepter gaiement la chose, voici que mon cousin est jaloux! »

Mais intérieurement il en était fort contrarié. A la maison, la mère Laurent accroupie sur le seuil, les attendait en causant avec une voisine.

« Voici votre tante, » dit Laurent en présentant la vieille femme.

Sigismond demeura interdit. Il y avait si loin de cette informe vieille à la tante qu'il avait rêvée!... Il dut faire un prodigieux effort de volonté pour reconnaître un visage féminin sous le bonnet de coton qui recouvrait les cheveux gris de la mère Laurent. Elle se leva et présenta la joue au jeune homme qui l'embrassa, mais sans élan.

« Et moi, monsieur, dit la voisine. Je n'ai pas l'honneur d'être votre parente, mais ce n'est pas une raison pour que je ne veuille aussi vous souhaiter la bienvenue. »

Elle était gracieuse et bienveillante, Sigismond se laissa embrasser de bon cœur.

« Voilà, dit-elle à la mère Laurent, un charmant garçon; il a une physionomie pleine de franchise, un air de loyauté qui vous séduit tout de suite. A la bonne heure! il n'est pas sournois, celui-là. »

Narcisse n'avait pas l'air d'entendre, cependant il rougit.

« Attendez un peu, répondit la mère Laurent contrariée; avant de juger les gens, il faut les connaître. Je ne doute pas que mon petit-neveu ne soit tel que vous le dépeignez, mais j'en serai encore plus certaine lorsque je l'aurai vu. »

Puis se tournant vers Sigismond :

« Mettez là vos bagages, monsieur, lui dit-elle,

en lui montrant un coin de la salle. Mais à propos, comment vous appelle-t-on?

— Sigismond, répondit le jeune homme.

— Tiens, fit remarquer Narcisse, en affectant une surprise niaise, comme le fils de M. le comte qui demeure au château d'ici!

— Eh bien, fit la voisine, est-ce qu'il n'en a pas le droit, de s'appeler comme le fils du comte, monsieur Narcisse?

— Ah! mais si, puisque son père était baron.

— Baron? Tu n'en sais rien, toi.

— Si fait, da, que je le sais bien, puisque c'était dans le journal qui nous a rapporté que mon oncle s'était brûlé la cervelle après avoir mangé tout ce qu'il avait, jusqu'à son dernier sou. Et même que je l'ai gardé, le journal. »

Sigismond, qui ne s'attendait pas à cette méchanceté hypocrite, rougit de colère et d'indignation. Il s'avança sur son cousin, se demandant s'il ne devait pas le souffleter.

« Eh bien, qu'est-ce qui vous prend donc? fit celui-ci en se retournant; je n'ai pas dit ça pour vous mettre en colère. On sait bien que ce n'est pas arrivé par votre faute, à vous. »

Sigismond haussa les épaules et se croisa les bras.

« Vois-tu, Narcisse, dit la voisine, si tu étais mon fils au lieu d'être celui de la mère Laurent,



Elle présenta la joue au jeune homme. (Page 59.)

je t'apprendrais de la bonne façon à ne plus parler comme tu viens de le faire.

— Eh bien, quoi donc que j'ai dit de mal ?

— Va, mon garçon, tu es bien heureux que je ne sois pas ta mère. Continue comme cela, et tu iras loin sur le chemin de la sournoiserie et de la méchanceté !

— Allons, dit la mère Laurent, qui allait et venait dans la salle pour mettre le couvert, en traînant sur le carreau les semelles de ses vieux chaussons de lisière, allons, Flavie, laissez Narcisse. Vous avez tort de le taquiner comme cela. Cet enfant ne vous a rien fait. Vous ne pouvez pas dire qu'il vous ait jamais désobligée.

— S'il ne l'a pas fait, c'est parce qu'il sait bien que je n'aurais pas été d'humeur à le supporter.... Mère Laurent, voulez-vous que je vous dise?... Eh bien, il tournera mal, votre Narcisse ; vous le gâtez trop. »

La vieille femme haussa les épaules.

« Vous verrez, ajouta Flavie, que malgré ses cheveux blonds et sa figure de fille, il vous donnera du fil à retordre. Mais ça vous déplaît qu'on vous en prévienne !

— C'est un parti pris que vous avez, de me dire du mal de Narcisse.

— Bon, bon ! N'en parlons plus. Adieu ! mère

Laurent, adieu! monsieur Sigismond.... Tiens! il n'est plus là.

— Le père l'a conduit à sa chambre.

— Non, dit Narcisse, il est au jardin.

— Alors il est sorti pour ne pas entendre le mal que je disais de toi. Je sais quelqu'un qui à sa place n'en ferait pas autant.

— Faudrait voir! répondit Narcisse, qui n'eut pas de peine à comprendre que le quelqu'un en question était lui-même.

— Va, l'expérience confirmerait mon opinion; ce n'est pas la peine de la faire. Adieu! »

Malgré cette petite scène, on soupa de bon appétit; après quoi, ayant un peu causé de Paris, on se sépara assez cordialement.



CHAPITRE VI.

Quelques semaines de bon temps.

Sigismond était fort satisfait de sa nouvelle demeure; le pittoresque n'y était pas épargné. Cette grande salle propre et luisante, avec son dressoir en merisier vermoulu surchargé de faïences anciennes, lui plaisait infiniment. Puis sa chambre, à laquelle on montait par un escalier découvert, était fort heureusement située. De ses deux fenêtres, qui ouvraient sur un grand verger, où deux belles vaches cotentines avec leurs nourrissons déjà tout grandelets prenaient leurs ébats en compagnie d'une demi-douzaine de brebis et d'agneaux, d'une bande de canetons et de toutes les volailles du père Laurent; de ses fenêtres, dis-je, on découvrait tout le vallon de Lassan. Et puis,

cette chambre, avec sa vieille armoire en chêne, naïvement sculptée par le ciseau inexpérimenté d'un artiste normand ; son vieux lit de bois peint, surmonté d'un grand baldaquin carré où étaient attachés d'amples rideaux en serge verte, soutachés et bordés d'un lacet jadis vert comme eux, mais décoloré aujourd'hui; sa haute et étroite cheminée grossièrement peinte en imitation de marbre noir et surmontée de deux cylindres en verre, sous lesquels étaient précieusement conservés le chapeau de fleurs d'oranger qu'avait porté la mère Laurent le jour de son mariage, et celui de sa fille; et enfin la vénérable horloge qui n'avait jamais manqué, depuis plus de cent ans peut-être, de sonner les heures avec un bruit formidable, à la même place et dans la même gaîne en bois peint, sur laquelle un décorateur du temps avait imité, avec des couleurs peu variées, mais solides et éclatantes, deux superbes bouquets de roses et de tulipes; cette chambre semblait tout bonnement ravissante à ce jeune garçon de quinze ans, qui était sorti si violemment de l'or, de la soie, de la dentelle et de toutes les élégances d'un luxe recherché. Il pensait, en admirant cette simplicité rustique, mais honorable, qu'il avait enfin trouvé un asile sûr, et où il pourrait travailler en paix, loin de cet odieux Paris où l'ambition, le désir de briller, l'amour

de l'or, la passion des affaires et la folie des spéculations hasardeuses conduisent les plus honnêtes gens au déshonneur et au suicide. Il ne se coucha qu'après avoir demandé à Dieu de ne jamais cesser d'étendre sa protection sur lui, Sigismond, et aussi sur cette pauvre Roberte, qui était si faible en présence de l'adversité. Il le pria en outre de les guider tous deux dans cette vie de travail à laquelle ils n'étaient point préparés....

Pour commencer, tout alla bien. Le père Laurent, lorsqu'il avait retiré son chapeau, sa blouse et sa redingote, ne ressemblait plus à un maquignon; au contraire, ses cheveux tout blancs, son teint frais, ses grands yeux bleus, encore limpides, exprimaient la bonté et cette douce expérience dont Sigismond avait gratifié l'oncle de ses rêves. C'était véritablement un brave homme. Sans doute, il avait de la finesse, et il était aisé de voir que, le cas échéant, il saurait défendre ses intérêts; mais il n'était ni âpre au gain, ni chicanier. Il n'avait du caractère normand que juste ce qu'il en fallait pour faire reconnaître et aimer son origine; c'est-à-dire de l'intelligence, de la douceur et de la serviabilité.

La mère Laurent, moins aimable, n'était cependant pas ce qu'on peut appeler une méchante femme. Mais plus ambitieuse, elle était aussi plus économe que son mari. Toute sa vie, elle avait été

tourmentée par l'idée fixe d'augmenter son bien. Elle avait réussi dans certaines proportions, cependant elle n'était point satisfaite et il lui suffisait d'apprendre que d'autres s'étaient enrichis plus qu'elle, pour faire naître la convoitise et la rancune dans son cœur. A l'entendre, elle n'avait pas eu de chance et tous les membres de sa famille qui avaient eu des affaires avec elle, l'avaient plus ou moins spoliée. Elle était un peu acariâtre et grondait journellement après les uns, après les autres, qui, d'après son dire, se donnaient du bon temps pendant qu'elle travaillait comme une négresse, et se privait de tout ce qui pouvait lui plaire. Mais tout en bougonnant, elle veillait à ce que chacun fût bien tenu et bien nourri dans sa maison.

Un de ses plus grands travers était de répéter à tout propos et à tout venant, que si elle n'était point riche, elle ne devait rien à personne. Le père Laurent, habitué aux façons de parler de sa femme, la laissait dire et haussait les épaules... lorsquelle n'était plus là.

Sigismond, lui, avait quelque peine à s'y faire; mais enfin, avec de la patience et beaucoup de bon vouloir, il ne désespérait p n d'y arriver. Il n'y avait que Narcisse qui fût vraiment un être insupportable. Ce garçon jouflu et rougeaud avait l'esprit plein de ressources lorsqu'il s'agissait de

susciter des désagréments à son prochain et de rendre quelqu'un malheureux. Le père Laurent n'était pas toujours dupe de son air d'innocence; la mère Laurent non plus, peut-être; mais elle adorait ce garçon, le gâtait outre mesure et le défendait envers et contre tous.

Sigismond avait le don de plaire aux habitants du village, et Narcisse celui de leur déplaire. Il en résultait que ce dernier ne pouvait faire un pas sans être obligé d'entendre l'éloge de son cousin. Ce qui lui causait une exaspération sourde, une haine secrète qu'il dissimulait de son mieux. Mais Sigismond ne s'y était pas trompé; il sentait un ennemi dans Narcisse, et cela le désolait. Il eût été si simple d'être bien intentionnés l'un pour l'autre et de vivre en bons camarades!... Malheureusement, Narcisse était jaloux.

Notre héros employait fort bien son temps à Lassan. Il partait le matin, explorait la campagne et s'arrêtait pour dessiner tous les points de vue qui en valaient la peine. Il étudiait aussi les animaux et trouvait un plaisir infini à faire le portrait de ceux qui le frappaient par leur beauté. s'était fait comme cela beaucoup d'amis dans les pâturages; les bœufs surtout posaient volontiers, ils restaient là des heures à contempler le jeune artiste. On eût dit que son travail les intéressait et qu'ils savaient que c'était d'eux qu'il était oc-

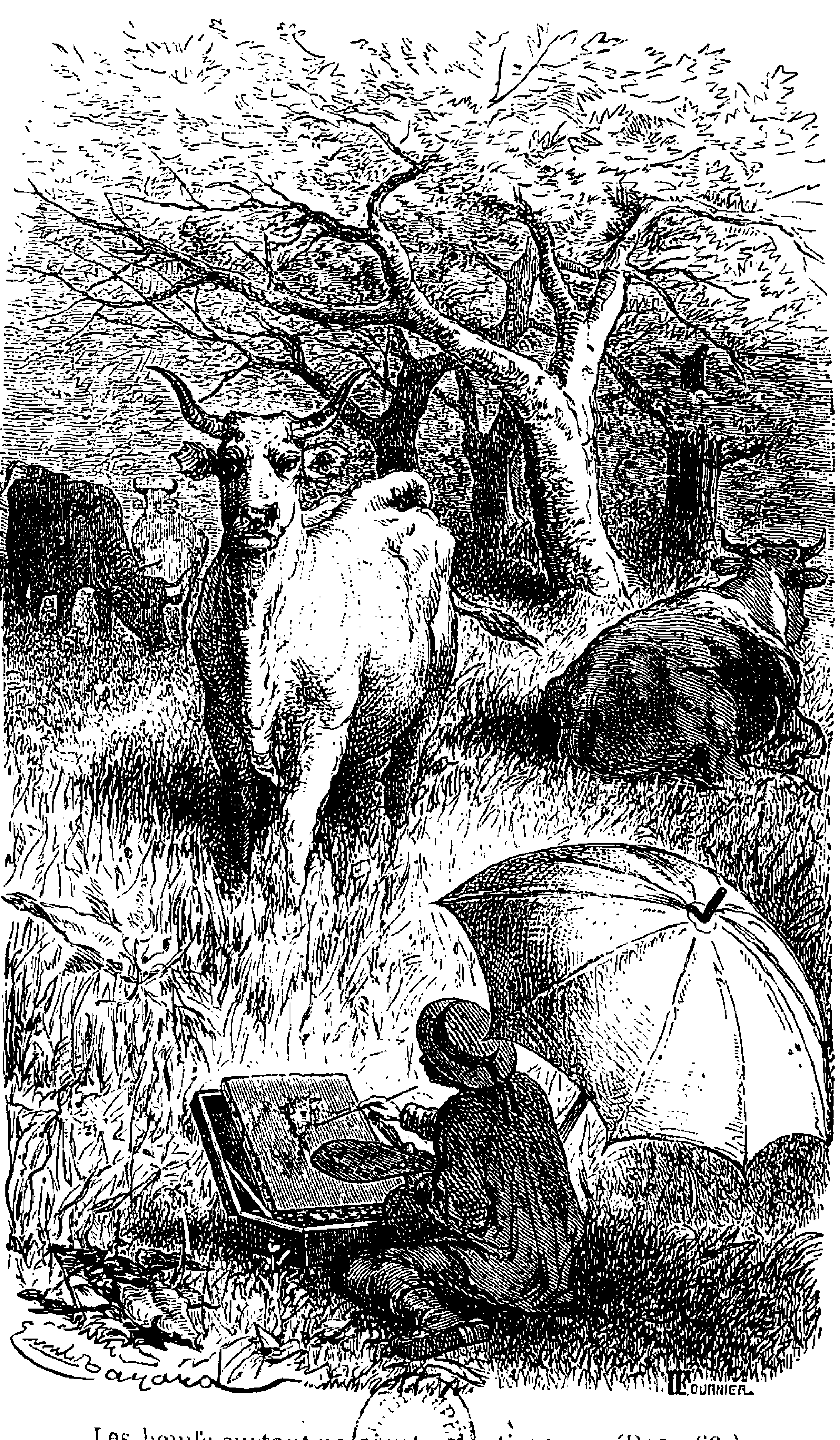
cupé. Il s'en allait quelquefois jusqu'au bord de la côte et essayait de peindre à l'aquarelle quelques-uns des milliers d'aspects que la mer, capricieuse dans sa monotonie, revêt souvent en un seul jour. Il y àjoutait un bateau de pêche, une goëlette, des oiseaux, et il rentrait le soir harassé, mais content de lui, à la maison.

Puis tous les samedis, il écrivait à Roberte ce qu'il avait fait dans la semaine, et lui faisait de la campagne et de la vie heureuse qu'on y mène un tableau à dégoûter du macadam le Parisien le plus acoquiné dans ses habitudes de citadin. Roberte le félicitait d'avoir des goûts si simples et d'être heureux à si peu de frais ; mais elle déclarait qu'elle ne se sentait point faite pour vivre aux champs, et l'engageait à voir s'il n'y aurait pas moyen de la soustraire à l'extrémité si fâcheuse pour elle d'aller s'enterrer à Lassan.

« S'enterrer, se demandait Sigismond, qu'entend-elle par là? N'aurait-elle donc pas encore compris qu'elle est maintenant destinée à vivre dans l'obscurité, et que n'importe où elle se trouve elle sera enterrée, puisqu'enterrée il y a. »

Mais il n'attachait pas à ces propos de petite fille plus d'importance qu'ils ne méritaient, et comptait sur l'avenir pour rendre Roberte quelque peu raisonnable.

Après six semaines de ces courses à travers



Les bœufs surtout posaient volontiers.... (Page 69.)

champs, Sigismond se trouvait en possession de la santé la plus florissante ; ses membres avaient acquis de la force, de la souplesse, et son teint une vivacité qu'il n'avait jamais eue. Avec ses cheveux noirs légèrement crêpelés, ses grands yeux de même couleur, sa taille déjà belle et sa tournure décidée, il séduisait ces bons Normands qui le complimentaient sur sa bonne mine.

« A la bonne heure, monsieur, lui disait-on, vous avez tout à fait l'air d'un jeune homme à présent ! Ce n'est pas à Paris qu'on grandit et qu'on devient fort comme cela. Vous avez été bien inspiré de venir parmi nous ; le pays vous est favorable et vous lui faites honneur ! »

Le père Laurent s'arrêtait quelquefois en face de lui pour l'examiner.

« Oh ! oh ! mon gaillard, lui disait-il en souriant, comme vous voilà beau garçon !... Allons, c'est bien. Je suis enchanté de vous voir bien portant comme cela. »

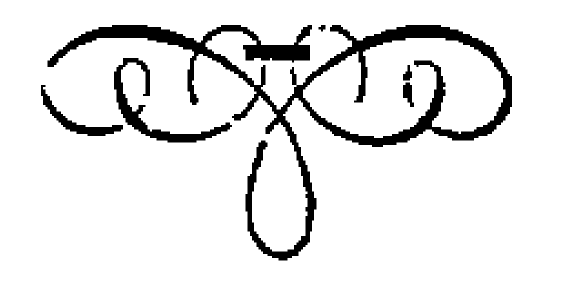
Quant à la mère Laurent, elle ne paraissait point frappée du changement qui s'opérait dans la personne de son petit-neveu. Mais elle était ravie de voir ce Parisien mordre à belles dents dans les tartines de beurre et de pain bis qu'elle préparait pour le goûter.

« Qui se serait douté de cela ? » pensait-elle.

Narcisse était le seul qui ne fût pas content. Il

lui déplaisait d'entendre répéter journellement que Sigismond était meilleur et plus intelligent que lui, et il se promettait de prendre une bonne revanche lorsque Mousseron serait de retour.

Il n'attendit pas longtemps.



CHAPITRE VII.

Le cousin Mousseron.

Mousseron, c'était l'homme d'esprit du village, un assez mauvais drôle, que ses parents avaient voulu pousser dans l'instruction pour lui épargner les rudes labeurs des paysans. On voulait en faire un notaire de campagne, on ne réussit point. A Valognes où il avait été placé en qualité de clerc chez maître Buzard, il s'était livré à tous les mauvais penchants imaginables ; paresseux, joueur et ivrogne, il s'était fait renvoyer honteusement par son patron. Pour comble de malheur, il n'était plus en état de reprendre les travaux de la terre lorsqu'il revint à Lassan, et devint un sujet perpétuel de honte et de chagrin pour ses parents qui se virent dans l'obligation de l'engager comme simple soldat.

Il partit, le cœur assez léger, parce qu'il s'imaginait qu'il allait courir des aventures et s'en donner de toutes les façons dans cette nouvelle carrière. Mais il avait compté sans la discipline. Il ne tarda pas à se faire remarquer par sa mauvaise conduite; on l'envoya en Afrique, où l'on se battait ferme à cette époque; mais cela ne faisait pas ses affaires; il avait peur du feu. Alors il songea à revenir auprès de ses parents. Pour ce, il écrivit à son père une lettre toute pleine de beaux sentiments; il déplorait sa conduite passée, se repentait de ses méfaits, et se disait à tout jamais corrigé des vices affreux qui l'avaient conduit à sa perte. Enfin il promettait d'être docile comme un enfant et d'obéir en toute chose à son père si on voulait le racheter du service. Les faibles parents se laissèrent toucher, et Mousseron rentra dans sa famille où il fut reçu comme l'enfant prodigue. Mais il était encore moins en état de travailler qu'auparavant.

Alors on le vit tous les jours fainéanter dans les rues du village, où, du matin au soir, il se promenait en pantalon garance. Pour faire de l'embarras, il racontait ses prétendues campagnes et les batailles auxquelles il était censé avoir pris part. Quelques-uns le croyaient parce que ses parents, pour lui épargner un affront, disaient que c'était eux qui, ne pouvant se passer de lui, l'a-

vaient fait revenir au pays. Mais beaucoup d'autres n'étaient pas dupes. Il passait pour avoir la langue bien attachée, et on prétendait qu'il ne pouvait dire trois paroles sans faire deux mensonges et demi.

De tels enfants sont de véritables calamités pour les familles : Mousseron se remettait encore à fréquenter les cabarets et reprenait le même train de vie qu'autrefois. Heureusement, on lui trouva un emploi en rapport avec ses goûts. Une compagnie d'assurances le prit à son service pour la représenter dans l'arrondissement de Valognes. Alors il eut un bidet, et son occupation journalière fut de battre tous les villages et hameaux de sa contrée pour faire des affaires avec les paysans. Il eut assez de succès; ses défauts le servirent, et en fort peu de temps il acquit une réputation de finesse et d'habileté consommées.

Toutes ses affaires se concluaient au café, et, là, en trinquant avec Pierre, avec Paul, en enjôlant celui-ci, en circonvenant celui-là, il trouvait le moyen de parler de tout et pérorait à tort et à travers sur toute espèce de choses. Il se fit plus d'une fois rabattre le caquet; mais il était bon cheval de trompette et ne se troublait pas pour si peu. Il ne tarda pas à exercer sur la plupart de ses clients le prestige d'un homme fort

instruit et tout à fait supérieur. On lui pardonnait volontiers ce qu'on appelait ses petits défauts en faveur de ses grandes qualités. D'un autre côté, comme il avait été clerc de notaire, on lui demandait un conseil pour une vente, un placement d'argent, un procès. Il faisait les baux et les quittances de ceux qui ne savaient pas écrire, enfin il devint précieux pour ses compatriotes, à qui il épargnait des courses à la ville, et tous ces menus frais d'acte et de timbre auxquels les paysans sont si heureux de se soustraire. Il faut tout dire : c'était surtout à cela qu'il devait l'espèce de considération qu'on lui accordait.

C'est à dater de ce moment que le père et plus encore, la mère Laurent placèrent leur confiance en Mousseron dont ils étaient assez proches parents. On ne parlait chez eux que par le cousin Mousseron, et Sigismond était fort curieux de connaître ce prodige, lequel était en tournée pour le moment.

Un jour, on était sur le point de se mettre à table pour le dîner, lorsque Mousseron se présenta. Il venait après une absence de six semaines, faire une visite à son ami le père Laurent, et Sigismond put l'admirer à son aise : il était coiffé d'une vieille casquette, vêtu d'une redingote rapée et portait de jolies pantoufles en tapisserie comme un homme qui se délasse. Il entra la pipe à la

bouche, la casquette derrière la tête, les mains dans les poches de son pantalon, et vint comme cela jusqu'à la fenêtre où il se laissa tomber tout d'une pièce dans le fauteuil de ce bon père Laurent, qu'il appelait, vieux malin! à tout propos en lui tapant sur le ventre. Il disait, maman, à la mère Laurent, prétendait que Narcisse était un damné farceur et se traitait lui-même de fameux blagueur.

Sigismond ne revenait pas de la surprise que lui causait cette liberté inconvenante. Il se demandait comment ces vieillards qu'il trouvait, lui, si respectables dans leur simplicité, se laissaient traiter de la sorte par un garnement de cette espèce. Bien mieux, la mère Laurent était fière de son cousin Mousseron et on voyait bien qu'elle n'était pas fâchée de le montrer à Sigismond, qui se tenait un peu à l'écart et ne témoignait pas l'admiration qu'on attendait de lui.

« Ah ça, fit Mousseron qui affectait de ne point le voir, vous ne me parlez pas de votre nouvelle recrue? Je serais pourtant bien aise de la connaître. Allons, maman Dufrêne, présentez-le moi donc, cet enfant perdu, cette épave, ce naufragé des splendeurs parisiennes.

— Vous entendez, mon neveu? dit la mère Laurent. Venez présenter vos devoirs au cousin Mousseron.

— Allons, moutard, approche? fit Mousseron. On n'est pas si terrible qu'on en a l'air; on ne te mangera pas, va! »

Sigismond sentit le rouge de la colère lui monter au visage.

« Monsieur, dit-il avec hauteur, je ne suis encore qu'un enfant, mais je ne crains pas d'être mangé par vous, et je vous préviens que la peur est une faiblesse que j'ignore. C'est pourquoi je n'hésite pas pour vous dire qu'il ne me plaît point d'être traité comme vous venez de le faire et vous engage à m'appeler désormais, lorsque ce sera à moi-même que vous vous adresserez, Sigismond tout court. »

Le Mousseron qui, d'après les rapports de Narcisse, comptait trouver en Sigismond un enfant facile à intimider, un de ces pauvres êtres doux et craintifs dont les vauriens comme lui font volontiers des souffre-douleur, ne s'attendait pas à être remis si promptement à sa place, et demeura tout interdit de la réplique qu'il s'était attirée.

Le père Laurent, qui dans le fond de son cœur méprisait Mousseron, remercia son petit neveu d'un regard d'approbation et d'encouragement. Le brave homme subissait trop l'influence de sa femme pour prendre ouvertement le parti de Sigismond; mais il se promettait de dire au jeune garçon, lorsqu'il se trouverait seul avec lui, com-

bien il était heureux de lui voir tant d'esprit et de fermeté.

Quant à la mère Laurent, elle était furieuse et s'écriait en lançant des regards furibonds :

« Apprenez, mon neveu, que votre cousin Mousseron n'a pas besoin que vous lui fassiez la leçon. C'est un homme recommandable, un homme qui a étudié, un savant que tout le monde consulte et qui connaît les affaires mieux que tous vos beaux messieurs de Paris. Du reste, il a presque le double de votre âge et vous devez le respecter. Apprenez, mon neveu, que s'il a fait des dettes, il les a payées. Il ne doit rien à personne, *lui!* »

On dîna. Mousseron qu'on avait prié de se mettre à table, partagea le repas frugal des bonnes gens. Mais sa verve habituelle l'avait abandonné; il ne raconta que des histoires insipides. Sigismond lui portait ombrage.

« Ce damné Parisien, se disait-il, me déplaît souverainement. Il faut qu'il parte d'ici.... et le plus tôt sera le mieux. »

Peu de jours après cet incident, notre jeune ami qui, à cause de la chaleur excessive qu'il faisait cette année-là, avait adopté pour vêtement des jours ordinaires la blouse et le pantalon de toile écrue que portaient la plupart des jeunes paysans, traversait le village pour se rendre dans

une prairie où de nombreux ouvriers étaient occupés à rentrer du foin. Il voulait peindre des bœufs au travail et pour rien au monde il n'eût manqué l'occasion qui se présentait. Il avait déjà traversé les deux tiers du village et se trouvait en face d'un café devant les fenêtres duquel plusieurs personnes s'étaient arrêtées. Sigismond entendant rire s'approcha pour voir ce que c'était: des jeunes gens jouaient au billard et, pour être plus à l'aise, ils avaient retiré leurs blouses, leurs cravates, leurs gilets, tout, jusqu'à leurs bretelles qui tombaient sur leurs pantalons. La partie paraissait fort intéressante, et les joueurs, animés outre mesure, étaient en nage. Il est juste de dire qu'ils combattaient courageusement contre la chaleur à l'aide de beaucoup de rafraîchissements et semblaient avoir déjà laissé une bonne partie de leur sang-froid au fond de leurs verres. Ils faisaient des folies et se donnaient en spectacle à un groupe de badauds qui les regardaient du dehors. Et c'étaient des rires sans fin lorsque l'un d'eux s'était distingué par quelque insigne maladresse. Mais ils paraissaient forts experts et ne donnaient pas souvent prise aux railleries des amateurs. Un entre autres se faisait remarquer par son agilité et ses extravagances. Il exécutait des carambolages fort réussis par-dessous la jambe, et, pour mieux faire admirer son adresse, se met-

tait les mains derrière le dos pour envoyer les billes. Celui-là c'était Mousseron. Sigismond ne fut point surpris de le trouver au café; en revanche, il ne revenait pas d'étonnement de voir que c'était un enfant de son âge, un jeune garçon de treize à quatorze ans, qui marquait les points. Et ce jeune garçon, il avait une grosse pipe à la bouche et n'était pas moins débraillé que ses camarades. Qui était-il? C'était assez difficile à reconnaître, parce qu'il avait tout l'air de se cacher et affectait de se tenir dans le coin le plus sombre de la salle. A la fin pourtant il s'oublia et Sigismond put le regarder en face : c'était Narcisse! le timide et rougissant Narcisse. Ses gros et grands yeux, qu'il baissait si hypocritement d'ordinaire, ils étaient tout grands ouverts et brillaient comme des charbons allumés! Sigismond croyait rêver; il se sentait humilié dans la personne de ce pauvre vieux père Laurent qu'on trompait avec une telle audace. Son premier mouvement fut d'entrer dans le cabaret pour en faire sortir son cousin; mais il se dit que ce serait causer inutilement du scandale. Alors il eut l'idée d'aller chercher son grand-oncle et de l'amener là, à cette place où tous les badauds du village pouvaient contempler Narcisse se livrant à des penchants indignes et qui ne présageaient que des soucis pour les vieux parents dans l'avenir. Il n'osa : son cœur

fut saisi de pitié pour ce vieillard qui se condamnait à travailler jusqu'à la fin de ses jours afin de laisser un plus bel héritage à son petit-fils.

« Je parlerai moi-même à Narcisse, » se dit-il.

Le soir, lorsqu'il revint, la curiosité lui fit prendre le même chemin. Il repassa devant le café; les joueurs étaient encore à leur poste et Narcisse marquait toujours les points.

« C'est singulier, dit la mère Laurent, c'est singulier comme Narcisse rentre tard aujourd'hui. Se serait-il donc fait mettre en retenue?

— Ce ne serait pas la première fois, fit le père Laurent. Narcisse quoiqu'il soit doux comme une fille, se fait punir souvent; vous le savez bien.

— Il est comme les autres enfants. On ne saurait exiger qu'il eût à son âge la sagesse et la raison d'un homme.

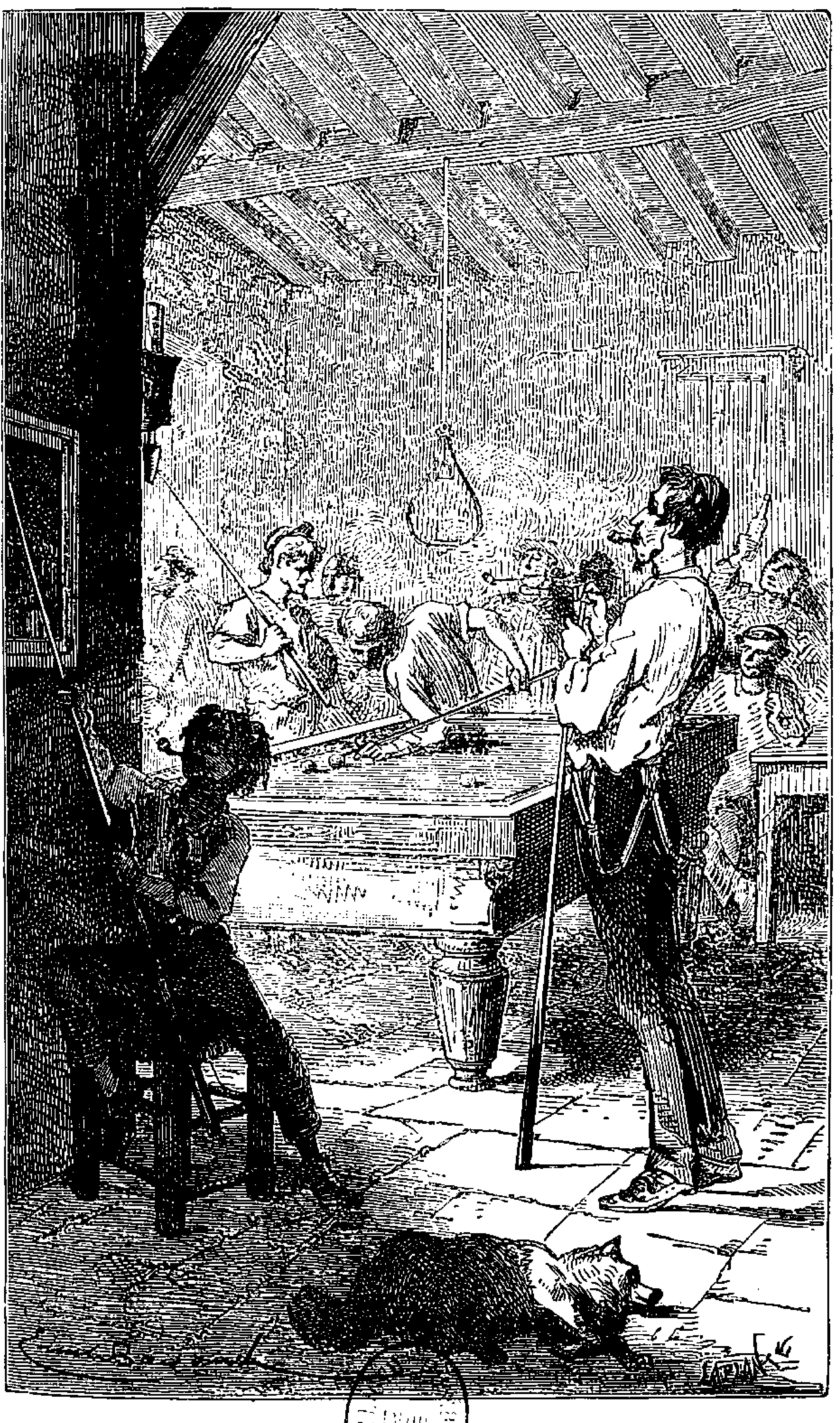
— Vous l'excusez toujours!

— C'est que vous êtes souvent trop sévère pour lui. »

Enfin Narcisse rentra. Il était fort rouge et fort agité. Son cœur battait avec force et ses yeux étaient hagards. La mère Laurent lui prit la main.

« Il a la fièvre, dit-elle; c'est sans doute de peur d'être grondé?

— Vous vous êtes encore fait mettre en retenue? demanda le grand-père avec sévérité.



Un jeune garçon de 13 à 14 ans marquait les points. (Page 83.)

— Oui, répondit Narcisse à voix basse et en baissant les yeux, comme si un tel aveu lui eût fait éprouver de la confusion.

— Vous ne saviez pas vos leçons?... Vous passez donc toujours votre temps à jouer.... comme un tout jeune enfant? »

Narcisse baissa la tête. Le père Laurent le regardait avec attention.

« Vous avez l'air bien ému, ce soir? lui dit-il enfin, que s'est-il donc passé?

— Rien....

— Rien?... Vous répondez comme quelqu'un qui fait un mensonge. Si vous me cachez quelque chose, vous avez tort, car je le saurai. J'irai voir votre maître d'école, et si vous mentez, lui me dira la vérité.

— Vous voilà encore parti! fit la mère Laurent en haussant les épaules. Il est belle heure pour faire des sermons. S'il a commis une faute et qu'on l'en ait puni, il n'y a plus rien à dire. Allons, laissez-le, c'est fini, il ne recommencera plus. »

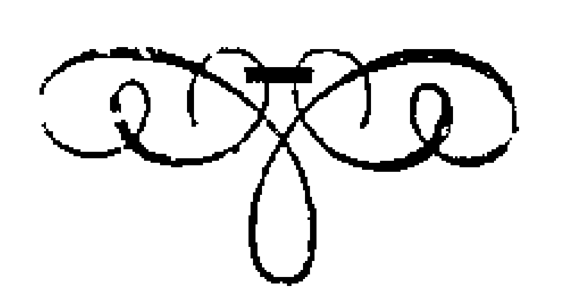
Narcisse pleurnichait. C'était sa manière d'attendrir sa grand'mère.

« Ma femme, dit le père Laurent en hochant la tête, vous serez cause de la perte de cet enfant.... souvenez-vous de mes paroles.

— Dites plutôt que ce sera vous, car vous ne

comprenez point son caractère. Vous vous faites craindre ; c'est un tort. Cet enfant est d'une excessive timidité, tenez compte de cela. »

Certes, Narcisse n'avait pas poussé l'indignité jusqu'à se griser comme ses compagnons ; mais il avait vécu toute l'après-midi dans une atmosphère empestée par l'odeur des liqueurs fortes et la fumée du tabac. Ses vêtements, ses cheveux, toute sa personne s'en était, pour ainsi dire, imprégnée et exhalait, sans qu'il s'en doutât, un parfum qui l'eût trahi, si ses grands parents n'avaient pas été à cent lieues de soupçonner la vérité. Mais les choses n'allèrent pas plus loin ; on ne le questionna pas davantage ; il soupa de bon appétit. Après quoi, ayant recouvré son calme habituel, il s'en alla courir une heure avant de se mettre au lit.



CHAPITRE VIII.

Sigismond et son grand-oncle.

Sigismond, ce qui ne surprendra personne, je pense, n'allait point courir avec les gamins du village. Relativement à Narcisse, il avait l'apparence d'un homme; il en avait aussi l'intelligence, et le père Laurent trouvait du plaisir à causer avec lui pendant que la mère Laurent vaquait aux soins du ménage. Tous deux, le vieillard et l'enfant, depuis que les beaux jours étaient arrivés, venaient s'asseoir dans le verger, et là, en attendant la nuit, s'entretenaient de choses et d'autres, mais surtout du temps passé. Le bonhomme se plaisait dans ses souvenirs les plus lointains. Autour de lui, dans le village et dans la campagne, partout il en retrouvait des traces. Et il aimait à

dire : « Mon père, qui était votre aïeul, prétendait ceci, affirmait cela.... »

Et alors, il y avait une si profonde vénération dans l'accent du vieillard, que Sigismond en était touché. Le jeune homme prenait un intérêt réel à ces récits qui l'initiaient aux mœurs des habitants de la campagne. De son côté, il apprenait au père Laurent ce que c'était que la vie de ce petit nombre d'individus qui, à Paris, s'intitulent le monde. Il n'avait point, Dieu merci ! assez d'expérience pour la dépeindre dans tous ses détails et en faire une critique amère; mais il faisait passer sous les yeux de son oncle les occupations inutiles, l'oisiveté affairée de cette vie creuse, toute de convention et de représentation. Il lui décrivait avec une étonnante supériorité d'esprit les jouissances stupides que procurent aux êtres sans cœur la possession d'immenses richesses, la cupidité et la vanité satisfaites. Mais l'amour de l'or, les satisfactions de la vanité, ce sont des petitesses qu'on rencontre partout, dans des conditions différentes, il est vrai, mais partout aussi vives. Le père Laurent, qui le savait, expliquait cela à son petit neveu, et, sans s'en douter, il *philosophait* à perte de vue sur ce sujet, comparant ce qui est avec ce qui devrait être, et cherchant par quels moyens on pourrait amener les hommes à ne plus se nuire les uns aux au-

tres. Au milieu de tout cela, le vieillard évitait avec beaucoup de tact de parler du baron; on sentait qu'il craignait d'affliger Sigismond. Puis il avait les idées nécessairement étroites du milieu dans lequel il vivait, et lui, petit propriétaire campagnard qui ne possédait peut-être pas douze cents livres de rentes, il était profondément humilié qu'on pût citer dans sa famille un individu qui n'eût pas fait honneur à ses engagements. S'il se taisait sur tout cela, c'était donc aussi parce qu'il n'aimait pas à s'entretenir de ce qu'il considérait comme un affront.

Le soir dont je parle, Sigismond était préoccupé et laissait le père Laurent se perdre tout seul en des souvenirs de jeunesse.

« Qu'avez-vous, mon neveu, demandait de temps en temps le brave homme, et d'où vient que vous ne m'écoutez pas?

— Je suis distrait; pardonnez-moi, » répondait Sigismond.

A dix heures, Narcisse rentra, et le vieillard, après que les deux enfants lui eurent souhaité le bonsoir, se retira pour se mettre au lit. Narcisse gravissait déjà l'escalier pour en faire autant.

« Attends donc un peu, lui dit Sigismond, je voudrais te parler.

— Toi?

— Oui, moi. Allons, viens t'asseoir ici.

— Non, ce sera pour une autre fois; je suis trop fatigué.... Que cela ne t'empêche pas de dormir! »

Il se sauva dans sa chambre, Sigismond le suivit et entra en même temps que lui. Tous deux s'assirent sur le pied du lit.

« Eh bien, après? fit Narcisse d'un air dégagé.

— Tu sais que je t'ai vu?

— Parbleu!... Je ne me cachais pas.

— Si fait; tu te cachais....

— Tu mens!

— Oh! par exemple!

— Oui, tu mens! Et pourquoi me serais-je caché?... Je ne faisais pas de mal.

— Bah! vraiment! Alors pourquoi as-tu laissé croire à ton grand-père que tu avais passé la journée à l'école?

— Parce que.... Mais qu'est-ce que cela te fait, à toi?

— Cela m'indigne, voilà tout!

— C'est que tu as du temps à perdre, mon cher.

— Et tes grands parents, que penses-tu que ça leur fasse, à eux, s'ils le savaient?

— Mais ils n'en sauront rien; ces choses-là ne les regardent pas. Crois-tu pas que dans sa jeunesse le vieux en ait fait autant, si ce n'est plus?... D'ailleurs Mousseron allait au café depuis long-

temps à l'âge que j'ai aujourd'hui.... Il n'en est pas mort, peut-être?

— Mousseron? C'est Mousseron que tu te proposes pour exemple à suivre?

— Eh bien! pourquoi donc pas?

— Un mauvais sujet, un débauché, un fils dénaturé qui a fait mourir sa mère de chagrin.

— Si tu voulais bien ne pas dire du mal de mes amis?

— Ils sont respectables, tes amis!... Mais laissons-les, je ne veux point m'occuper d'eux. C'est de toi seulement qu'il s'agit.

— Mais, de quoi que tu t'mêles? Qui est-ce qui t'a prié de me dire tout ça?... Va donc te coucher plutôt. Est-ce que je ne sais pas ce que j'ai à faire?

— Narcisse, écoute-moi bien?

— Ah! ben, non; tu sais, je ne veux pas qu'on m'embête....

— Si tu recommences, je le dis à ton grand-père.

— Toi! fit Narcisse en bondissant de colère sur son cousin.

— Reste donc assis, fit tranquillement Sigismond; tu sais bien que je suis plus fort que toi.... A moins que tu ne veuilles être battu?

— Tu n'es qu'un mouchard!...

— Tu voudrais que je me misse en colère,

n'est-ce pas? Tu serais content, hein? si je te donnais une paire de giffles, si je te pochais un œil. Tu beuglerais comme un veau, et le père et la mère Laurent, attirés par le tapage, monteraient jusqu'ici et m'infligeraient une verte semonce et une bonne punition. Alors je passerais pour une franche canaille et toi pour un petit saint. Mais désillusionne-toi; je ne tomberai pas dans ce piége. Seulement retiens bien ceci : si tu retournes au café, je le dis à ton grand-père.

— Nous verrons bien.

— Quand tu voudras?

— Si tu fais des rapports contre moi, tu t'en repentiras, mon cher.

— J'obéirai à mon devoir.

— Ton devoir? La bonne farce! Je m'en moque comme de toi-même, de ton devoir. Va, je ne te crains pas. »

A partir de ce moment, Narcisse se montra d'une sagesse et d'une soumission exemplaires. Il ne quittait plus la maison; aidant sa grand'mère dans les soins du ménage et lui rendant entre les classes toutes sortes de petits services, comme d'apporter à la cuisine l'eau, le bois, le charbon, etc., de donner à manger aux bêtes, toutes choses qui le plaçaient on ne peut mieux dans l'affection de la bonne femme. Le père Laurent ne pouvait plus ouvrir la bouche pour faire une



« De quoi que tu te mêles ? » (Page 93.)

toute petite observation, sans être durement remis à sa place.

« Vous êtes injuste, lui répondait-on; Narcisse se conduit avec moi comme s'il était une fille, ne le voyez-vous pas? »

Ou bien :

« Vous n'avez d'yeux que pour l'*autre!* Est-il juste qu'un étranger prenne dans votre cœur la place de votre petit-fils? »

Si, apprenant qu'il n'allait pas régulièrement à l'école, le vieillard voulait faire quelques remontrances à Narcisse :

« C'est pour m'obliger qu'il reste à la maison, disait la mère Laurent, sans permettre qu'on recherchât le jour auquel se reportaient ces absences. Il m'aide. Je suis vieille, vous le savez bien; sans le secours qu'il m'apporte, je ne saurais plus tenir votre maison en bon état. »

Sigismond connaissait trop bien Narcisse pour se fier aux apparences; mais il faisait semblant d'y croire pour n'avoir point à exécuter la menace qu'il lui avait faite. Il sentait combien c'était chose difficile d'aller dire à ce vieillard :

« Venez voir votre petit-fils qui joue au billard en compagnie du plus mauvais sujet du village. »

A dire vrai, cela ne se pouvait pas. C'eût été faire acte de délation; chose qui répugnait à la délicatesse du jeune homme.

Mais Narcisse, qui en jugeait autrement, se disait :

« Il a peur ! »

Mousseron venait toujours faire la conversation avec la mère Laurent qu'il tenait au courant des nouvelles. Il lui faisait la lecture du *Gamin normand*, un recueil de niaiseries, de platitudes, fort goûté des paysans de la contrée. Et la vieille disait à Sigismond que ces sottises n'intéressaient point :

« Vous voyez, mon neveu, que les Normands ont autant d'esprit que les Parisiens ! »

Puis elle portait Mousseron aux nues : C'était un bon enfant qui, malgré sa jeunesse et une instruction remarquable, ne dédaignait point la société d'une vieille femme, ignorante comme elle. Elle ne l'entendait jamais donner que de bons conseils à Narcisse :

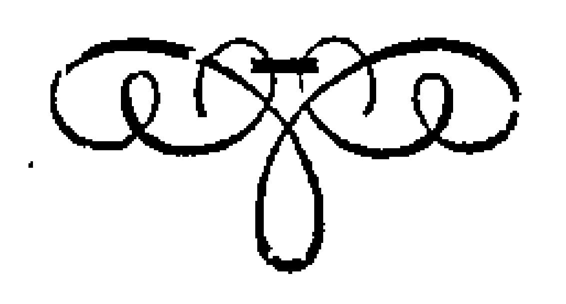
« Monsieur le curé, disait-elle, ne s'y prendrait pas autrement. »

Enfin, c'était, toute la journée : Mousseron parci, Mousseron par-là !... On ne parlait plus d'autre chose à la maison. Le père Laurent laissait dire sa femme, faute d'autorité pour lui imposer silence. Il fut bientôt victime de sa faiblesse. Mousseron ne tarda pas à persuader à la mère Laurent qu'elle était malheureuse.

« Il est bien dur à mon âge, disait-elle, d'avoir

à s'occuper de tant de choses. Je suis la servante de ce Parisien qui me donne plus de besogne que je n'en puis faire, et ne me rend aucun service. Que sera-ce donc lorsque nous aurons encore une personne de plus à la maison?... Mais il faudra bien que cette mijaurée de Paris s'occupe du ménage.

— Ma femme, répondait le père Laurent, n'avez-vous pas consenti à ce que je fusse le tuteur de ces enfants? »



CHAPITRE IX.

Premiers chagrins.

Un soir, Sigismond s'entretenait avec son oncle de choses et d'autres dans le jardin, en attendant qu'il fût l'heure de se coucher, et tous deux causaient de bonne amitié, parce qu'ils se comprenaient et s'estimaient. Pourtant le père Laurent était moins présent que de coutume à la conversation; il avait des distractions, et à tout instant, pendant que Sigismond parlait, laissait échapper des monosyllabes qui ne s'adressaient évidemment qu'à lui-même. Il était clair qu'il avait l'esprit obsédé par une pensée pénible.

« Mon neveu? » dit-il enfin.

Sigismond écouta.

« Mon neveu, reprit le père Laurent, avez-vous

quelquefois songé à l'avenir? vous êtes-vous dit qu'il faudra qu'un jour vous preniez un établissement?

— Moi? mon oncle, fit Sigismond stupéfait.

— Oui. Vous n'avez pas de fortune, pas assez, du moins, pour vivre dans l'oisiveté.

— L'oisiveté? Mais, mon oncle, je l'ai en horreur, l'oisiveté.

— Alors, il faut que vous choisissiez un état.

— Mon état est tout choisi.

— Oui, je sais ce que vous voulez dire.... ce n'est pas là un état sérieux pour un jeune homme comme vous.

— Mais, mon oncle....

— Les gens qui font ce que vous voulez faire, mon neveu, ne sont pas des gens respectables, comme il faut que vous le deveniez un jour....

— Mon oncle, interrompit Sigismond, oh! mon oncle, ne parlez pas ainsi!

— Et moi, qui suis votre tuteur, je dois veiller à ce que vous adoptiez une carrière qui vous pose honorablement dans la société et vous assure la considération des gens de bien.

— C'est vous, mon oncle, vous à qui j'ai tant de fois parlé de mes projets, de mes espérances, c'est vous qui me donnez aujourd'hui de tels conseils!... Jusqu'à présent vous m'aviez encouragé.

Comment se fait-il que vous ayez changé d'avis, tout à coup, comme cela?

— Je n'ai pas changé d'avis, mon neveu, car je ne pouvais en avoir sur un sujet que je ne connaissais pas autrement que pour m'en être quelquefois entretenu avec vous. Je vous écoutais, me réservant d'approuver ou de désapprouver votre choix en connaissance de cause, lorsque je serais mieux éclairé.

— Et maintenant, vous êtes donc éclairé?

— Oui.... autant qu'un simple villageois comme moi peut l'être.

— N'y a-t-il pas d'indiscrétion à vous demander où vous avez puisé ces lumières?

— Auprès de gens d'esprit et connaissant toutes ces choses pour les avoir vues de près. »

Sigismond pensa que Mousseron seul pouvait avoir renseigné de la sorte le père Laurent.

« Et ces personnes si bien renseignées, mon oncle, dit-il, elles vous ont dit que c'était le rebut de la société, des individus sans foi ni loi, des êtres complétement incapables de probité, d'honneur, des êtres indignes et méprisables au dernier degré enfin, qui suivaient ordinairement la carrière artistique?

— Vous exagérez, mon ami; on m'a seulement dit que la plupart des jeunes artistes vivaient dans le désordre, et qu'ils n'obtenaient que rare-

ment et fort tard le succès et la fortune.... Écoutez, mon cher enfant, il ne faut pas m'en vouloir de vous parler ainsi; c'est bien malgré moi que je vous contrarie dans vos goûts....

— Je n'en doute pas, mon oncle.

— Il me plairait davantage de partager votre manière de voir. Je ne désire qu'une chose, moi; que vous soyez heureux, vous et votre sœur. Mais nous ne sommes pas pris au pied levé; vous êtes jeune encore et rien ne presse. Vous réfléchirez à ce que je vous ai dit; nous en reparlerons.

— Toutes mes réflexions sont faites, mon oncle.

— Ne soyez ni obstiné, ni amer, mon cher enfant. Je vous reconnais trop de raison, trop de sens pour ne pas être persuadé que vous ferez ce que la sagesse exigera de vous. »

Intérieurement, Sigismond accusait Mousseron d'avoir prévenu le père Laurent, de l'avoir méchamment persuadé que les beaux-arts ne conduisaient à rien. Il se trompait; c'était ailleurs que le bonhomme avait puisé ses renseignements. Mousseron se contentait d'aigrir la mère Laurent.

Enfin le vieillard, comme j'ai dit, se retira, mais Sigismond était trop ému pour rentrer. Pour se calmer, il fit plusieurs fois le tour du verger. On était alors aux plus longs jours de juin; la soirée était magnifique; le ciel d'un bleu sombre et profond était d'une pureté, d'une sé-

rénité qui paraissaient immuables. On entendait encore quelques bruits dans la campagne. C'était, au loin, le hennissement d'un cheval, un cri d'enfant, des gens qui s'appelaient. De temps en temps Sigismond s'arrêtait pour écouter le bourdonnement des insectes qu'il voyait dans la t ansparence du crépuscule voleter en se heurtant les uns contre les autres. Puis, c'était un oiseau à moitié endormi qui faisait entendre un gazouillement, un murmure, une plainte peut-être. Autour de lui, les vaches, les moutons ne dormaient pas encore, ils étaient couchés dans l'herbe et le regardaient en ruminant. Bientôt, sous l'influence de ce calme, Sigismond s'attendrit; ses idées prirent un autre cours. Il lui sembla, à lui pauvre enfant abandonné, et bientôt persécuté peut-être, que ses véritables amis ils étaient là sous ses yeux; c'était dans la nature qu'il devait les chercher. Le ciel, les étoiles, les arbres, les animaux, tout cela le comprenait, lui parlait, l'encourageait. Il pleura de reconnaissance envers Dieu qui avait créé toutes ces choses pour lui. Puis il retrouva sa confiance en la destinée, confiance sans limites comme l'horizon qu'il avait sous les yeux; et dans cette longue suite d'années que l'avenir lui promettait, il ne voyait que des succès. Tout à coup son imagination se reculant jusque dans le passé, lui mon-

tra son existence et celle de Roberte, s'écoulant plus bruyantes que vraiment heureuses au milieu de toutes les recherches de la fortune. Puis il revit ce trop splendide hôtel des Champs-Élysées, le château des Loges et la forêt de Saint-Germain ; leur villa de Royan, le châlet que son père avait fait construire sur le lac de Genève, le vieux manoir à tourelles et à pont-levis qu'il possédait à quelques lieues de Guérandes, en pleine Bretagne. Il lui semblait que c'était un autre Sigismond et non pas lui qui avait vécu au milieu de ces richesses, lesquelles lui repassaient devant les yeux comme les enchantements d'une féerie. Sa place, à lui, n'était point et n'avait jamais été au milieu de ce luxe qu'il ne regrettait pas, tant s'en faut ! Il ne se sentait point fait pour user, profiter, jouir dans l'oisiveté d'une position de fortune établie par d'autres, mais au contraire, pour combattre et conquérir. Ce qu'il serait un jour, il était heureux de penser qu'il ne le devrait qu'à lui-même. Et sans la catastrophe qui avait ravi à son pauvre père la vie et l'honneur, tout à la fois, il eût béni le sort qui l'avait mis à même de travailler autrement qu'en amateur et d'exercer ses facultés.

Sigismond était bien décidé à suivre sa vocation quand même, dût-il pour cela s'enfuir de la maison de son oncle, retourner à Paris, se cacher,

enfin recourir aux extrémités qui lui répugnaient le plus.

A cette pensée de fuir, il se ressouvint qu'il possédait quelque argent et son cœur fut comme inondé de joie. Ces cinq cents francs, c'était la liberté!

Il courut jusqu'à sa chambre, où il s'enferma pour compter son trésor. Vingt-cinq pièces d'or! Elles y étaient toutes, il n'en manquait pas une seule à l'appel!... Il les compta et les recompta, les soupesant et les faisant miroiter à la lumière. Il ne s'était jamais imaginé qu'on pût tant aimer de l'or que cela! Enfin, il les replaça dans ce coffret où il les avait oubliées si longtemps....

Au moment de fermer sa valise, il crut entendre du bruit sur le palier; c'était comme un pas furtif; on eût dit qu'il y avait là quelqu'un qui marchait avec précaution, qui écoutait, qui regardait peut-être par le trou de la serrure. Sigismond courut à la porte, qu'il ouvrit toute grande et se trouva nez à nez avec Narcisse à moitié déshabillé.

« Que fais-tu là? demanda notre jeune ami.

— Moi? fit Narcisse, je n'étais pas là; je rentre du jardin.

— Dans cette tenue?

— Pourquoi pas? Ne suis-je pas libre de sortir

comme bon me semble? Et puis, qu'est-ce que cela te fait que je sois là ou ailleurs?

— C'est vrai, dit Sigismond, tu es parfaitement libre d'écouter aux portes. C'est égal, dans ton intérêt, n'écoute plus à la mienne. »

Il rentra. Mais au lieu de remettre l'or dans sa valise, il le glissa dans une ceinture en cuir de Russie que son père lui avait donnée jadis et qui ne le quitta plus.

Le lendemain et les jours suivants, Sigismond se rendit le soir au jardin comme auparavant. Le père Laurent y venait aussi, mais on ne parlait de rien. Le jeune homme attendait.

Depuis quelque temps la mère Laurent était plus maussade, plus acariâtre encore que de coutume; mais seulement pour le père Laurent et Sigismond. Narcisse, au contraire, ne lui inspirait que de la bonne humeur. Il devenait de plus en plus son Benjamin. Elle l'adorait!... Aux heures des repas, on n'entendait plus que l'éloge de Narcisse. Elle ne tarissait point. C'était effrayant! Il semblait vraiment que si la récolte était abondante et les pommiers surchargés de pommes, ce fût à Narcisse qu'on en était redevable. Mousseron venait faire chorus; le père Laurent s'en allait et Sigismond haussait les épaules. Le jeune homme savait à quoi s'en tenir sur le mérite de son hypocrite cousin, lequel prenait du

bon temps, comme il disait, et tout récemment, pendant que les vieux, toujours comme il disait, le croyaient paisiblement assis sur les bancs de l'école, était allé avec Mousseron et compagnie faire la *noce*, comme il disait encore, à la foire de *Carentan*.

Une après-midi, Sigismond en entrant dans la cuisine, trouva Narcisse qui, un tablier sur les genoux, était gravement occupé à écosser des petits pois.

« A la bonne heure! fit-il, en riant, on peut à présent dire avec quelque apparence de raison que tu ressembles à une fille; la petite-fille à la mère Laurent.... Montre-moi donc un peu comment on écosse des petits pois; je vais t'aider. »

Et Sigismond s'apprêtait à faire comme son cousin, lorsque la vieille femme, qu'il croyait absente, se montre tout à coup. Elle était furieuse.

« La mère Laurent! s'écriait-elle, la mère Laurent!... Ne pouvez-vous donc m'appeler votre tante?... Apprenez, mon neveu, que si l'un de nous deux doit dédaigner l'autre, ce n'est pas vous! »

Le jeune garçon ne sentit pas tout de suite l'intention blessante que renfermait ce reproche.

« Je n'ai jamais eu la volonté de vous offenser, dit-il.... »

La vieille n'écoutait rien; elle allait, elle ve-

nait, traînant avec une sorte de rage ses vieux chaussons de lisière sur les dalles.

« Voyez un peu ce Parisien, disait-elle, a-t-il assez l'air insolent? Il est avec nous comme un seigneur au milieu de ses vassaux. Il se moque de ceux qui travaillent et ne ferait pas œuvre de ses dix doigts! ne se croyant point né, sans doute, pour autre chose que se promener. Il mange notre pain et il nous méprise! Oh, il faudra bien que ça change!... Les choses ne peuvent pas durer ainsi; non, elles ne le peuvent pas!... »

Sigismond faisait tous ses efforts pour la calmer.

« Mais vous vous méprenez, ma tante, disait-il, c'était en riant que je disais à Narcisse qu'il ressemblait à une jeune fille, puisque je voulais faire comme lui. »

Mais il perdait son temps.

« Taisez-vous, monsieur, taisez-vous, s'écriait-elle! Vous n'avez point tant à vous glorifier! Au moins, nous autres, si nous ne sommes que des paysans, nous pouvons manger du pain sans remords, car notre bien ne doit rien à personne, et notre ambition n'a jamais fait de victimes. »

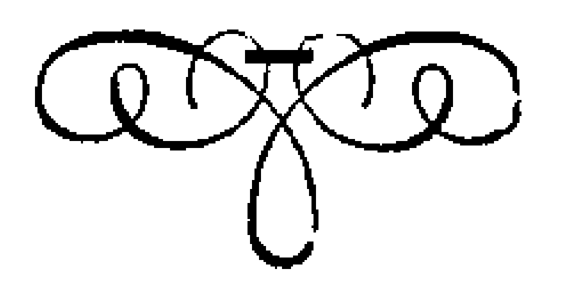
A ces odieuses paroles, Sigismond devint blême de colère; heureusement pour lui, le père Laurent entrait dans la salle.

« N'avez-vous pas honte, dit-il à sa femme, de traiter ainsi un enfant qu'on vous a confié pour



La mère Laurent! la mère Laurent! (Page 109.)

l'élever comme s'il était votre fils!... Mon ami, ajouta-t-il, en s'adressant à Sigismond, oubliez ce que vous venez d'entendre, et mettez sur le compte de l'âge l'emportement auquel s'est abandonnée votre tante. »



CHAPITRE X.

Encore des chagrins. — Flavie et sa mère.

Malheureusement le père Laurent n'était pas toujours là. Et la vieille femme subissant l'influence de Mousseron et de Narcisse, en était arrivée à ne plus pouvoir supporter la présence de Sigismond. Des scènes semblables à celle que nous avons rapportée se succédaient avec une persistance déplorable. Il ne se passait pas un seul jour qui ne fût gâté par quelque orage; et le soir lorsque le vieillard et l'enfant se rencontraient à leur rendez-vous habituel, ils ne retrouvaient plus la confiance et l'abandon des premiers temps.

« Mon neveu, dit un jour le père Laurent, l'inimitié qui règne entre vous et votre tante m'afflige au delà de toute expression. Il est à craindre

que vous ne puissiez jamais vous entendre. C'est elle qui a tort, évidemment; mais elle est ma femme; il y a cinquante ans que nous sommes unis l'un à l'autre, et, malgré la vivacité de son caractère, nous avons toujours vécu en paix. Je ne puis, aujourd'hui qu'elle est âgée, supporter qu'elle soit malheureuse, bien qu'elle ne le soit que par sa faute.

— Je partirai, mon oncle, dit Sigismond. Pour rien au monde, je ne voudrais troubler votre vieillesse.

— Oui, mon ami, je sais que vous avez un cœur excellent et que vous seriez tout prêt à vous sacrifier, s'il le fallait. Mais je ne puis accepter de sacrifice de votre part. Il vous est facile de dire : je partirai. Mais, moi, je ne puis vous laisser partir comme cela, bien que je sois persuadé que vous avez assez de raison pour vous conduire honnêtement, non, je ne le puis.... J'ai contracté envers vous des engagements auxquels je suis tenu de satisfaire. Si j'ai des devoirs à remplir dans mon ménage, j'en ai aussi à votre égard que je dois respecter. Vous m'avez été confié, mon neveu, non-seulement pour que je vous donne un asile dans ma maison, que je surveille vos intérêts et fasse fructifier votre bien; mais encore pour que je vous dirige dans un esprit d'ordre et de travail qui vous assure dans l'avenir le bien-être

et le contentement de vous-même, vous permette de vous tirer d'affaire dans la vie à votre avantage et à votre honneur. Vous partirez, en effet. Cela m'afflige, car, contrairement à ce que j'attendais, j'ai trouvé en vous un jeune homme doué d'une raison peu commune. — Je croyais que les enfants élevés, comme vous, dans l'opulence étaient incapables de se conduire et n'avaient que des idées vaines et sottes; j'étais dans l'erreur; ce sont les autres, ceux qu'on a élevés dans la gène qui sont comme cela : témoin Narcisse, en qui sa grand'mère voit un phénix et qui à quatorze ans n'est pas plus raisonnable qu'un enfant de dix. Votre société me plaisait, ma vieillesse ne vous était pas antipathique et vous écoutiez volontiers mes propos, mes récits, mes réflexions; ce qu'on appellerait peut-être mes radotages de vieillard....

— Oh! mon oncle!...

— Laissez, mon neveu; je connais le monde et sais combien de nos jours la jeunesse a peu de respect pour les vieilles gens et peu d'estime pour leurs propos. Ces jeunes, ils croient que tout leur est permis!... Ils pensent donc qu'ils ne vieilliront jamais?... Autrement ils respecteraient en nous ce qu'ils seront un jour.... De mon temps ce n'était point comme cela.... Mais, laissons!... Les années ne nous vengeront que trop

tôt....Vous, mon neveu, vous ne ressemblez en rien à ceux que je veux dire, et je crois pouvoir affirmer que vous ne leur ressemblerez jamais. C'est pourquoi je me suis attaché à vous autant que si vous étiez mon propre fils.... Mais il faut que je vous éloigne de moi, votre intérêt l'exige. Vous partirez donc. Seulement, mon ami, ce sera pour suivre une carrière que je vous ai choisie.

— Laquelle, mon oncle?

— Il y en a deux, vous choisirez; toutes deux sont également honorables et, je crois, conformes à vos habitudes, à vos goûts de Parisien. Vous pouvez, à votre choix, entrer chez M. Muller, armateur à Cherboug, ou chez M. Buzard, notaire à Valognes.

— Mon oncle, dit Sigismond avec fermeté, je vous jure que je n'entrerai ni chez M. Muller, ni chez M. Buzard, et que je ne serai jamais autre chose qu'artiste.

— Vous avez tort de vous obstiner, mon ami. Je sais pertinemment que le métier que vous voulez prendre ne conduit à rien. Ma conscience m'oblige à vous protéger contre vous-même.... Mais j'espère que vos bons sentiments vous feront changer d'avis. Seulement d'ici là vous ne serez pas heureux, ni moi non plus.

— Mais, mon oncle, comment pouvez-vous savoir que les beaux-arts ne conduisent à rien?

— Je me suis informé auprès des hommes les plus instruits de notre pays; de M. le juge de paix, du maire, de l'instituteur, de Monsieur le comte lui-même ! Tous m'ont dit la même chose.

— Cela prouve qu'ils ont parlé de ce qu'ils ne savaient pas.

— A qui faut-il nous en rapporter, mon neveu, si ce n'est à ceux qui sont plus éclairés que nous?

— Pour que je puisse vous répondre avec quelque apparence de raison, il faudrait que vous admissiez que je suis plus éclairé que ces personnes-là, et ce serait insensé, n'est-ce pas?

— Ne vous emportez pas, réfléchissez. Tout cela s'arrangera. »

Mais huit jours après cette conversation, rien n'était arrangé; les choses étaient toujours dans le même état. Seulement la maison du père Laurent était devenue un enfer. Sigismond sentait qu'il lui fallait absolument prendre un parti. Il n'y en avait que deux : fuir ou entrer chez M. Muller ou chez M. Buzard. Fuir! oui, sans doute; mais après?

Ainsi qu'il faisait toujours lorsqu'il avait quelque chagrin, le jeune homme se rendit chez sa vieille amie Madeleine Aubé, la mère de cette jeune Flavie qui lui avait fait un si gracieux ac-

cueil le soir qu'il était arrivé à Lassan. Mme Dufrêne qui avait employé sa courte existence à faire de bonnes actions, s'était acquis le dévouement de Madeleine et de ses enfants par un de ces bienfaits que n'oublient pas les cœurs bien placés; elle avait racheté du service militaire les deux fils de cette pauvre femme. La baronne était morte sans avoir connu ses obligés, et le baron ignorait jusqu'à leur existence. Tout naturellement, Madeleine reporta sur le fils la reconnaissance qu'elle devait à la mère. Sigismond allait souvent la voir, il lui confiait ses peines et quelquefois s'oubliait jusqu'à pleurer comme un enfant. Pour le consoler elle lui parlait de sa mère.

Il aimait à se faire dire et redire qu'elle était bonne et charitable. Cela ravivait les souvenirs presque éteints de sa première enfance, et il la revoyait, cette mère si charmante, — et si tôt ravie à la tendresse de ses enfants, — comme effrayée de sa prompte et prodigieuse fortune, allant elle-même chercher des misères à secourir dans les quartiers les plus pauvres de Paris. Son imagination la lui représentait douce et compatissante comme l'ange de la charité et cherchant à force de bienfaisance et de vertu, à conjurer le destin qui l'accablait de richesses.

« Qu'avez-vous, monsieur ? » lui demanda Flavie

en le voyant entrer plus découragé encore que les autres jours.

Il raconta ce que lui avait dit le père Laurent. Madeleine et sa fille ne pouvaient dans cette discussion prendre parti pour l'un plutôt que pour l'autre. Cependant elles ne concevaient point qu'on persécutât de la sorte un jeune homme qui était d'âge et surtout d'intelligence à choisir lui-même un état.

« Je veux fuir, dit Sigismond. Il faut que je quitte cette maison où, sans le savoir et sans le vouloir, j'ai apporté la guerre.

— C'est bien, monsieur. Mais où irez-vous?

— Où le hasard me conduira.

— Au hasard, monsieur, on ne va ni loin ni longtemps. Pourquoi n'écrivez-vous pas à votre tante Pélagie ; elle n'a ni enfant ni suivant, et ne doit pas demander mieux que de vous recevoir. »

Sigismond y avait déjà pensé ; seulement comme il n'avait pas en la générosité de sa tante la même confiance que ses amies, il avait reculé. Mais c'était fini; il n'était plus permis d'hésiter.

« Je n'écrirai pas à ma tante, dit-il; j'aime mieux lui dire mes raisons que de les lui envoyer dans une lettre. Je pars, c'en est fait. Demain, à six heures, je prends le train qui s'arrête à Montebourg.

— Mais comment ferez-vous pour ne pas donner l'éveil à votre oncle? demanda Flavie.

— Je sortirai de la maison comme les autres jours. Mes bagages seuls me causent de l'embarras. »

Il fut convenu entre Sigismond et ses amies que Flavie se trouverait au point du jour à la porte du verger qui ouvrait sur les champs et que Sigismond lui confierait ses bagages qu'elle porterait à Montebourg.

Le soir, le père Laurent dit au jeune homme :

« Ne pensez-vous point, mon neveu, qu'il serait temps de vous décider? »

L'accent du vieillard était fort triste. Sigismond en fut touché.

« Ma décision est prise, mon oncle, dit-il, je partirai bientôt.

— Et pour lequel avez-vous pris parti de MM. Muller et Buzard?

— Je vous apprendrai cela demain soir; je veux réfléchir encore vingt-quatre heures, si vous le permettez.

— C'est bien, mon ami, c'est bien! Il ne faut point s'engager légèrement.... Et si vous vouliez attendre davantage?...

— Non, merci! mon oncle.

— Allons, adieu! Je suis heureux de vous voir raisonnable. »



Il fut convenu que Flavie.... (Page 122.)

Sigismond avait gravi lestement son escalier de pierres et était entré dans sa chambre avec distraction. Il s'avançait, malgré l'obscurité, avec l'assurance que donne l'habitude, lorsqu'il vit tout à coup une forme humaine glisser rapidement entre la fenêtre et lui. Quoiqu'il fût d'un caractère résolu, son cœur se serra vivement ; il reçut comme un choc dans la poitrine. Mais cette sensation fut courte, il reprit tout de suite assez d'empire sur lui-même pour fermer la porte à double tour ; puis il se jeta sur son voleur qu'il tint ferme d'une main pendant que de l'autre il allumait une bougie.... Le voleur, c'était Narcisse, l'idole de la mère Laurent, le timide et rougissant Narcisse !... qui se laissait étrangler tant il avait peur. Sigismond desserra un peu les doigts, mais ne le lâcha point.

« Qu'est-ce que tu m'as pris ? lui demanda-t-il brusquement.

— Rien, » répondit Narcisse à qui la main un peu dure de Sigismond faisait faire une affreuse grimace.

Il était évident qu'il mentait ; les meubles et les malles, tout était ouvert. Sigismond resserra les doigts.

« Qu'est-ce que tu m'as pris ? répéta-t-il.

— Rien, je t'assure.... Tu m'étrangles !...

— Je le sais bien.

— Laisse-moi, je te dirai tout....

— Parle d'abord. Et rends-moi toujours ce que tu tiens là, dans ta main gauche. »

Ce que Narcisse tenait dans sa main gauche, c'était une pièce de vingt francs.

« Voleur ! fit Sigismond en resserrant les doigts malgré lui.

— Ne me fais pas de mal, je t'en supplie! s'écria Narcisse en se mettant à genoux.

— Relève-toi, animal, dit Sigismond en le secouant rudement par le collet de son habit, je ne te demande pas cela; tu es le plus lâche des coquins! »

Puis il le jeta dehors comme un chien galeux.

Le lendemain, comme Sigismond traversait le jardin pour gagner la campagne, il rencontra le père Laurent qui arrosait ses plates-bandes.

« Adieu ! mon oncle, lui dit-il d'une voix assez naturelle, quoiqu'il fût singulièrement ému.

— Adieu ! mon ami. Mais vous partez plus tôt que de coutume. Est-ce donc que vous voulez jouir de votre reste ?

— Oui, mon oncle.

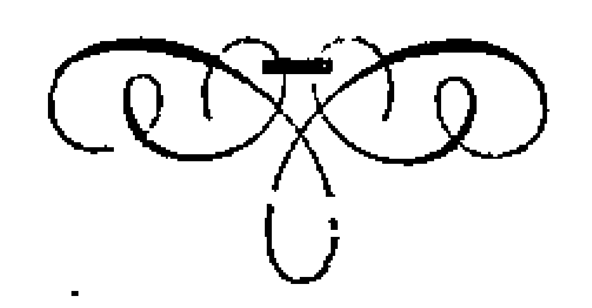
— Allons, tant mieux !... Soyez heureux ! Vivez au gré de votre fantaisie un jour encore ! Usez bien de votre liberté !...

— Oui, mon oncle. Adieu ! adieu !...

— C'est singulier, se dit le brave homme en

regardant Sigismond qui s'était arrêté pour caresser les animaux, il n'est point aujourd'hui comme les autres jours.... Pauvre garçon ! ça lui fait de la peine de prendre un état.... »

Et le vieillard continua sa besogne.



CHAPITRE XI.

Sigismond à Versailles. — Mademoiselle Pélagie.

Ce même jour à six heures du soir, Sigismond sonnait chez sa tante Mlle Pélagie, laquelle demeurait maintenant dans une vieille maison de la rue Saint-Louis.

« Entrez ! » lui cria de l'intérieur de l'appartement une voix dolente et cassée.

Il entra. Mlle Pélagie était assise dans un vieux fauteuil auprès de l'unique fenêtre de la chambre. Et quelle chambre ! Un véritable capharnaum où étaient entassés pêle-mêle tous les objets servant à la vieille fille pour l'entretien de sa misérable existence. C'était un désordre et une misère tels que le jeune homme recula. On y couchait, on y mangeait, on y faisait la cuisine,

on y faisait la lessive, etc., etc.... Mlle Pélagie avait repassé; cela se voyait à cause des fers qui étaient encore sur le poêle où mijotait dans une casserole en terre un brouet par trop lacédémo nien. Quant à la maîtresse de ce taudis, elle était assise dans un vieux fauteuil dont l'étoffe s'en allait en morceaux. Si elle ne s'était point levée pour ouvrir la porte, c'est parce qu'elle tenait mollement couché sur ses genoux un magnifique angora qu'elle craignait de déranger. Mais à la vue du jeune homme, elle se leva si vivement, que l'angora fut jeté à l'autre bout de la chambre. L'animal un moment étourdi, allongea ses pattes l'une après l'autre, secoua sa magnifique fourrure et d'un bond s'élança sur l'épaule de sa maîtresse où il s'arrangea le plus confortablement qu'il put. Puis de là, il se mit à regarder hypocritement, en clignant les yeux, ce monsieur qui se permettait de le troubler dans sa quiétude.

Sigismond se demandait si la personne qu'il avait devant lui était bien sa tante. La vieille fille avait quitté les vêtements qu'elle portait au temps de sa prospérité pour s'habiller comme les femmes de Lassan. Seulement, elle avait remplacé le bonnet de coton par un serre-tête à haute garniture tuyautée à la paille, ce qui lui formait une visière de dentelle sur le front. Une robe de mérinos noir, à larges manches froncées; un



Mlle Pélagie était assise dans un vieux fauteuil. (Page 129.)

châle également noir, croisé sur la poitrine par-dessus un fichu blanc, et un grand tablier bleu donnaient à sa tournure quelque chose de monacal. Dans ces pauvres habits de villageoise elle paraissait encore plus anguleuse et plus maigre qu'autrefois. Sigismond croyait rêver.

« Eh quoi! ma tante, s'écria-t-il avec douleur, c'est vous que je retrouve ainsi!

— Tu vois, mon pauvre garçon! répondit-elle en larmoyant.

— Vous, dans cette chambre!... et dans ce costume!... et seule?... sans domestique?...

— Sans domestique!... Hélas, mon pauvre Sigismond, si j'avais été assez jeune encore, j'aurais moi-même cherché à me placer en qualité de domestique.... Ce n'est pas pour me faire servir!...

— Mais, ma tante, vous aviez des meubles, des bijoux, des valeurs?

— Des valeurs! s'écria-t-elle.... oui, des valeurs qui ne valaient rien!... J'ai tout perdu!... Quant à des meubles et des bijoux, j'en avais pour une centaine de mille francs.... Mais j'ai tout engagé, tout vendu.... Enfin, me voilà! Je vis au jour le jour d'une petite somme que j'ai pu sauver du naufrage.... »

Sigismond était navré. Mlle Pélagie s'essuyait les yeux.

« Mais à propos, s'écria-t-elle tout à coup, le

père et la mère Laurent sont donc morts, que te voilà?...

— Non, ma tante, non, Dieu merci!

— Ah! tant mieux!... Ça m'avait fait un coup.... Tu sais, s'ils venaient à mourir nous hériterions. Te l'ont-ils dit?

— Non, ma tante.

— Comment, ils ne t'en ont point parlé?... Sont-ils assez avares!... Mon défunt grand-père les a avantagés d'une rente qui ne doit nous revenir qu'à leur mort.... Mais nous n'en jouirons jamais; ils ont la vie si dure!... Tu penses bien que je ne leur souhaite pas de mal, n'est-ce pas?

— Oui, ma tante.

— Et pourtant, dans notre position.... Mais, dis donc, s'ils ne sont pas morts, que viens-tu faire ici?

— M'y établir, y demeurer, ma tante.

— T'y établir? Ah çà, dis-moi donc ce que cela signifie?

— Que j'ai quitté pour toujours la Normandie, ce matin à six heures.

— Ah!... Et que vas-tu devenir?

— Je vais travailler....

— C'est bien, mon garçon! travaille! Du reste, tu y es bien forcé, à présent.... Grâce à l'imprévoyance de ton malheureux père!...

— Ne parlez pas de mon pauvre père, ma tante.

— Moi? je n'en veux pas dire de mal.... C'était un fou!... Que Dieu ait son âme! »

Elle se signa. Puis, elle reprit :

« J'ai déjà fait dire des messes pour plus de vingt-cinq francs!... C'est un grand sacrifice.... Pourvu qu'il ne soit pas inutile.... Mais tout cela ne m'apprend pas pourquoi tu as quitté Lassan; car, enfin, tu pouvais aussi bien travailler là-bas qu'ici. »

Le jeune homme, sans rien dire de ses griefs contre Mousseron, la mère Laurent et Narcisse, raconta en peu de mots ce qui l'avait déterminé à venir à Paris.

« Ah! fit Mlle Pélagie, c'est pour cela?... Moi, je crois que tu as eu tort.... Mais ce sont tes affaires, arrange-toi!... A quel hôtel es-tu descendu?

— Mais, ma tante....

— Tu ne comptes pas sans doute passer la nuit ici? Vois! je n'ai que cette pièce; et malgré la meilleure volonté du monde, il me serait impossible de te loger.... Et puis, tu as des rentes, toi, tu es habitué à un genre de vie qui ne ressemble point à celui que je mène.... Mais, j'y pense, mon pauvre garçon, le père Laurent va les garder pour lui, tes rentes, à présent. Il est trop malin pour te les envoyer à Paris.... Si tu étais revenu de son plein gré, je ne dis pas.... Mais dans les termes où vous êtes.... »

Mlle Pélagie branla la tête.

« Vous ne connaissez pas mon oncle; c'est un très-digne et très-honnête homme.

— Laisse donc!... Je te réponds qu'il ne t'enverra rien.... Tu verras ce que je te dis.... Eh bien! te voilà dans de beaux draps!... A moins que tu n'aies de l'argent?... Ah! si tu as de l'argent, c'est autre chose.... »

Sigismond ne jugea pas à propos de répondre à cette question indirecte.

« Dame! si tu en as?... Tu en as, n'est-ce pas ?

— Non, ma tante, » répondit le jeune homme en hésitant.

Il ne pouvait s'habituer à regarder comme siens les cinq cents francs de Louis.

« Bah! fit la vieille fille, tu en as peut-être, mais tu ne veux pas le dire.... Ça se comprend; il est des circonstances où l'on ne tient pas à crier ses affaires sur les toits.... Le monde est si méchant!... Avec moi, pourtant, tu n'as rien à craindre.... Mais, si tu n'en as pas, je te conseille de retourner au plus vite à Lassan.... Tu feras la paix avec le père Laurent, voilà tout. »

Sigismond atterré gardait le silence.

« Mais quelle mine tu fais là! s'écria Mlle Pélagie; tu ne comptais pas sur moi, j'imagine, pour te loger et te nourrir?

— Pardonnez-moi, ma tante....

— Ah! voilà! interrompit la vieille fille avec colère, voilà ce que c'est!... Je m'en doutais!... Eh bien, tu ne manques pas d'audace, toi, mon cher; non, bien sûr tu n'en manques pas! Ça ne doute de rien, ces êtres-là, ma parole d'honneur!... Mais tu t'es trompé dans tes combinaisons; je suis ruinée!... il n'y a pas à dire! je suis complétement ruinée!... C'est à peine s'il nous reste de quoi vivre, à Moumout et à moi; ce n'est donc pas pour te prendre à ma charge. Ah bien, il ne manquerait plus que ça pour m'achever!... N'y compte pas, mon cher; je ne puis rien faire pour toi; rien, rien, rien du tout.... Je vois ce que c'est; tu t'étais dit : « Ma tante Pélagie est là; il faudra bien qu'elle nous prenne, ma sœur et moi, avec elle, dans sa maison.... » Ah! non, par exemple, non.... Tu t'es grossièrement trompé, je te le répète. J'aurais le moyen de le faire que je ne le ferais pas. Mais il n'est pas besoin d'en chercher si long. Je ne l'ai pas, le moyen. Je ne suis pas comme vous; je n'ai pas de rentes, moi; on ne mange pas ici du rôti tous les jours!... Ah! si les choses sont ainsi, ce n'est pas de ma faute, mon cher, mais de celle de ton père. Je l'avais pourtant assez prévenu.... Que ne m'a-t-il écoutée? Je voulais qu'il se retire de tout cela, qu'il renonce aux affaires. Mais il faisait fi de mes con-

seils! Le voilà bien avancé! Il est mort, et de quelle mort. »

. Mlle Pélagie se signa encore, mais n'en continua pas moins ses récriminations. Elle en eut pour tout le monde; pour son frère, pour sa belle-sœur, pour le père Laurent, pour la mère Laurent.... Cela dura plus d'une heure; elle était si bien lancée que c'eût été perdre son temps que d'essayer de l'arrêter. A l'entendre, tout le monde l'avait lésée, elle, avait été toute sa vie la dupe de sa bonne foi. Elle s'était toujours sacrifiée, et aujourd'hui, qu'elle était presque à la mendicité, on venait encore la tourmenter....

Sigismond n'écoutait plus; toutes ces paroles lui frappaient sur le tympan comme des coups de marteau. Il était étourdi par la fatigue, par la faim et surtout par l'accueil de Mlle Pélagie, cette dernière et suprême déception. La vieille fille, dans son ardeur, ne lui avait même pas donné une chaise; le malheureux enfant, malgré tous ses efforts pour vaincre une fatigue excessive, finit par perdre connaissance. Il ne fallait pas moins que cela pour interrompre la rancunière Pélagie, qui fut obligée de porter secours à son neveu.

« C'est un piége, s'écriait-elle! Mon Dieu! que je suis malheureuse!... Venir tourmenter de la sorte une pauvre fille de mon âge, et qui ne de-

mande plus rien au monde que la paix ! C'est une indignité, une infamie !... »

Malgré tout cela, elle fut obligée de dresser un lit pour Sigismond dans une autre petite pièce où étaient en réserve quelques meubles un peu plus propres que ceux qui encombraient la première chambre. Elle dut aussi lui donner quelque nourriture, ce qui lui causa plus de regret que s'il se fût agi de sacrifier la moitié de sa propre vie. Sigismond, quoique à moitié endormi, l'entendait qui disait en se lamentant : « Mon pauvre argent, avec lequel je comptais faire tant de choses, le voilà parti !... Vois-tu, Moumout, nous n'avons pas de chance ; ce garçon est venu pour nous ruiner.... »

Tout cela était désespérant. Mais Sigismond n'en finit pas moins par s'endormir d'un profond sommeil. Le lendemain, il se leva de grand matin, selon son habitude, et pendant que Pélagie et Moumout reposaient doucement côte à côte, il écrivit à Roberte. Certes, sa position n'offrait pour le moment aucune sécurité. Mlle Pélagie devait inviter le père Laurent à user de son autorité de tuteur pour le faire rentrer au bercail ; cependant pour ne point attrister sa sœur, il retrouva assez de gaieté pour faire dans sa lettre quelques plaisanteries à l'adresse de la vieille fille et de ce bon Moumout, avec lequel Roberte et lui avaient

joué dans le temps. Si ce n'était pas celui-là, c'en était un autre de la même famille; depuis la création du monde, une dynastie d'angoras régnait tyranniquement sur le cœur de Mlle Pélagie....

Le pauvre Sigismond avait fait fausse route; de tels enfantillages n'étaient point susceptibles de faire rire Roberte.

« Tiens! te voilà déjà levé, dit Mlle Pélagie, en ouvrant vers six heures du matin, la porte de la chambre.

— Comme vous voyez, ma tante.

— On ne se douterait pas que tu as été malade hier au soir. Tu ne te ressens donc plus de ton indisposition?

— Non, ma tante.

— Ah! tu es bien heureux d'être jeune!... Mais alors, dis-moi, tu vas repartir tout de suite pour Lassan?

— Non, ma tante.

— Comment non? Tu veux rester?

— Oui, ma tante.

— Dis donc? Est-ce que tu te moques de moi?

— Dieu m'en garde! Je reste, rien n'est plus sérieux.

— Je voudrais bien voir ça, que tu restes! Oui, je voudrais le voir....

— Ne vous emportez pas, ma bonne tante, je vous en prie....

— Oui, oui, cherche à m'enjôler....

— Mais pas du tout; vous vous trompez....

— Oh! que nenni, je ne me trompe pas.... Mais tu sais, j'écris au père Laurent, dès ce matin....

— N'en faites rien, je vous en prie; ce serait inutile d'abord. Et puis, mon intention n'est point de vivre chez vous. Comme vous n'avez pas d'autres raisons pour écrire au père Laurent que celle de vous débarrasser de moi, il est inutile que vous vous en donniez la peine. Mon séjour chez vous, je vous en réponds, ne se prolongera pas au delà de demain; vingt-quatre heures, cela n'est pas la mort d'un homme.... Vous m'accorderez bien de rester avec vous vingt quatre heures encore, ma tante?

— Ah! s'écria Mlle Pélagie un peu rassurée par la déclaration de son neveu, je ne demanderais pas mieux que de t'accorder davantage, mon pauvre garçon.... Mais dans ma position....

— Oui, ma tante, je vous comprends; mais soyez tranquille, je n'abuserai pas de votre hospitalité....

— Enfin, j'espère qu'un jour tu sauras reconnaître les bontés que j'ai pour toi!...

— Vous avez raison; comptez sur ma reconnaissance!

— Alors, je n'écris pas au père Laurent?

— Non, ma tante....

— Mon Dieu ! quel singulier enfant tu fais.... »

Sur cette parole presque amicale, on se sépara, Mlle Pélagie pour vaquer aux soins de son ménage, et Sigismond pour mettre à exécution une idée qui lui était venue pendant les courts moments d'insomnie qu'il avait eus dans la nuit.

Après avoir prié Dieu de bénir ses projets, de ne point lui retirer sa dernière branche de salut, il sortit et quitta bientôt Versailles, pour prendre, sur l'indication que lui fournit un roulier, le chemin qui conduisait à Challis. Il y avait encore loin de Versailles à Challis, mais à Lassan, notre jeune ami était devenu un bon marcheur; sept heures et demie sonnaient seulement à l'horloge de la paroisse, lorsqu'il atteignait les premières maisons du village. Il entra chez le marchand de tabac :

« Pourriez-vous me dire où demeure Louis Cherreau? demanda-t-il.

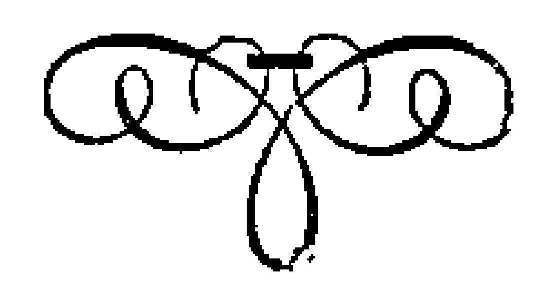
— Louis Cherreau, fit la marchande comme en cherchant dans sa mémoire, attendez donc. — N'est-ce pas un ancien domestique du baron du Frêne, de ce banquier qui ?...

— Oui, répondit Sigismond en rougissant.

— Eh bien, c'est dans cette rue qu'il demeure. Mais c'est inutile que vous alliez jusque chez lui; il n'y est pas. Je l'ai vu, il y a déjà plus d'une heure qui se rendait à son ouvrage.

— Louis? à cette heure matinale? fit le jeune homme surpris.

— Oui, monsieur. Mais ce n'est pas bien loin d'ici; si cela peut vous rendre service, je vous y conduirai. »



CHAPITRE XII.

Louis et Sigismond. — La lettre de Roberte.

Louis était dans un jardin occupé à rattacher de la vigne et tellement absorbé qu'il ne vit point arriver Sigismond, lequel, à son grand regret, dut s'annoncer lui-même.

« Bonjour, mon vieil ami, dit-il en lui frappant doucement sur l'épaule.

— Ah! monsieur, s'écria Louis en laissant tomber ses deux bras, quelle surprise!

— Remets-toi, mon ami.

— Vous est-il arrivé quelque malheur?...

— Non, Louis, non, ce n'est rien..., C'est moi qui suis une mauvaise tête, voilà tout.

— On vous a persécuté ?

— Mais non,... calme-toi donc!... Tu ne comptais plus me revoir?...

— Je ne puis dire cela.... Mais à cette heure....

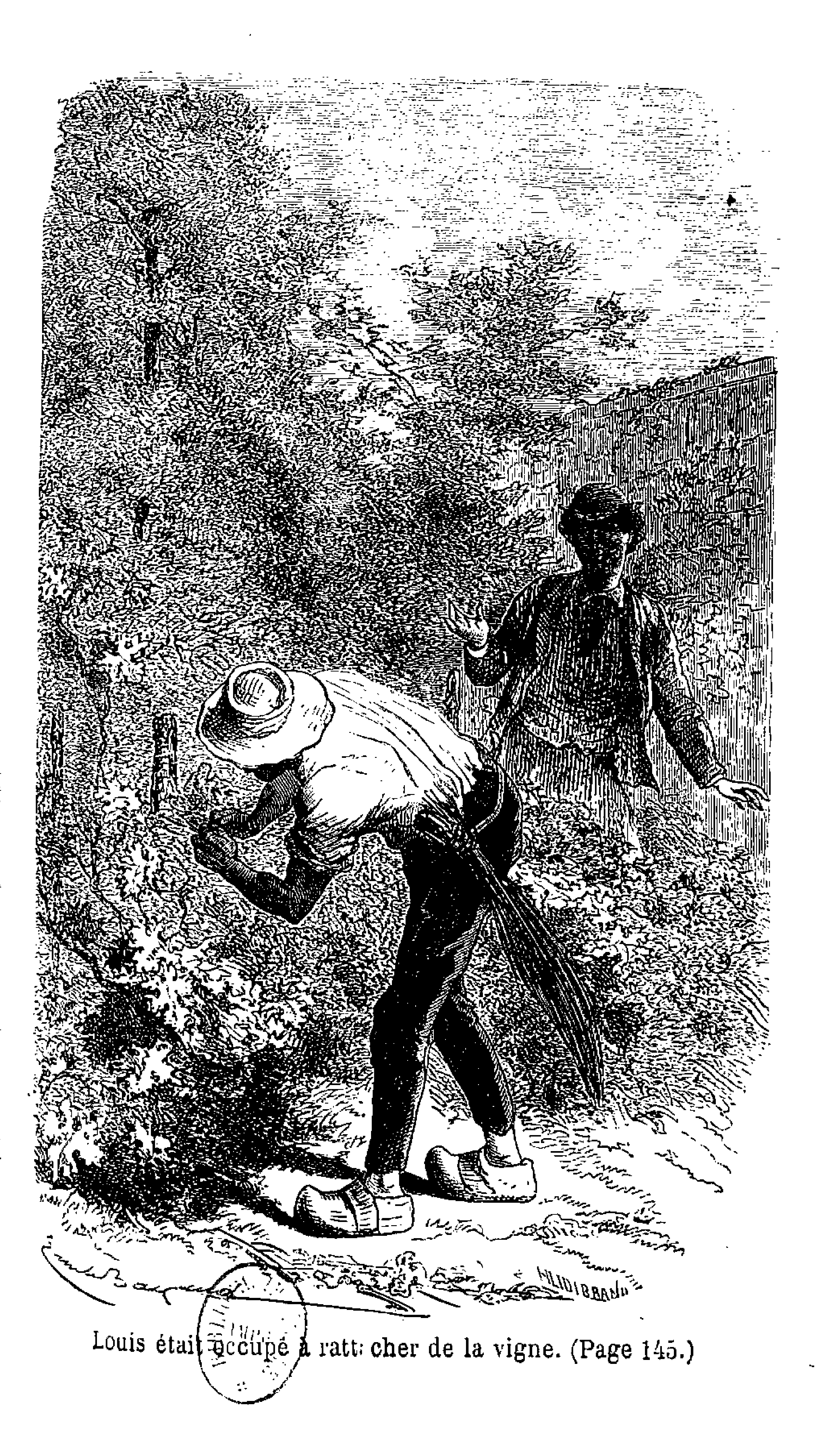
— Oui, j'aurais dû te prévenir; je le voulais, mais je n'en ai pas eu le temps.... On ne fait pas toujours ce qu'on veut, tu sais.... Enfin me voilà!... Ne t'inquiète pas; tout à l'heure je te dirai ce qui m'amène.... Mais toi, dis-moi donc pourquoi je te trouve à l'ouvrage de si grand matin?... As-tu poussé l'imprévoyance si loin que tu n'aies pas, sur tes vieux jours, quelques économies pour te permettre, sinon de ne plus travailler, du moins de choisir tes occupations, et de ne t'y livrer qu'autant que tes forces te le permettent? Ce que tu fais là est trop pénible pour un homme de ton âge.

— Pénible? Oh! non, monsieur.

— Allons, ne me dis pas le contraire.... Je m'y connais, à présent. Mais tu avais des rentes autrefois.... Que sont-elles devenues?

— Oh! c'était bien peu de chose; quelques centaines de francs que Mme votre mère m'avait forcé à mettre de côté....

— Et tu ne les as plus?... Ah! je devine.... Mon pauvre Louis, tes épargnes ont été englouties dans la catastrophe qui nous a ruinés.... Tu les avais confiées à mon père.... Mais tu es donc un saint, toi? une créature plus noblement douée que les autres?



Louis était occupé à rattacher de la vigne. (Page 145.)

Ah! monsieur, ne dites pas cela, je vous en prie!

— Si, si, laisse-moi, je voudrais le dire assez haut pour que tout le monde l'entendît.... Tu perdais par notre fait ta petite fortune; le pain que tu avais si péniblement et si honnêtement gagné, et tu n'as pas eu un seul moment de colère, et tu es resté près de moi six longues semaines sans prononcer un seul mot d'amertume, sans me rien laisser soupçonner.... Tu m'encourageais, tu me consolais, tu pensais à tout pour moi...

— Oh! monsieur, interrompit le vieux serviteur, que dites-vous là? Ce que j'ai fait pour vous, est-ce que vous ne l'auriez pas fait vous-même en pareille circonstance?

— Je ne sais si je l'aurais fait; en ce temps-là, je ne connaissais rien, je ne savais rien, je n'avais rien vu de semblable. Mais aujourd'hui, mon vieil ami, je le ferais, et je te rends grâce de m'avoir donné l'exemple!... Mais c'est égal, tu es héroïque sans t'en douter. »

Et Sigismond embrassa Louis qui s'excusait de son mieux.

« Tais-toi, s'écria le jeune homme en versant des larmes d'attendrissement et de reconnaissance, tu ne sais pas ce que tu dis!... »

Enfin il apprit au vieillard ce qui l'avait amené

à Versailles et la réception que Mlle Pélagie lui avait faite.

« Mais je pardonne à ma tante, ajouta-t-il ; elle est si pauvre ?

— Vous croyez, monsieur? fit Louis avec incrédulité.

— Tu en doutes?... Mais si tu la voyais, si tu savais comme elle est logée, comme elle vit!... Mon ami, elle fait pitié....

— Elle passait pour être fort riche, cependant.

— Mais tout ce qu'elle possédait s'est englouti dans le désastre de mon père.

— Dans Versailles on dit qu'elle n'a rien perdu.

— C'est une erreur, elle est complétement ruinée.

— C'est possible, mais personne ne le croit.

— Une telle opinion me surprend.... Et si elle est fondée, il faut que ma tante soit d'une singulière avarice.... Cela, vraiment, ressemblerait à de la folie.... Mais que Mlle Pélagie soit ruinée ou non, pour moi, c'est absolument la même chose, et il faut que je me tire d'affaire sans elle.

— C'est vrai, monsieur, malheureusement.

— Dis-moi, demanda Sigismond après un moment d'hésitation, combien gagnes-tu à rattacher de la vigne?

— Deux francs par jour.

— Et cela te suffit?

— Oui, monsieur.

— Alors, tu es heureux?

— Oui, monsieur, autant qu'un homme de mon âge et de ma condition peut l'être...

— Tant mieux! »

Louis regardait Sigismond avec une certaine inquiétude.

« Et dire, continua le jeune homme, que j'ai vu si souvent des millionnaires se trouver malheureux, se plaindre de la destinée, accuser la Providence d'être injuste à leur égard!... Enfin, tu es un héros, toi, un stoïcien. Tu seras un modèle pour moi ; je veux te ressembler. Mais voilà, j'ai de l'ambition, et ce sera, je le crains, un éternel obstacle à ma perfection. Il serait bien étonnant, Louis, que cette ambition-là ne développât pas quelque bonne petitesse dans le fond de mon cœur. Je deviendrai égoïste.

— Vous, monsieur, je réponds bien du contraire....

— Ne t'engage pas trop ; j'ai peur de l'être déjà. Enfin!... Sais-tu ce que je me dis, mon ami?

— Non, monsieur.

— Je me dis qu'il faudrait être méchant, impie, pour tenter de t'arracher à cette existence pauvre, mais tranquille, et dans laquelle tu as la sagesse de te trouver heureux.

— Tenez, monsieur, vous avez besoin de moi et vous n'osez pas me le dire....

— Si je te le disais, tu viendrais tout de suite, n'est-ce pas?

— Je vous appartiens tout entier, et je suis prêt à tout quitter pour vous suivre. Que faut-il faire, monsieur?

— En revenant par ici, je comptais demeurer chez ma tante. Les choses n'ont pas pu s'arranger, elle ne veut pas de moi. Où irai-je? Car, enfin, je ne veux pas retourner en Normandie, et il faut absolument que je demeure quelque part.

— Venez chez moi, monsieur.

— Merci, mon ami, j'accepte. Mais ce n'est pas à Challis que je veux m'établir. Il faut que nous allions tous deux demeurer à Paris.

— Si ce n'est que cela....

— Que cela?... Je t'admire; quand tu te sacrifies, tu trouves encore le moyen de paraître l'obligé. Que cela, mon ami : c'est le sacrifice de la paix et de la sécurité dont tu jouis ici en travaillant.

— Vous vous exagérez....

— Non pas. Mais j'accepte; seulement je sais à quoi je m'engage envers toi. A partir de ce moment, Louis, tu es mon père; je te regarde comme tel.

— Ah! monsieur!....

— Ne m'interromps pas; toute réflexion serait puérile à côté de ce que je pense et de ce que je ressens. Ne me dis pas que tu ne mérites pas un tel honneur, ce serait déplacé. Pour le moment, ce n'est point de l'honneur que je veux te faire; je ne puis accepter le sacrifice que je te demande qu'à la condition de te considérer comme mon père et de me conduire avec toi comme un fils doit faire avec son père. Et maintenant, mon ami, je te rends les cinq cents francs que tu m'as remis lors de mon départ....

— Mais, monsieur, ils sont bien à vous.

— Allons, ne prends plus la peine de me tromper, cela ne réussirait pas. Ils sont à toi, c'est tout ce qui te restait de ta petite fortune. Mais sois tranquille, tu ne les garderas pas longtemps; il nous aideront à vivre en attendant que je me sois procuré quelques ressources... Moi, vois-tu, il est dans mon caractère de savoir où placer ma reconnaissance. Cela m'eût toujours gêné de penser que j'avais pour bienfaiteur un inconnu, une personne qui manquait de confiance en mon naturel au point de se cacher pour me faire du bien. J'aime mieux savoir à quoi m'en tenir, j'aime mieux me dire : Louis est un père pour moi, et je veux être un fils pour lui. Ainsi donc, mon vieil ami, nous allons nous rendre à Paris tout de suite, nous y louerons, ou plutôt tu y loueras

une petite chambre dans laquelle tu feras transporter tes meubles, et, dès demain, j'irai y demeurer avec toi....

« Qu'y a-t-il encore de nouveau? demanda Mlle Pélagie à Sigismond en le voyant rentrer le soir brisé par la fatigue.

— Rassurez-vous, ma tante; demain à cette heure-ci je vous aurai quittée.

— Eh bien! vrai! je n'en serai pas fâchée, car ta présence ici me cause un surcroît d'ouvrage et de dépenses auxquels je ne pourrais suffire. »

Sigismond, malgré le respect qu'il portait à sa tante, ne put s'empêcher de hausser les épaules; il était parti à six heures du matin, rentrait à neuf heures du soir et avait pris tous ses repas au dehors.

Il se coucha et dormit encore mieux que la nuit précédente.

Ce même soir, le père Laurent péniblement affecté du départ de Sigismond, était resté, après le souper, dans la grande salle où, les coudes appuyés sur la table et la tête plongée dans ses deux mains, il songeait à ce qui s'était passé entre lui et son neveu; il se demandait s'il n'avait pas été

trop dur, trop exigeant pour ce jeune homme, qui, par son éducation, son intelligence, sa bonté et son infortune avait droit à tous les égards, lorsqu'on annonça le facteur. C'était une lettre du fugitif. La mère Laurent qui, elle aussi, était inquiète, s'approcha en traînant comme d'habitude ses chaussons de lisière sur le carreau de la chambre.

« Lisez à haute voix, » dit-elle.

Voici ce que lut le père Laurent :

« Mon cher oncle,

« J'aurais toujours reculé devant le chagrin que ma fuite va vous causer, s'il ne s'était agi d'engager ma vie tout entière dans une voie que je me sentais incapable de suivre. Je n'aurais fait qu'un mauvais clerc de notaire et encore un plus mauvais commis; j'ai préféré obéir à ma destinée. Ma résolution n'est point un coup de tête; elle est au contraire le résultat de réflexions sérieuses, et j'aurai le courage d'y persévérer jusqu'au bout, quoi qu'il arrive. Dans quelques années, mon cher oncle, j'espère que vous m'applaudirez de l'avoir prise. En attendant, si je vous ai fait quel que mal, oubliez-le pour vous souvenir seulement de l'affection que vous m'avez témoignée et qui sera toujours pour moi l'objet d'une reconnaissance profonde envers vous. »

Pendant que le vieillard lisait, Mousseron était entré dans la salle.

« J'ai manqué à mon devoir envers cet enfant, fit le brave homme avec chagrin, en replaçant la lettre dans l'enveloppe.

— Je ne vois pas cela, dit Mousseron; c'est lui qui vous offense, en se soustrayant par la fuite, à votre autorité. »

La mère Laurent était soucieuse.

« N'êtes-vous point là dans un mauvais cas, demanda-t-elle au père Laurent, et la justice ne va-t-elle point se mêler de tout cela?

— La justice, fit Mousseron, elle est pour vous; vous avez le droit de la requérir pour faire rentrer au bercail votre jeune révolté.

— Je n'en ferai rien, dit le père Laurent; je ne me reconnais pas, moi, le droit d'user de violence envers cet enfant pour le forcer de prendre un chemin que, si j'ai bien compris sa lettre, il est bien décidé à ne pas suivre.

— Je vous approuve, fit Mousseron; laissez-le. D'ailleurs il est un autre moyen de l'atteindre : prenez-le par la famine, ne lui envoyez point d'argent. S'il n'a point d'autre ressource que ses quatre cent cinquante livres de rente, vous ne tarderez pas à le voir revenir piteusement auprès de vous. Alors il sera bien forcé de se soumettre.

— Pardonnez-moi, je lui enverrai ses rentes

au fur et à mesure que je les toucherai. Cela me fait penser que j'ai quelque argent à lui, je veux le lui faire parvenir dès demain.

— Vous avez tort. C'est approuver ce qu'il a fait. Vous vous condamnez vous-même.

— Mousseron a peut-être raison, dit la mère Laurent. Qu'est-ce qui vous presse? Attendez. Savez-vous seulement où il demeure? »

Le père Laurent déplia de nouveau la lettre.

« Il n'y a pas d'adresse, dit-il, mais je suppose qu'il s'est retiré chez sa tante Pélagie à Versailles.

— Qui vous dit que Pélagie demeure encore à Versailles? Et en supposant qu'elle n'ait point quitté cette ville, n'est-il pas sage de penser qu'elle n'habite plus l'hôtel qu'elle y possédait? Ce n'est pas d'ici à demain que vous pouvez éclaircir tout cela. Informez-vous donc, d'abord?

— Et puis, dit Mousseron, pourquoi envoyer de l'argent avant qu'on ne vous en ait demandé? »

Ces observations ne manquaient pas de sagesse; le père Laurent se dit qu'il réfléchirait.

Le lendemain, Sigismond recevait une lettre de sa sœur.

« Je vous trouve bien heureux, disait la jeune fille, de pouvoir encore vous amuser de riens

comme ceux dont vous m'entretenez dans votre lettre d'aujourd'hui ! Je vois avec plaisir que les souvenirs d'autrefois ont conservé du charme pour vous. Je vous en félicite. Cela prouve que vous jouissez toujours de l'insouciance de nos premières années ! Je ne saurais en dire autant de moi, dont tout contribue à remplir le cœur d'amertume. Il est une chose malheureusement certaine; c'est que ce passé ne me sera jamais qu'une source de regrets, et que je ne puiserai, dans les souvenirs qu'il m'a laissés, d'autre jouissance que celle, très-amère, de le comparer avec le présent. Quant à Mlle du Frêne que vous appelez si complaisamment votre tante, je dois avouer qu'elle ne m'a jamais inspiré une tendresse bien profonde et que je ne me sens aucune espèce de curiosité à l'endroit de ses actions et de ses paroles. Cette ridicule vieille fille avait dans toute sa personne comme un reflet de béguine et ressemblait à s'y méprendre à la sœur d'un curé de province. Ce qui, j'en conviens sans embarras, m'humiliait singulièrement. Ses visites avaient le privilége de m'horripiler ; il me semblait toujours que, par sa tournure et sa figure, elle excitait les moqueries de nos gens. Lorsqu'elle était là, je les *sentais* rire derrière les portières ; et j'aurais, je le dis sans fausse honte, donné dix ans de ma vie pour qu'elle n'eût jamais l'occasion de mettre les

pieds à l'hôtel, surtout devant Mme de Bretonville, qui était, comme vous savez, femme du monde et distinguée jusque dans ses paroles et ses actions les plus insignifiantes. Oui, je rougissais, lorsque j'entendais, en sa présence, *votre* tante Pélagie s'exprimer avec cet accent normand qui lui donnait l'air de chanter ce qu'elle disait. Et puis elle massacrait la syntaxe d'une façon telle que les oreilles d'une portière en eussent été offensées. Non, vraiment, je ne me sens rien pour elle, et je puis dire que dès mon plus jeune âge, en ce qui concerne Mlle du Frêne, la voix du sang a été étouffée par toutes ces broussailles. Je ne me suis jamais expliqué comment cette vieille demoiselle pouvait être la sœur de mon père. Du reste, il y a bien d'autres choses que je ne m'explique pas : par exemple, cette famille fantastique qu'on nous a tout à coup déterrée en Normandie. Est-il possible que notre père ait eu pour proches parents les gens que vous m'avez dépeints ?... Il y a là quelque confusion. Si ces Normands sont de notre famille et ont réellement lieu de se dire nos alliés, il faut croire qu'ils appartiennent à quelque branche déchue. Cela doit remonter fort loin ; mais qu'ils soient pour nous oncle et tante, mon esprit se refuse à l'admettre. »

Puis elle ajoutait en post-scriptum :

« D'après ce que je vois, vous êtes venu pour

vous occuper de nos affaires. Je savais bien que vous seriez incapable de vivre longtemps avec ces rustres ! Si vous attachez quelque prix à mes conseils, vous ferez une visite à M. de Maulivert. C'était un des meilleurs amis de notre père, sa fortune est considérable, il est influent ; je ne doute pas qu'il s'empresse de nous tirer de la funeste position où nous sommes tombés, si vous avez le bon esprit de l'en prier. Entre gens du même monde, il me semble que la protection est aisée pour le protecteur et n'a rien d'humiliant pour le protégé. Croyez bien que de mon côté je ne suis pas restée inactive. Parmi les personnes qui me témoignaient le plus d'intérêt, on peut citer Mme Van Delberg. Par sa jeunesse et sa bonté, elle m'inspirait plus de confiance et d'affection que les autres ; c'était, après Mme de Bretonville, la personne que j'aimais le plus. Je lui ai écrit une longue lettre dans laquelle je lui dépeins tout ce que notre situation a d'intolérable ; puis je fais appel à son ancienne amitié pour notre famille, à l'affection qui unissait son mari et notre père, et je termine en la priant de s'occuper de nous. Elle me répondra bientôt, j'espère. Cependant, il y a déjà un mois que j'ai écrit, et je perdrais courage, si je ne savais que M. et Mme Van Delberg ont le goût des longs voyages. Ils ne sont sans doute pas à Paris en ce moment. »

Enfin elle ajoutait encore :

« A propos, si vous venez me voir, n'oubliez donc pas de mettre des gants. Vous n'en aviez pas la dernière fois que vous êtes venu au couvent; on en a parlé ; cela, je le sais, a produit un fort mauvais effet. »

Sigismond, après la lecture de cette lettre, demeura comme foudroyé. Certes, il savait que Roberte était orgueilleuse, mais il ignorait qu'elle fût insensée comme elle se montrait dans ce style prétentieux et guindé.

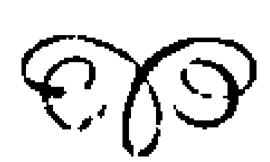
« C'est ta sœur qui t'a écrit cette lettre ? demanda Mlle Pélagie.

— Oui, ma tante.

— Elle en a mis du long et du large ! Quatre pages !... Tiens, veux-tu que je te dise ? Eh bien, je ne m'y fie pas à ta sœur; c'est une mijaurée qui te donnera du fil à retordre.

— J'aime à croire que vous vous trompez, ma tante.

— Laisse donc ! Avec ça que tu parais charmé de tout ce gribouillage qu'elle a daigné t'adresser ! Va, je sais ce que je dis.... Mais arrangez-vous ; ce sont vos affaires ; moi, j'ai pour principe de ne point me mêler de ce qui ne me regarde pas.... »



CHAPITRE XIII.

Ce qu'on entendit chez Wilhem Lasker, un soir qu'il lisait la « Revue des Deux-Mondes. »

A quelque temps de là, par une soirée de mars, soirée encore longue et pendant laquelle ses enfants étudiaient, Vilhem Lasker, un graveur dont le nom vous est peut-être connu, fatigué de son labeur journalier, laissait un moment reposer son burin pour se livrer au plaisir de la lecture. Ce n'était pas un savant que Lasker, cependant il comprenait et aimait la littérature sérieuse; celle qui traite de voyages, de science, de beaux-arts, de philosophie, etc.... Aussi, trouvait-on chez lui les recueils et les journaux qui sont réputés pour traiter le mieux de ces choses. Wilhem se les procurait au cabinet de lecture lorsqu'ils avaient déjà passé par les mains de tous les lecteurs

pressés; de ceux qui veulent être informés les premiers et connaître avant tout le monde, l'article ou la nouvelle destinés à faire sensation. Wilhem n'était pas de ces curieux-là; huit jours et même quinze jours après sa publication, un numéro de la *Revue des Deux-Mondes* lui paraissait encore tout neuf, et il en prenait ce qu'il trouvait le plus à sa convenance, cherchant à s'instruire autant que possible et ne reculant pas devant les sujets les plus hérissés d'abstractions. Mais si quelques écrivains ont le don de faire passer agréablement et d'une façon élégante, leur savoir dans l'esprit du lecteur, d'autres s'exprimant sans art et sans grâce, ou se livrant aux entraînements d'une érudition impitoyable, ne réussissent qu'à procurer audit lecteur un état de somnolence pénible ou agréable, selon les tempéraments. Ce soir-là, Wilhem Lasker était précisément tombé sur un auteur presque aussi ennuyeux que savant; ce qui, je vous prie de le croire, est beaucoup dire. Mais le digne graveur luttait courageusement contre les effets soporifiques que distillait par toutes ses périodes, un substantiel article traitant des relations politiques et autres qui existaient entre les Indiens de l'Amérique du Nord à l'époque où elle fut découverte par Christophe Colomb. A dire vrai, la curiosité de Wilhem Lasker, à ce sujet, avait toujours été des plus

modérées; il n'avait jamais importé beaucoup à ce brave homme de savoir exactement en quelles circonstances un Iroquois se croyait autorisé à scalper un Huron, et *vice versa*. Mais enfin, il était question de cela dans la *Revue*, et Wilhem se disait qu'il fallait en prendre connaissance. Bien plus, il se traitait lui-même d'inepte et d'idiot parce qu'il ne sentait point le charme d'une telle lecture; il s'en voulait d'avoir la tête trop légère pour se complaire en ces récits transcendants. Cela le taquinait et était cause qu'au lieu de s'abandonner tout simplement à un sommeil bienfaisant, il n'éprouvait qu'un engourdissement pénible et malsain. Il avait les yeux ouverts, et cependant son nez venait à chaque instant se cogner contre les feuillets du volume; il voulait se tenir droit, mais sa tête se balançait comme un battant de cloche. Il reprenait toujours le commencement d'une longue phrase qu'il ne parvenait jamais à achever. Ainsi il lisait : « Vers le milieu du quinzième siècle, une poignée d'Indiens Tcherokis.... » Le reste de la phrase s'évanouissait dans le brouillard d'un demi-sommeil fatigant à l'excès, et Wilhem rêvait que changé en cariatide, il était obligé de soutenir sur ses épaules un entablement colossal; ce qui l'empêchait de tourner la tête et lui donnait un torticolis atroce. De temps en temps, ses enfants lui disaient : « Mon

père, si vous fermiez votre livre et vous étendiez dans votre fauteuil pour faire une petite sieste, cela ne vaudrait-il pas mieux que de dormir ainsi? » Mais Wilhem répondait : « Je ne dors pas; je lis. » Et les choses demeuraient dans le même état; les enfants se remettaient à étudier, et un profond silence régnait dans l'atelier. Bientôt au milieu de ce silence, on entendit comme un bruit de voix qui semblait venir de l'appartement voisin. Pour commencer, ce n'était qu'un murmure, puis il grandit.... Les deux jeunes fils du graveur — l'un avait dix-sept ans et l'autre treize — prêtèrent l'oreille, Wilhem, s'éveillant tout à fait, ferma son livre et écouta.

« Écoute, Roberte, disait-on, il faut que cela change; tu ne peux continuer à vivre ainsi. Crois-tu donc que cela te déshonorerait de prendre des habitudes conformes à ta position? Aujourd'hui, nous sommes pauvres, et il ne doit plus rien y avoir de commun entre nous et les enfants du célèbre banquier qui a, pendant plus de quatorze années, ébloui et humilié peut-être le monde élégant par son luxe et ses immenses richesses. Va, crois-moi, la résignation est cent fois plus honorable que la lutte que tu veux soutenir. Tu veux, dis-tu, ne pas paraître déchue aux yeux du monde. Mais à l'heure qu'il est, le monde ne songe pas plus à toi que si tu n'avais jamais existé; tu por-



« Écoute, Roberte, disait-on. » (Page 166)

terais des haillons, qu'il ne s'en apercevrait même pas. Il est donc parfaitement inutile que tu cherches à le tromper. N'espère pas que ceux qui t'ont connue et flattée jadis te rendent, en te voyant ainsi affublée, les mêmes hommages qu'autrefois; c'était à la grande fortune de ton père qu'ils faisaient la cour. Voyons, je t'en prie, renonce à porter ces robes de soie, ces bijoux, ces toilettes élégantes qui ne conviennent pas à ta condition actuelle. De l'or autour du cou, des perles aux oreilles, cela ne sied pas à une jeune fille pauvre comme toi.... Ne te récrie pas; nous sommes de pauvres gens. Quant à moi, cela ne saurait m'humilier....

— Oh! interrompit une voix féminine toute jeune encore, mais vibrante d'ironie et de colère, vous ne dites pas la vérité. Du moins, laissez-moi croire que vous ne la dites pas, car il me faudrait penser que vous manquez de cœur.

— Si fait, j'ai dit la vérité; et pour que vous n'en doutiez pas, je vous l'affirme de nouveau : si le sort veut que je travaille de mes mains, que je sois un manœuvre comme j'en suis menacé, je le ferai avec peine, avec chagrin, parce que je me sens capable de faire autre chose, mais avec courage cependant, et sans honte, ni fausse ni vraie.

— Je ne sais vraiment, tant vous affichez de sentiments bas, de quoi vous auriez honte, vous!

— Veux-tu le savoir?

— Oui, j'en suis curieuse. Allez!

— Eh bien, ce serait de ne point savoir me résigner à la perte d'un bien que je tenais du sort et que le sort m'a enlevé; d'être incapable de me passer de richesses quand les richesses m'ont abandonné, de ne pouvoir me débarrasser des vains soucis, des sottises qui occupent les désœuvrés et les aident à tuer le temps.... que Dieu leur a donné pour en faire un meilleur usage.

— Je ne vous comprends pas; la honte pour moi, c'est d'être déchue. Je n'y suis pas encore habituée et ne saurais, sans rougir, songer à ce que j'ai été et à ce que je suis.

— Ma chère Roberte, si tu étais avant bonne, dévouée, intelligente, courageuse, sois-le encore et tu ne seras pas déchue dans ta propre estime. C'est le principal, vois-tu, et alors il ne t'importera guère que tes amies d'autrefois te regardent avec mépris....

— Ah! à celles qui me méprisent, je saurai bien prouver que je ne m'estime pas moins qu'elles ne s'estiment elles-mêmes!... Que je redevienne riche un jour, je serai sans pitié pour celles qui m'auront humiliée. Je les dédaignerai à mon tour, comme elles m'ont dédaignée au couvent. Elles se vengeaient d'avoir été jalouses de moi; mais je me vengerai aussi,... mon tour viendra!

— Pauvre sœur! combien tu as souffert!

— Ah! oui, j'ai souffert!... Avant la mort de mon père, elles me détestaient, c'est évident, mais elles me flattaient; j'étais belle, j'étais riche, j'étais tout; j'étais la reine du couvent. Mais après?... Elles s'éloignaient de moi; rien que ma présence suffisait pour les souiller. J'étais la fille d'un banqueroutier, d'un voleur, d'un suicidé, enfin!... Elles refusaient de jouer avec moi, elles me parquaient; il semblait que je fusse la honte incarnée!...

— C'étaient de petites misérables, il faut les oublier. Ne pense plus à ce qu'elles t'ont fait souffrir. Et comme désormais tu n'as plus rien à faire avec elles, renonce à les rencontrer, abandonne jusqu'à leur souvenir!...

— Comment l'entends-tu?

— Fais un effort. Prends sur toi de rompre avec ces habitudes mondaines qui ne sont plus de mise pour nous. Deviens une fille modeste, non point seulement parce que la destinée t'y force, mais parce que tu connais tout le prix de la simplicité, de la modestie. Puisque cela te fait mal de voir le mépris qu'on affecte pour toi, ne va plus au-devant de ce mépris. Cesse de te rendre aux Tuileries, comme tu le fais tous les jours.

— Si, je veux toujours y aller et j'irai toujours. Je veux leur montrer que je ne suis point descen-

due si bas qu'elles le souhaitent sans doute; je veux qu'elles me croient riche encore, et qu'elles voient bien que je suis toujours la même!

— Mais que veux-tu devenir?

— Ah! vous voilà parti!... Il faut que je travaille, n'est-ce pas? Que j'apprenne un état? C'est votre rêve, votre idéal.... Eh bien, non, franchement, non. Je ne suis point née pour faire une ouvrière, et il faut que vous renonciez à l'espoir flatteur d'être jamais le frère d'une couturière ou d'une modiste.... Maintenant, bonsoir! mon pauvre Sigismond! Quittons-nous sans rancune!... Si nous ne nous entendons guère, du moins nous nous aimons bien, n'est-il pas vrai? A demain matin!

— Attends encore un peu, Roberte, j'ai une prière à t'adresser.

— Ah! ah! c'est donc solennel?... Allez, je vous écoute, comme on dit dans les livres.

— Hélas! tu ne devrais pas rire.

— Alors c'est triste?

— C'est navrant!...

— Comment doit-on se tenir pour entendre ces choses-là? Assise ou debout?

— Ah! tais-toi!

— Dites donc vite, alors.

— Eh bien! le pain que nous avons mangé ce soir a été payé par notre dernière pièce de monnaie; demain, nous n'aurons pas de quoi dîner.

— Ah!... Eh bien, nous ne dînerons pas, voilà tout. Ce ne sera pas un changement bien sensible; depuis longtemps nous dînons si peu!...

— Si nous étions seuls encore! Mais Louis, notre pauvre vieux Louis qui nous a tout sacrifié.

— C'est malheureux! Mais que veux-tu que j'y fasse?

— Oh! tu es cruelle!

— Ah! çà, dis donc, comment se fait-il que j'entende parler de cela ce soir pour la première fois?

— Louis et moi, nous respections ton insouciance.

— Vous voilà bien avancés!... Mais qu'allons-nous faire à présent? Mourir de faim.... Autant vaudrait nous prendre par la main et nous jeter à l'eau tout de suite....

— Ne parle donc pas de suicide à tout propos, comme cela.

— Je ne crains pas la mort.

— Tu ne te montres pas bonne chrétienne, Roberte!

— Je n'y peux rien.

— Mais la mort si terrible de notre père devrait au moins, à défaut d'autre sentiment, t'inspirer de la réserve.

— Quel ennuyeux sermonneur tu fais!

— Tu ne me comprends pas?

— Si, mais que veux-tu que je réponde à tout cela?

— Eh bien! écoute-moi. Nous n'avons plus d'argent, mais tu peux nous en procurer. C'est toi, maintenant, qui disposes de notre vie.

— Et que faut-il que je fasse?

— Que tu vendes tes bijoux....

— Ah! interrompit la jeune fille avec colère, voilà donc où vous vouliez en venir!... Vendre mes bijoux!... Eh bien, non, non, non, je vous le dis, vous ne les vendrez pas!... Enfin, voilà donc de quoi il s'agissait!... Vous vouliez les vendre, mes pauvres bijoux que vous me voyez porter avec tant de regret!...

— Songe que nous n'avons plus d'autre ressource.... Et puis, parmi tes bijoux, il en est que tu portes avec moins de plaisir que les autres; ton collier de turquoises, par exemple?...

— Oui, aujourd'hui c'est mon collier de turquoises que vous me demandez; mais demain ce sera ma parure de corail, puis dans un mois les perles fines que je porte aux oreilles; un peu plus tard, il vous faudra ma robe et mon manteau de velours, puis mes fourrures, puis ma lingerie fine; puis tout enfin!... Vous aurez la gracieuseté de me donner en échange de l'indienne et de la cotonnade, et, comme la fille de la portière, j'irai vêtue d'un paletot de six francs et d'une robe de

douze. Peut-être exigerez-vous aussi que je prenne mes souliers chez le cordonnier de l'échoppe et que je porte un bonnet acheté au rabais à la malheureuse lingère qui, tous les matins, improvise une boutique sous la porte cochère?... Tenez, vous êtes un mauvais frère, et vos procédés à mon égard sont outrageants!...

— Roberte, écoute-moi!...

— Suis-je assez humiliée!...

— Au nom du ciel, écoute-moi donc?...

— C'est inutile; je sais ce que vous pourriez dire.... Vous voudriez me prendre mes bijoux, n'est-ce pas? Eh bien prenez-moi la vie plutôt, tuez-moi; j'aime mieux mourir!...

— Mais chère et malheureuse insensée, tu ne sais pas ce que tu dis!... Voyons, faut-il te prier, te supplier, veux-tu que je me jette à tes genoux?

— Oh! laissez-moi, laissez-moi; ne vous abaissez pas davantage.... Vous m'indignez!... »

Ici une porte fut fermée avec violence et l'on n'entendit plus rien.

Aujourd'hui, Wilhem Lasker est un vieillard, mais alors il n'avait pas plus de cinquante ans et se trouvait encore dans ce qu'on appelle la force de l'âge. Du moins s'il n'y était plus, il en avait toutes les facultés; sa main était ferme et sûre comme celle d'un jeune homme et ses yeux ne

lui avaient encore jamais fait défaut. Il travaillait avec le même succès qu'aux plus belles années de sa jeunesse, et les œuvres qu'il fit à cette époque — deux tableaux de Paul Delaroche — sont restées célèbres. Wilhem était un homme simple et bon, que n'avait jamais tourmenté le désir de faire fortune. Pourtant, en prévision de la vieillesse, il avait fait des économies et se trouva un moment à la tète d'une vingtaine de mille francs. Vingt mille francs, cela ne serait pas une fortune pour bien des gens, mais pour Wilhem c'était assez. Malheureusement, il eut comme tant d'autres le tort de confier cet argent au baron du Frêne, et comme tant d'autres aussi, il fut ruiné à la mort du banquier. Ce fut un coup assez rude à supporter pour le graveur qui, se croyant certain de l'avenir, s'était donné le luxe d'un joli apparment, situé sur de magnifiques jardins, rue de Vaugirard ; il dut restreindre ses dépenses, et pour ce, s'en alla demeurer dans une assez triste maison de la rue Vavin, à quelques pas du Luxembourg, qui remplaça pour le pauvre homme le jardin abandonné. Mais ce n'était pas la même chose. Wilhem en avait pris son parti cependant et vivait là fort tranquillement avec ses deux fils Guillaume et Fritz, dont il avait fait des graveurs comme lui.

A coup sûr, ce qui se passait chez ses voisins

ne devait point troubler sa quiétude. C'était du moins ce qu'il se disait le lendemain de cette soirée pendant laquelle il avait entendu la discussion que nous avons rapportée. Mais c'était sans succès qu'il se raisonnait de la sorte; il ne réussissait point à se persuader. — C'est bête se disait-il encore de toujours penser à la même chose!... Je ne connais pas ces gens-là, moi.... Ou donc ai-je l'esprit de m'occuper d'eux?... Des malheureux!... il y en a tant!...

Et Wilhem au lieu de travailler s'accoudait sur la table et songeait.

Vers deux heures de l'après-midi, comme il se trouvait seul, il entendit sortir quelqu'un; il se mit à la fenêtre, et bientôt vit sur le trottoir une toute jeune personne, une fillette de treize à quatorze ans, mise avec une excessive élégance, qui marchait vivement et avec une assurance hautaine et dédaigneuse. Elle était suivie d'un domestique en livrée, lequel portait avec toute la dignité dont il était susceptible, des raquettes et des volants.

Wilhem revint à sa place et se dit que ses voisins, puisqu'ils recevaient de telles visites, avaient encore de belles connaissances dans le monde, et ne resteraient sans doute pas longtemps dans l'embarras. Puis il se remit à travailler. Mais malgré lui, il était distrait; il lui semblait toujours entendre sangloter.

« Bah! faisait-il en écoutant, je me trompe, c'est dans la rue.... » et il reprenait son burin. Cependant il n'était pas tranquille, et à chaque instant s'interrompait pour prêter l'oreille. « C'est peut-être là, » pensait-il, en montrant la cloison. Puis il se répondait à lui-même. « Mais non, je me trompe, cette belle demoiselle et ce domestique en livrée ne s'en iraient pas en laissant une pauvre famille dans la peine. » Et il reprenait son ouvrage pour le délaisser presque aussitôt. A la fin n'y tenant plus, il se leva : « Je ne puis travailler, se dit-il, avec une telle inquiétude dans l'esprit; il faut que j'en aie le cœur net. » Et après bien des hésitations, il s'en alla frapper à la porte de ses voisins.

« Que voulez-vous, monsieur? » lui dit, après l'avoir fait entrer, un jeune garçon ou plutôt un jeune homme de seize ans environ, grand, mince, aux cheveux et aux yeux noirs, à la figure douce et sérieuse, et à la tournure excessivement distinguée.

Wilhem demeura fort embarrassé; il n'avait point prévu cette simple question, ni par consé-qnent préparé de réponse. D'un autre côté, ce jeune homme le déconcertait par un air froid, ré servé, qui semblait dire : « j'attends que vous vous présentiez. » Et le pauvre graveur qui était entré avec l'intention d'offrir quelque argent, laissa au

plus profond de son gousset les deux louis qu'il y avait mis avant de partir. Il avait imaginé d'envoyer ses quarante francs par un commissionnaire, et déjà cherchait un prétexte pour se retirer, lorsque ses yeux se portèrent sur une table encombrée de dessins de toutes sortes. Il s'avança.

« Vous dessinez, monsieur? demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Et d'une façon remarquable. C'est bien ce qu'on m'a dit. »

On n'avait rien dit à Wilhem. Mais il avait ses raisons pour parler ainsi; tout à coup, en découvrant que son jeune voisin était un artiste distingué, une idée lui était venue. Il avait sous les yeux plusieurs dessins qu'il considérait comme des chefs-d'œuvre.

« Monsieur, dit-il, recevez mes compliments; c'est bien, c'est très-bien!... Je m'y connais un peu, soit dit sans présomption. »

Puis il se mit à les analyser, à en détailler toutes les perfections : la sûreté du trait, le fini des contours, et la composition, et le choix des sujets, etc., etc. Il était maintenant à l'aise et tout naturellement, sans y penser, il se présenta, parla de ses travaux, de ses succès, de ses revers aussi et intéressa fort Sigismond, qui le prenait pour un original.

« Monsieur, dit-il enfin, il est temps que je vous

dise ce qui m'amène chez vous. Je voudrais faire donner des leçons de dessin à mes fils; je ne puis m'adresser mieux qu'à un artiste de votre mérite, et s'il ne vous répugnait pas de vous faire le professeur de deux braves enfants qui ne savent rien encore pour ainsi dire, mais qui ne demandent pas mieux que de s'instruire, vous me rendriez un véritable service? »

A dire vrai, cette proposition surprit Sigismond. Mais il n'avait pas le loisir de faire une enquête pour s'édifier sur la façon dont elle lui venait. C'était une branche de salut, il la saisit avec empressement.

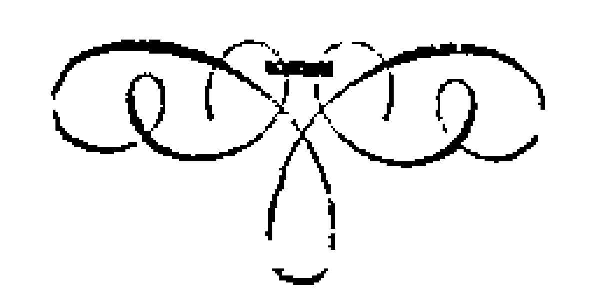
Ce soir-là, Roberte trouva le dîner servi comme les autres jours.

« Que me disiez-vous donc? fit-elle en regardant son frère; si je vous avais écouté cependant?...

— Mangez, dit le jeune homme, et faites-moi grâce de vos réflexions.

— Mes chers enfants, disait au même instant Wilhem Lasker à ses fils, il vous viendra demain un professeur de dessin. Je lui ai payé un trimestre d'avance; vous serez, je pense, de bons élèves et vous travaillerez de votre mieux, car si vous ne faisiez rien, il s'offenserait et ne voudrait plus revenir. C'est notre voisin, M. Sigismond Dufrêne, le fils de ce banquier qui s'est tué l'an-

née dernière. Je n'ai pas besoin de vous recommander de ne jamais parler de son père devant lui; il doit ignorer que nous avons eu lieu de le connaître.



CHAPITRE XIV.

Quelques pas en arrière. — Roberte chez son frère.

Sigismond qui n'était venu à Paris que pour prendre des leçons d'un maître, fréquentait depuis quelques mois l'atelier d'un célèbre paysagiste et travaillait avec beaucoup d'ardeur. Ses progrès le faisaient remarquer par l'illustre professeur, lui-même sentait qu'il réussissait; cela l'encourageait et ses camarades lui accordèrent d'emblée l'estime, la considération qu'entre jeunes gens on ne marchande pas à ceux qui les méritent. Sous le rapport des sentiments, des idées, de l'énergie, il était supérieur à la plupart de ces jeunes hommes, parmi lesquels on pouvait citer un certain nombre d'aimables fous qui accordaient infiniment plus d'importance aux futilités de l'a-

telier qu'à leur travail, et se préoccupaient bien davantage de la façon de porter leurs cheveux, de la coupe de leur vareuse et du *chic* de leur tournure, que de la ressemblance à donner à un coucher de soleil ou de tout autre détail artistique. Il en était aussi qui discouraient toute la journée et ne faisaient de chefs-d'œuvre qu'en se croisant les bras. Mais tous, ou presque tous avaient de l'esprit. Sigismond, lui, bien qu'il ne fût pas d'un caractère excessivement enjoué, appréciait fort la gaieté chez autrui, et comme d'un autre côté il avait beaucoup de bienveillance naturelle et de franchise, on l'aimait autant qu'on l'estimait.

S'il était sérieux, ce n'était pas sans raison; le pauvre garçon était accablé de soucis. Ses cinq cents francs, les cinq cents francs de Louis, avaient duré sept à huit mois. Mais il avait fallu, pour les faire durer si longtemps, des tours de force d'économie. On avait mangé du pain sec, on avait bu de l'eau, et Louis avait rempli les offices divers de ménagère, de cuisinier, de tailleur, de blanchisseuse, de repasseuse; que sais-je encore? Mais le pauvre petit trésor qui avait semblé une fortune à Sigismond, n'en avait pas moins été trop vite épuisé, et la misère était venue. Alors le jeune artiste écrivit au père Laurent pour lui demander quelque argent. Huit jours après, il recevait une

lettre de Narcisse, lequel lui disait au nom de son grand-père.

« Vous n'aurez pas d'argent tant que vous vivrez dans un état de désobéissance. Respectez l'autorité que m'a conférée sur vous votre conseil de famille, rentrez dans le devoir, adoptez une autre carrière que celle que vous suivez malgré l'avis de toutes les personnes sensées qui vous portent de l'interêt. Enfin, faites votre soumission, et alors nous verrons à accueillir votre demande comme vous le désirez. »

« En vérité, fit observer Louis, à qui Sigismond avait lu cette lettre, ces gens-là ne vous écriraient pas autrement s'ils voulaient vous éloigner d'eux à tout jamais. Cela ne s'accorde guère avec ce que vous m'avez dit de votre oncle.

— Il est faible, dit Sigismond.... Ce qui m'étonne, c'est qu'il m'ait fait répondre par Narcisse; il sait lire et écrire, et je l'ai toujours vu s'occuper lui-même de ses affaires. Mais s'ils désirent que je ne retourne pas à Lassan, ils seront satisfaits.... »

Et comme le jeune homme allait jeter la lettre au feu :

« Ne la brûlez pas, dit Louis.... Gardez-la.... on ne sait ce qui peut arriver....

— A quoi peut-elle servir ?

— Je ne saurais vous dire cela bien au juste;

je ne suis pas un homme d'affaires.... Mais il me semble que vous devez garder toutes les lettres de votre oncle. »

Sigismond avait une chaîne et une montre de quelque valeur, il les vendit; Louis, en cachette, se défit de quelques mètres de terrain qu'il possédait à Challis, et le petit ménage put encore marcher un certain nombre de mois.

Sur ces entrefaites, Roberte sortit du couvent. Depuis longtemps elle s'imaginait qu'on voudrait l'emmener de force en Normandie, et s'apprêtait à résister. Chaque fois que Sigismond allait la voir, elle lui faisait part d'expédients nouveaux qu'elle avait inventés pour échapper au père et à la mère Laurent, qu'elle appelait d'avance ses persécuteurs. Elle avait bien tort vraiment; on ne se souciait point tant que cela de la faire venir à Lassan. La veille du jour où elle devait quitter le couvent, Sigismond reçut encore une lettre de Narcisse :

« L'âge avancé de mon grand-père, disait-il, lui interdit de se rendre à Paris pour recevoir votre sœur; mais la supérieure est prévenue et la remettra sans difficulté entre vos mains. Dans la disposition d'esprit où vous êtes, il n'est pas probable que vous consentiez à l'amener vous-même à Lassan. Pourtant, si un retour à de meilleurs sentiments vous ramenait dans notre pays, vous n'y trou-

veriez que de bons visages; mon grand-père consentirait à oublier le passé et vous ferait un bon accueil. Il ne veut pas qu'il soit dit que c'est la crainte d'être mal reçu qui vous empêche de revenir. Croyez qu'il ne faut rien de moins pour le décider à vous faire de telles avances que le désir de remplir envers vous ses devoirs de tuteur. Mais à vous dire vrai, il n'espère pas que vous en profiterez; votre conduite passée, l'obstination que vous avez montrée jusqu'à présent, ne lui donnent aucun espoir. Vous ferez comme vous voudrez. Mais si vous ne venez pas, il faudra que votre sœur voyage seule; elle ne s'y refusera point, je pense. Mon grand-père espère la trouver plus docile que vous et compte beaucoup sur elle pour aider ma grand'mère dans les soins du ménage. »

« Voilà, dit Louis, encore une lettre à mettre de côté; ces gens-là ne veulent pas plus de votre sœur que de vous, monsieur.

— Je n'y comprends rien.... Mon oncle était si bon!... Il est donc bien changé aujourd'hui.... Comment l'idée de faire de Roberte la servante de la mère Laurent a-t-elle pu lui venir?...

— Il est sans doute mal conseillé.

— Tu as raison; ce pauvre homme n'est pas le maître chez lui.... »

Le lendemain, Sigismond installait sa sœur dans

une petite chambre à côté de la sienne; quant à Louis, il couchait dans un cabinet noir; rien, ni ordres, ni prières, n'avait pu le décider à partager la chambre de son jeune maître, qui dut le laisser faire.

A peine Roberte fut-elle installée dans la maison, que les dépenses augmentèrent et Sigismond voyait arriver le moment où il allait se trouver absolument sans ressources. Cependant la jeune fille avait rapporté du couvent le riche trousseau que son père lui avait donné; ses malles renfermaient des dentelles, des fourrures et des bijoux pour une somme assez considérable. Il eût suffi de vendre tout cela pour être à l'aise; mais ce moyen de se procurer des ressources répugnait à Sigismond, qui voulait essayer d'un autre plus conforme à ses instincts de délicatesse. Il songea aux dessins et surtout aux aquarelles qu'il avait rapportés de Lussan, et se dit que peut-être, en y faisant de nombreuses retouches, il serait possible d'en tirer parti. Et il se mit courageusement à l'œuvre.

Quant à Roberte, elle ne prenait souci de rien, et se conduisait absolument comme si elle avait encore eu à sa disposition cent mille livres de rentes; se levant tard et passant toutes ses matinées à sa toilette. Il fallait la servir; Louis ne faisait plus que ranger, nettoyer et courir de tous côtés

pour lui procurer toutes les fantaisies qu'elle désirait. D'abord elle se mit sur le pied d'aller aux Tuileries toutes les après-midi. Pour ce, elle s'habillait comme une princesse, et, malgré Sigismond, se faisait suivre par Louis revêtu de ses anciens habits de livrée. Elle voulait absolument se montrer à ses anciennes amies dans la même tenue qu'autrefois. Mais la pauvre fille perdait son temps; personne ne la regardait, ni ne lui adressait la parole; on se détournait même pour ne pas la rencontrer. Pour se consoler, elle se disait que ce n'était que par dépit de la voir si bien mise, qu'on agissait de la sorte avec elle, et mettait dans sa conduite une obstination qu'on ne remarquait même pas. Comme elle était trop fière pour chercher des amies parmi les jeunes filles qu'elle se jügeait inférieures, elle jouait peu, et lorsqu'il lui passait par la tête de faire une partie de volants, c'était Louis qui lui servait de partenaire. Il fallait au brave homme, pour se prêter à de si étranges caprices, un dévouement dont lui seul était susceptible.

Mais depuis qu'elle avait quitté la maison de son père pour le couvent, Roberte avait grandi et tout naturellement ses robes de soie étaient devenues trop courtes; puis ses chapeaux étaient passés de mode, ses chaussures élégantes s'éculaient, ses gants se fanaient, enfin il n'était déjà

plus besoin d'une grande perspicacité pour deviner en la voyant qu'elle appartenait à cette classe d'infortunées qui aiment mieux traîner dans la boue les restes d'une opulence détruite, que de se résigner à porter des vêtements conformes à leur nouvelle condition. Roberte, lorsqu'elle se comparait à ses anciennes amies, avait bien le sentiment de son infériorité, mais cela passait vite. Elle se dédommageait en portant avec ostentation, ses bijoux, qui étaient magnifiques.... ce qui n'empêchait point qu'elle rentrât tous les jours furieuse à la maison, où elle faisait des scènes à Louis et à Sigismond, pour se venger des dédains dont elle avait ou croyait avoir été l'objet à la promenade. Elle se montrait hautaine et impérieuse avec le pauvre Louis qui lui obéissait avec le même respect et la même soumission qu'autrefois.

Depuis qu'il demeurait avec son vieux serviteur, Sigismond ne l'avait jamais traité en domestique et tous deux mangeaient à la même table. Certes, Louis s'était longtemps défendu et ne voulait à aucun prix accepter un tel honneur; mais le jeune homme avait ordonné, il avait fallu obéir. Cet état de choses outra Roberte qui ne prit même pas la peine de dissimuler son mécontentement. Enfin, elle ne craignit pas de dire au brave homme que sa place était à la cuisine



C'était Louis qui lui servait de partenaire. (Page 189.)

et non à la table de ses maîtres. La cuisine, c'était une métaphore, car les repas se préparaient dans la chambre même où on les prenait sur un petit fourneau qui, à l'hiver, servait aussi de poêle. Louis ne pouvait donc se retirer à la cuisine; mais il se leva tout en larmes pour emporter son assiette. Sigismond lui ordonna impérieusement de se rasseoir; alors Roberte déclara que s'il se rasseyait, elle lui briserait son couvert. Sigismond, indigné, sortit de table à son tour. Roberte dîna seule, sans montrer ni regret, ni émotion.

Le soir, Sigismond dut lui apprendre que c'était eux qui demeuraient chez Louis, et non Louis chez eux comme elle se l'imaginait, et que, par conséquent, le maître de la maison, ce n'était point lui, Sigismond, ni elle, Roberte, mais Louis, le vieux et dévoué serviteur qui maintenant leur tenait lieu des parents qu'ils avaient perdus. Le bail de leur modeste logement, il était au nom de Louis; les meubles qui l'occupaient, ils appartenaient à Louis. Si, lui, Sigismond, il était assez malheureux pour ne point se créer de ressources et qu'il lui devînt impossible de payer le terme au jour d'échéance, c'était les meubles de Louis qu'on saisirait, de Louis qui avait tout sacrifié pour venir avec eux, afin de les protéger de son autorité de vieillard. Sans Louis, ils eussent été forcés d'aller vivre auprès de la mère Laurent,

ce qui eût été bien plus pénible encore pour Roberte que pour Sigismond.

Le lendemain, il obligea le vieux serviteur à s'asseoir entre eux deux. Mais la paix ne fut pas réinstallée au logis pour cela; tous les jours, pour une cause ou pour une autre, c'était des scènes semblables. Dire ce que Sigismond en souffrait, serait impossible; mais il vit bientôt que c'était un mal auquel il n'y avait pas de remède.

Obsédé par des préoccupations de toutes sortes, il restait maintenant de longues heures sans réussir à fixer son esprit sur un sujet, un travail quelconque. S'il dessinait, il recommençait sans cesse le même trait qu'il manquait sans cesse; s'il peignait, c'était pis encore, jusqu'à ce qu'enfin, lassé, énervé, découragé, il se demandât s'il n'avait pas entrepris une tâche au-dessus de ses forces. La foi l'abandonnait; il n'avait plus confiance en sa vocation, et il pleurait. Le temps passait, cependant, il fallait vivre, Sigismond prit un parti désespéré; il se rendit à Versailles pour solliciter quelque avance de Mlle Pélagie. « Bah! se disait-il en montant l'escalier délabré qui conduisait chez la vieille fille, elle va refuser; mais je lui proposerai de faire des billets, avec les intérêts qu'elle voudra.... Mon Dieu, pourvu qu'elle soit assez avare pour accepter!... »

Il entra comme l'autre fois après avoir frappé

à la porte. Rien n'était changé; c'était toujours le même désordre et la même misère, et Mlle Pélagie était assise dans le même fauteuil, avec le même angora sur les genoux.

« Tiens! fit-elle en apercevant Sigismond, c'est toi? Eh bien, je ne t'attendais plus; je pensais que tu m'avais oubliée. Je suis bien aise que tu sois venu me voir; assieds-toi donc là, auprès de moi. Prends garde à Moumout, ne lui fais pas peur.... Dis-moi, qu'est-ce que tu fais?

— Je travaille, ma tante.

— Dans la peinture?

— Oui, ma tante.

— On dit que c'est ingrat.... Moi, j'aurais mieux aimé autre chose; le commerce, l'industrie, un emploi quelconque, autre chose, quoi!... Enfin c'est ton idée.... suis-la.... A propos, as-tu des nouvelles du père Laurent?

— Non, ma tante.

— Eh bien, j'en ai, moi. Tiens, lis ça. »

Ça, c'était une lettre de Narcisse.

« Tu vois, dit Mlle Pélagie, il m'appelle sa tante. C'est pour me flatter, car je ne suis que sa cousine. »

Et là-dessus elle se mit à rechercher l'origine de sa famille, d'où venaient les uns, d'où sortaient les autres.... Elle en eut pour une demi-heure. Sigismond l'écouta assez longtemps; mais à la fin

comme cela l'intéressait peu, il se mit à lire la lettre de son cousin. Elle était toute remplie de compliments.

« N'est-ce pas, qu'il est gentil ton cousin Narcisse? fit la vieille fille avec conviction, lorsque Sigismond eut achevé sa lettre.

— On ne peut plus gentil.... Vous lui avez répondu?

— Non, pas encore. Cela m'ennuie d'écrire; mais puisque te voilà, tu devrais bien répondre à ma place. »

Elle apporta sur une petite table devant Sigismond, du papier, de l'encre et des plumes, et se mit à dicter, sans lui permettre de changer une syllabe, longuement et abondamment, jusqu'à ce que les quatre pages fussent remplies. C'était aussi des compliments.

Les choses prenaient une tournure qui contrariait fort le jeune homme, et il cherchait une transition pour passer, sans trop de brusquerie, des tendresses que sa tante envoyait à Narcisse, à l'exposé de sa situation. Enfin il expliqua son affaire.

« C'était donc cela, s'écria-t-elle lorsqu'il eut fini! Et moi, qui ne me méfiais de rien, te contais mes affaires et allais bon jeu bon argent!... S'il est permis de surprendre ainsi la bonne foi d'une pauvre vieille fille qui n'entend malice à rien!...

Je t'admire avec tes billets!... les billets d'un garçon qui n'a pas encore dix-sept ans!... d'un mineur!... en voilà une belle garantie!... Pour qui me prends-tu, mon cher?... Et puis, dis-donc, ignores-tu que je n'en ai pas, moi, d'argent? que je suis pauvre comme Job?... Aurais-tu par hasard entendu dire que je ne suis pas ruinée?... Ce serait une calomnie, entends-tu, je suis ruinée, et totalement ruinée!... Faut-il que le monde soit méchant pour dire le contraire!... C'est pourtant pas difficile de voir que je n'ai plus rien; Moumout et moi, nous n'avons pas, tant s'en faut, la mine de gens qui se vautrent dans l'or et la soie.... Ah! dame! à qui la faute si nous sommes dans la misère?... A qui la faute, dis, n'est-ce pas à ton père?... S'il m'avait écoutée, nous n'en serions pas là.... »

Ici Mlle Pélagie recommença la litanie de ses griefs contre le baron; Sigismond était hors de lui.

« Eh! ma tante, disait-il, laissez mon pauvre père en paix, N'accusez donc pas toujours sa mémoire.

— Je ne l'accuse pas, je dis la vérité, » répondait-elle. Et elle continuait.... A la fin pourtant elle se calma. Du reste, dit-elle, c'était un homme dépensier et sans ordre, et toi, tu me fais bien l'effet de lui ressembler; mais cela ne me regarde pas, tes affaires ne sont pas les miennes. Moi, je

n'ai jamais emprunté.... Si tu veux devenir riche, tu en feras autant. »

Sigismond revint à Paris si profondément découragé que Louis eut peur de le voir encore une fois tomber malade.

Enfin, le matin même du jour où Roberte avait signifié qu'elle ne vendrait pas ses bijoux, le malreux enfant domptant ses craintes, avait choisi parmi ses aquarelles celles qu'il jugeait les meilleures ; et, à tout hasard, était allé les offrir à un marchand de tableaux qui demeurait rue de Seine. Il les présenta d'une main si tremblante que, si elles avaient été remarquables, on eût pu croire qu'il les avait volées. Mais elles étaient mauvaises, et le pauvre Sigismond n'eut pas même besoin de déclarer qu'il en était l'auteur.

« Monsieur, lui dit le marchand, je ne puis vous acheter cela. »

Le jeune homme sentit ses yeux s'emplir de larmes. Sans prononcer une parole, il tendit la main pour reprendre les aquarelles; il craignait de pleurer devant les personnes qui se trouvaient là, et avait hâte de sortir. Le marchand eut pitié de lui.

« Je vois, dit-il que je vous ai découragé; ce n'était point là mon intention, cependant. Je ne veux pas dire que votre travail soit sans mérite; vous dessinez bien, mais vous n'avez pas, il me

semble, la main assez légère. Puis, vous manquez d'expérience. Tenez, voici un lac où ne sont point reflétés les nuages que vous avez fait courir dans ce ciel avec trop de lourdeur. Voyez vous-même s'il n'a pas l'air d'une mare d'indigo. Vous ne vous êtes pas aperçu de votre erreur, mais l'acheteur le plus inexpérimenté la verra du premier coup. Je pourrais vous indiquer plusieurs défauts de ce genre; mais je suis persuadé qu'il suffit de vous en signaler quelques-uns pour que vous voyiez les autres. Vous avez certainement d'excellentes dispositions, et avec de l'attention et du travail je réponds que vous arriverez à quelque chose. »

Sigismond demeura un moment étourdi comme s'il avait reçu un coup de massue. Ce *vous arriverez à quelque chose*, à propos d'aquarelles, le rejeta à cent lieues du but que, dans une ambition qu'il n'avait point crue démesurée, il poursuivait avec tant d'ardeur. Il ne pouvait pourtant pas faire un crime au marchand de n'avoir point deviné en lui, d'après ces barbouillages, un Ruysdaël ou un Claude Lorrain futur....

Il sortit. Le marchand qui le reconduisit jusqu'à la porte, eut, en le voyant porter son mouchoir à ses yeux, trébucher contre le trottoir, se heurter aux passants, comme un pressentiment que ces malheureuses aquarelles étaient sa der-

nière ressource, et se dit qu'il ferait peut-être bien de courir après lui; mais il n'osa.... Il faut une certaine hardiesse pour offrir un louis à un monsieur qui ne vous demande rien. Cet homme rentra chez lui et n'y pensa plus.

Quant à Sigismond, il marchait dans la rue comme un aveugle et suivait son chemin sans le voir. Les larmes lui jaillissaient des yeux malgré lui; quelques passants s'arrêtaient ou se retournaient pour le regarder. Un jeune homme de cet âge en proie à une telle douleur!... Cela éveillait la curiosité des gens.

Louis, lorsqu'il revint des Tuileries où rien ne pouvait empêcher Roberte de se rendre, le trouva étendu sur son lit, la tête en feu et le visage décomposé par la fièvre.

Le lendemain dès le matin, le vieux serviteur courut au Mont-de-Piété engager sa montre; une vieille montre en argent, usée par un service de vingt-cinq années. Il revint avec une reconnaissance dans sa poche et deux francs de monnaie.

« Tiens! lui dit Sigismond, mon parti est pris; demain je m'engage parmi les manœuvres qui servent les maçons. On dit qu'ils gagnent trois francs par jour, nous n'aurons jamais été si riches. »

Roberte, qui avait entendu, haussa dédaigneusement les épaules.

« Plutôt que de dire de telles sottises, fit-elle, ne feriez-vous pas mieux d'aller confier notre position à M. de Maulivert? »

Sigismond, outré de colère par une proposition si outrageante pour la mémoire de leur père, s'élança sur sa sœur. Il avait la main levée. Heureusement Louis eut le temps de se placer devant la jeune fille.

« Ah ! fit le malheureux jeune homme rappelé à lui-même, je te dois le repos de ma vie ; car je ne me serais jamais pardonné de l'avoir frappée. »

Roberte avait conservé tout son sang-froid.

« Vous avez donc toutes les lâchetés ! » fit-elle avec mépris.

Sigismond allait se retirer lorsqu'il l'entendit qui se disait à elle-même :

« Eh bien, j'irai, moi, chez M. de Maulivert.

— Si vous y allez, dit-il en revenant sur ses pas, écoutez-moi bien : si vous y allez, je vous envoie vous et vos bagages chez la mère Laurent, où vous apprendrez à vivre conformément à votre condition. D'ailleurs, il est inutile que vous vous berciez d'illusions ; M. de Maulivert ne vous recevrait pas ; il a en ce moment bien d'autres soucis. L'expiation du mal qu'il a fait à notre père est commencée pour lui. A son tour il est

ruiné. Et le bruit court qu'il sera mis en faillite avant un mois.

— Ces propos ne sont que des commérages!

— Ils sont vrais. Mais une chose non moins vraie, c'est que si vous allez chez lui, j'exécuterai la menace que je vous ai faite. »

Roberte ne bougea.

Wilhem avait fixé lui-même à cinquante francs par mois le prix des leçons que Sigismond devait donner à Fritz et à Guillaume, et de plus il avait voulu payer un trimestre d'avance. Le jeune artiste comprit parfaitement que c'était une manière de lui venir en aide; il en remercia Wilhem et accepta cette avance comme on reçoit un bienfait. Il lui tardait de connaître ses futurs élèves; il sentait qu'il aimait déjà ces jeunes gens au nom desquels on l'avait sauvé de la misère.

Après le départ du graveur, il essaya de travailler, mais la joie le grisait, il ne pouvait tenir en place. Il se sentait une activité fébrile qu'une longue marche pouvait seule apaiser. Alors il se rendit au Luxembourg, en fit plusieurs fois le tour, s'arrêtant pour regarder les feuilles nouvelles avec une admiration qui ne se rassasiait point; puis il se dirigea vers les Tuileries où il savait rencontrer Louis et Roberte. De loin il les vit

tous deux sur le quai; la jeune fille marchant toute seule dans sa morosité, et Louis la suivant avec un décorum qui parut, pour la première fois, grotesque à Sigismond. Il s'avança et prit amicalement le bras du vieux serviteur. Roberte indignée s'éloigna un peu plus encore. Sigismond la laissa faire et raconta au bonhomme ce qui lui était arrivé pendant leur absence.

« Ah! monsieur! s'écriait le vieillard non moins heureux que son jeune maître; vous voilà sauvé!... Que Dieu soit béni! »



CHAPITRE XV.

Les faits divers du « Moniteur. » — Roberte en soirée chez Wilhem Lasker.

L'été s'était écoulé bien vite pour Sigismond, qui se serait trouvé fort heureux si Roberte avait consenti à devenir un tant soit peu raisonnable. Mais elle s'en gardait bien; c'était toujours la même fille hautaine, impérieuse et absurde. Plusieurs fois il lui avait proposé de venir passer la soirée chez Wilhem où elle aurait pu lire ou travailler à la lumière d'une bonne lampe; mais elle avait invariablement répondu qu'elle n'était point née pour faire sa société de ces gens-là. Elle préférait rester seule dans sa chambre, où elle passait son temps à essayer ses parures et à rallonger tant bien que mal ses robes de soie.

Un jour, Louis avait rapporté un paquet enveloppé dans un journal. Défaire ce paquet et s'emparer du journal, fut pour Roberte, qui était depuis longtemps sevrée de lecture, l'affaire d'une seconde. Malheureusement c'était *le Moniteur*, et *le Moniteur* presque entièrement rempli d'enregistrements officiels. Elle courut à la troisième page où étaient les faits divers. Tout à coup Sigismond la voit changer de couleur. Aussitôt elle déchire le journal, le fripe, en ramasse les feuilles en boule et lance le tout dans le feu; puis, arrache de son cou son magnifique collier de corail, le brise en plusieurs morceaux qu'elle jette à ses pieds, et se met à piétiner dessus avec une incroyable fureur....

Pendant que Louis s'empressait autour d'elle pour la calmer, Sigismond retirait le journal du feu et lisait ce qui suit :

« Un suicide accompli dans les circonstances les plus malheureuses vient encore de nous stupéfier : Tout Paris a connu ce joaillier de talent qui s'est rendu célèbre sous le nom de *Maldini*. C'est lui qui mit à la mode les magnifiques bijoux imités de l'antique, si purs et si élégants de forme que portent aujourd'hui les Parisiennes. Le défunt et trop célèbre banquier du Frêne, en l'adoptant pour fournisseur, avait fait la moitié de son succès. En très-peu d'années Maldini gagna beaucoup d'ar-

gent. Malheureusement il confiait tous ses capitaux à son ami le financier et se trouva complétement ruiné lors de la déconfiture de celui-ci. Il dut fermer sa maison de commerce et retourner en Italie avec sa femme et ses deux petits enfants. Comment vécut-il depuis cette époque? Personne ne le sait.... Il était revenu à Paris depuis quelque temps, lorsque, mardi dernier, désespéré, vaincu par les privations, mourant de faim, lui et les siens, il s'est jeté par la fenêtre d'une petite chambre qu'il occupait au sixième étage d'une maison de la rue Bonaparte. Maldini, qui était un artiste, laisse plusieurs œuvres qui feront certainement passer son nom à la postérité. On cite entre autres un collier formé de quinze médaillons en corail représentant les portraits, sculptés avec une perfection inimaginable, des quinze plus célèbres peintres et sculpteurs de l'école italienne, à partir du Pérugin. Cette merveille, le baron du Frêne l'avait obtenue pour une somme relativement insignifiante et, chose curieuse, il ne l'a point payée. On ignore ce qu'elle est devenue. Il est probable que les enfants de M. du Frêne l'auront vendue à quelque vieux juif, à moins qu'ils n'aient eu la chance de rencontrer un amateur intelligent. »

Pendant que Roberte se débattait dans une attaque de nerfs, Sigismond ramassait le collier et le

portait aux bureaux du *Moniteur*, avec prière de le rendre à la veuve de Maldini.

A dater de ce jour, Roberte renonça d'elle-même à porter des bijoux. Par la suite, Louis et Sigismond remarquèrent avec joie que son orgueil s'éteignait tout doucement; elle était moins impérieuse dans ses répliques, moins âpre dans ses propos, et daignait quelquefois s'informer du sort des autres. Elle avait enfin consenti à ne plus se rendre aux Tuileries que de temps en temps; une ou deux fois par semaine, lorsqu'elle s'ennuyait par trop à la maison. Ce qui avait eu pour plus heureux effet d'alléger la besogne de Louis, lequel était fort reconnaissant de cette légère amélioration de son sort, et en savait gré à Roberte comme d'une faveur. Elle poussait maintenant la condescendance jusqu'à s'intéresser aux travaux de son frère, à qui elle ne dédaigna point de demander si ses élèves étaient des jeunes gens présentables. Mais lorsqu'on a le caractère de Roberte, on ne change pas comme cela du jour au lendemain, et il fallut encore bien du temps pour que Sigismond crût pouvoir lui transmettre, sans inconvénient, une invitation de Wilhem et de ses fils, qui désiraient vivement qu'elle vînt un soir prendre le thé en leur compagnie. La première fois qu'il fut question de cela, elle se contenta pour toute ré-

ponse de hausser les épaules. Plus tard elle se ravisa et le jeune homme put, un beau jour, annoncer à ses bons amis que sa sœur viendrait le soir même. A cette bonne nouvelle, Wilhem embrassa Sigismond, Guillaume rougit sans savoir pourquoi, et Fritz, le bon petit Fritz! s'empressa de mettre tout en l'air dans la maison. Il allait, il venait, secouant les fauteuils, bousculant les chaises, rangeant un objet, en dérangeant deux autres, et soulevant un nuage de poussière autour de lui. A dire vrai, il était si heureux qu'il en avait perdu la raison. Lorsqu'il eut recouvré un peu de calme, il courut au marché où il acheta un magnifique bouquet pour en faire présent à Roberte. Puis il commanda des gâteaux au pâtissier, et se hâta de rentrer pour voir s'il ne manquait rien au service à thé des grands jours. A huit heures tout était prêt; un bon feu de bois flambait dans la cheminée, près de laquelle Fritz avait approché le meilleur fauteuil de la maison. Les gâteaux étaient rangés sur une assiette, la bouilloire chantait devant le feu et Fritz, au comble de la joie et tenant à la main le plus ravissant bouquet de roses et de lilas blanc qu'il fût possible de souhaiter, attendait derrière le fauteuil de son père l'arrivée de la jeune fille.

Enfin la sonnette retentit; Guillaume alla ouvrir et Roberte fit son entrée; entrée beaucoup

trop cérémonieuse au gré de Fritz. L'enfant, quoi qu'il sût du caractère de Robert, s'était imaginé qu'on allait tout de suite s'embrasser et se livrer sans contrainte aux démonstrations les plus vives. Il n'en fut point ainsi. Roberte fit, comme j'ai dit, une entrée presque solennelle, et vint saluer cérémonieusement Wilhem, qui, voyant bien qu'il fallait prendre les choses au sérieux, offrit galamment la main à la jeune fille et la conduisit à son fauteuil avec la grâce aimable et toute paternelle d'un homme âgé qui a l'habitude du monde. Ensuite, il lui présenta ses deux fils. Pendant que toutes ces choses se faisaient avec une certaine gravité, Fritz s'impatientait, et comme il ne trouvait pas le moment convenable pour offrir son bouquet, il le cachait derrière lui, ce qui lui donnait une tournure si drôle que Sigismond ne put s'empêcher de rire. Mais Roberte, qui ne le considérait que comme un enfant, voulut bien ne pas s'apercevoir qu'il était ridicule.

La jeune fille, qui était malheureusement vaine encore, avait voulu faire des frais pour cette soirée et s'habiller comme une princesse, de façon à éblouir ses hôtes; elle n'avait réussi qu'à les apitoyer. Sa belle toilette était fourvoyée chez de braves et simples gens comme Wilhem et ses enfants, lesquels trouvaient fort triste cette exhumation de soie, de velours, de dentelles et de chif-

fons de toutes sortes, dont la place véritable était, non sur les épaules de Roberte, mais au fond de l'armoire d'où il ne leur était plus permis de sortir. Et puis, la pauvre fille, elle était presque ridicule avec cette robe de soie trop courte d'un bon travers de main, cette chemisette en dentelle de Flandre qui s'était fripée et avait jauni dans les cartons, ce nœud, cette ceinture et tous ces agréments de velours à l'ancienne mode. — Roberte n'avait pu renouveler sa garde-robe, qui était toujours celle qu'elle avait obtenu la permission d'emporter du couvent. — De plus, elle avait aux mains des gants blancs qui avaient subi les outrages de l'humidité, et ses pieds étaient à la torture dans des souliers de satin, qu'un cordonnier en vogue avait faits deux ans auparavant. Wilhem qui ne connaissait point la vieille ni la nouvelle mode, trouvait Roberte trop richement mise avec ces vieilleries, et il en souffrait pour elle.

Fritz, tout décontenancé, se tenait derrière le fauteuil de son père, et, par-dessus l'épaule du brave homme, il contemplait Roberte qui lui imposait énormément. Il la trouvait belle, trop belle même; il l'eût mieux aimée avec des traits moins réguliers, mais plus doux. Ce nez droit, ce front cambré, ces grands yeux noirs et hautains le gênaient outre mesure et comprimaient tout à fait les élans de son cœur.

Heureusement, la conversation s'engagea. Elle fut plus sérieuse et plus intéressante qu'elle n'est d'ordinaire avec des enfants de cet âge; Roberte qui, lorsque son amour-propre n'avait rien à craindre, ne manquait ni d'esprit, ni de jugement, se montra charmante et sut trouver des paroles aimables pour tout le monde. Alors, Fritz se dit que le moment était venu, et aussitôt, rouge comme une cerise et baissant les yeux afin de dissimuler son embarras, il s'avança pour offrir le bouquet. Roberte ne comprit pas tout de suite ce que cela voulait dire; le pauvre Fritz, trop confus pour parler, mit le bouquet sur les genoux de la jeune fille et regagna vivement sa place favorite. Cela manquait de formes et cependant c'était bien. Roberte comprenant enfin, porta, tout interdite, le bouquet à ses lèvres. C'était le premier qu'elle recevait depuis la mort de son père; en un rien de temps un monde de souvenirs attendrissants se souleva dans son cœur; elle fut prise d'un tremblement nerveux, et bientôt fondit en larmes. Wilhem comprit que c'étaient de douces larmes, des larmes de reconnaissance!... Elle s'était jetée dans les bras de Sigismond qui lui essuyait les yeux et lui couvrait les mains de baisers. C'en était fait, la glace était rompue! Le cœur de Roberte, si longtemps comprimé, se détendait enfin; il s'ouvrait à la douceur, à la

bonté, à la reconnaissance, à tous les bons sentiments.

Je ne chercherai point à prouver qu'il avait suffi d'un bouquet pour faire de Roberte, cette fille hautaine, égoïste, une jeune personne d'un caractère charmant. On ne le croirait pas, et on aurait raison. Ce changement, c'était l'œuvre de Sigismond; il était le résultat du bon exemple, de beaucoup de ménagements, d'une grande patience et d'une tendresse plus grande encore. Le bouquet n'avait été que l'occasion, le prétexte qu'une émotion longtemps contenue avait saisi pour se manifester.

On était entré dans une voie nouvelle; tous les jours maintenant Roberte allait avec son frère passer la soirée chez ses nouveaux et bons amis, dont la société lui plaisait infiniment. Néanmoins, elle conservait encore dans son esprit et ses manières une roideur qui rendait l'expansion difficile; on se sentait toujours gêné avec elle. Puis elle s'obstinait à garder d'anciennes habitudes de grandeur qui formaient un contraste affligeant avec la manière d'être si simple et si naturelle de Sigismond. Ainsi, par exemple, au lieu d'arriver le soir avec un ouvrage facile et sans prétention, elle n'entrait jamais sans être escortée d'un grand métier à tapisserie que Louis apportait et remportait avec le respect qu'on accorde à une

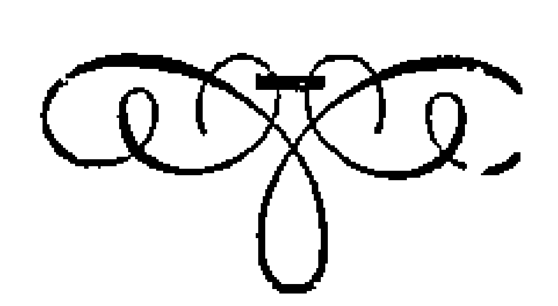
châsse. Sur ce métier était tendu, depuis quatre ou cinq ans, un morceau de satin sur lequel elle brodait un dessin oriental avec de la soie, de l'or et des perles. Cette œuvre importante avait jadis été destinée à faire un coussin pour les pieds de Mme de Bretonville. Mais aujourd'hui il n'avait plus de destination, et c'était pitié de voir que Roberte perdait encore le temps à des travaux inutiles comme celui-là. Cependant Wilhem, qui considérait le frère et la sœur comme ses propres enfants, n'hésitait plus à donner des avis à la jeune fille, et lui disait franchement sa façon de penser, lorsqu'il jugeait que cela était nécessaire. C'est ainsi qu'il avait déterminé Roberte à se défaire de ses fameux bijoux, lesquels avaient produit une somme assez considérable pour défrayer le petit ménage, au moins pendant deux années. Il avait encore obtenu qu'elle s'habillât, non pas en grisette, mais en fille modeste et raisonnable. Son influence sur elle tenait du prodige! Enfin, il lui démontra la nécessité d'apprendre un état. Cela ne se fit pas tout seul, il fallut de la patience; mais Roberte, après bien des objections, se rendit un beau jour, et Guillaume fut chargé de lui apprendre à peindre sur porcelaine. Comme elle avait d'excellentes dispositions, qu'elle était fort intelligente et qu'elle dessinait déjà d'une façon remarquable, elle fit



Il passait tous ses moments de loisir à la regarder peindre. (Page 217.)

des progrès rapides. Alors elle essaya de l'aquarelle, y fut plus heureuse que Sigismond, et se mit à peindre des éventails.

Louis n'en croyait point ses yeux; cela lui paraissait la chose la plus extraordinaire du monde. Il s'était toujours imaginé que Roberte n'était point née pour travailler, et intérieurement n'avait jamais cessé de blâmer Sigismond lorsqu'il voulait qu'elle apprît un état. Mais il était heureux et passait tous ses moments de loisir à la regarder peindre; commentant et admirant sans cesse; s'extasiant sur tout ce qu'elle faisait et la portant aux nues à tout propos. Il avait reporté sur les crayons, les cartons, les pinceaux, les couleurs, le respect qu'il avait jadis pour le grand métier à tapisserie, et touchait à tout cela comme à des reliques.



CHAPITRE XVI.

Encore un pas difficile.

Ils étaient tous fort heureux, lorsqu'un jour Sigismond reçut une lettre dont l'écriture lui était inconnue; il l'ouvrit avec méfiance, redoutant quelque mauvaise aventure. Depuis deux ou trois jours il rêvait de Narcisse et du cousin Mousseron. La lettre était tout simplement de Mlle Pélagie. La vieille fille demandait une pension!... Une pension!... Ils en étaient comme étourdis. Louis, quoiqu'il ne sût point lire, voulut voir la lettre, la toucher, la regarder au jour; il s'imaginait que c'était une mauvaise plaisanterie.... Mais rien n'était plus réel : Mlle Pélagie sollicitait une pension de ses neveux!... Au premier moment, on n'éprouva qu'une profonde surprise.

Mais on ne tarda pas à retrouver de la présence d'esprit.

« Ah ! fit Louis, monsieur, pardonnez-moi, mais voilà un rude coup !

— Et sur lequel tu ne comptais pas, dit Roberte.

— Non, bien sûr.... Aucune prévision ne pouvait aller jusque-là.... Elle passe pour être fort riche, Mlle Pélagie.

— Il faut croire qu'elle ne l'est pas tant que cela, dit Sigismond.

— Cependant, fit remarquer Roberte, elle avait des biens, des maisons, un hôtel. Qu'en a-t-elle fait?

— Elle s'en est débarrassée peu de temps après la mort de votre père, dit Louis. Et comme elle a toujours été avare, qu'elle ne faisait aucune dépense dans sa maison, on ne peut supposer que le prix lui en ait servi à payer des dettes....

— Tout cela est incompréhensible.

— Elle faisait beaucoup d'aumônes, dit Sigismond.

— Non, monsieur, non; n'en croyez rien. Elle gardait tout ce que lui donnait votre père.

— Dans tous les cas, implorer un secours d'argent de quelqu'un, fût-ce de ses neveux, est une chose fort pénible, et à laquelle on ne se décide il me semble, que lorsqu'on ne peut plus faire

autrement. Si ma tante nous demande une pension, c'est qu'elle n'a pas d'autre ressource.

— Il faut bien le croire, dit Roberte. Mais, enfin, au premier abord on ne peut se dissimuler que cela paraît invraisemblable.

— Si l'on m'avait prédit, il y a dix ans, fit Louis avec humeur, que vos petites mains travailleraient un jour pour nourrir Mlle Pélagie!...

— Tu ne l'aurais pas cru, n'est-ce pas?

— Non, mademoiselle.

— Eh bien, moi non plus.... Je n'en suis pas plus fière que de raison, va!

— Je me demande, dit Sigismond, comment nous allons faire?

— Nous retrancherons quelque chose de notre superflu, voilà! fit Roberte en riant.

— Ne ris pas comme cela.... Dis-moi, combien penses-tu que nous puissions donner à Mlle Pélagie?

— Je ne sais pas, moi....

— Mais, monsieur, dit Louis, vous ne pouvez rien donner à Mlle Pélagie. C'est à peine si vous avez de quoi vivre!

— Tu crois. Combien avons-nous de revenu?

— Vous n'avez aucun revenu, monsieur. A force de travail, de veilles, de fatigues, vous gagnez dix-huit cents francs.

— Tant que cela! Alors on fera à ma tante une rente de six cents francs. »

Roberte trouvait fort injuste la demande de Mlle Pélagie. Jusqu'alors cependant elle s'était contenue. Mais en voyant avec quelle facilité Sigismond s'exécutait, elle se leva indignée et vint se placer devant lui.

« En vérité, dit-elle, six cents francs! On croirait en te voyant si généreux que ce n'est rien pour toi, que tu ramasses l'or à la pelle! Elle veut donc absolument que nous mourions de faim, cette vieille fille!...

— Oh! Roberte.

— Je m'emporte; j'ai tort. Mais enfin, ce que je dis n'est-il pas vrai? Qu'a-t-elle fait pour nous, Mlle Pélagie?

— Que pouvait-elle, dans sa position....

— Oh! laisse donc, ce n'est pas vrai!

— Vrai ou non, tu sais bien....

— Voilà une belle raison.... Je sais bien!.... Oui, je sais bien que je dois céder. Seulement, il ne faut pas m'en vouloir si je ne le fais pas de bonne grâce. Toi, tu es de trop bonne composition, et c'est ce qui m'exaspère.... Et puis, je croyais que nous en avions fini avec la misère.... Voyons, conviens qu'il est triste, lorsqu'on réussit à peine à ne point faire de dettes chez son boulanger, d'avoir à prélever sur son superflu

une rente pour Mlle Pélagie.... Il va donc falloir encore que tu fasses des portraits au rabais?

— Non, je vendrai des tableaux.

— Oh! si tu comptes sur tes tableaux!... Ce sont des chefs-d'œuvre, j'en conviens; mais on ne te les achètera pas.... ou du moins, on t'en offrira si peu d'argent, que tu aimeras mieux les garder. Enfin, nous ne sortirons jamais de tous ces ennuis; c'est désespérant! »

Au fond, Sigismond n'était pas plus satisfait que Roberte. Plusieurs fois déjà il avait dû pour payer une dette, combler un déficit, faire à très-bas prix des portraits très-mauvais, à son idée, et dont il avait honte. Il avait aussi risqué chez un marchand de tableaux, de petits paysages, qui passaient à l'atelier pour des merveilles, et on lui en avait offert un prix qui l'avait humilié. Tout cela était incapable de l'arrêter lorsqu'il s'agissait de remplir un devoir et ne l'empêcha point de se rendre à Versailles le lendemain matin, pour rassurer Mlle Pélagie, qui, dans sa lettre, se montrait fort inquiète au sujet de son propre avenir. Il la trouva qui écrivait sur la petite table où lui-même avait fait une si longue lettre pour Narcisse.

« Bonjour, ma tante, dit-il gaiement en ouvrant la porte.

— Tiens! te voilà, fit-elle en retirant ses besi-

cles, tu es un bon garçon d'être venu.... Tu as reçu ma lettre?

— Oui, ma tante.

— Et?

— Nous ferons ce que nous pourrons pour que vous soyez heureuse.

— Vrai?

— Mais oui, ma tante.

— Ça te gêne, n'est-ce pas?

— Un peu, sans doute. Mais enfin.... en travaillant....

— Oui, je te comprends; quelques coups de pinceau de plus et.... et quelques côtelettes de moins, n'est-ce pas?... Si ce n'est que cela!... Ah çà, dis-moi, c'est donc décidément une bonne partie la peinture?

— Mon Dieu, ma tante....

— Oui, je sais bien; ça ne vaut pas la banque comme la faisait ton père, mais enfin on y gagne de l'argent tout de même.... Ainsi on ne m'avait pas trompée en me disant que vous faisiez vos affaires?

— Qui vous a dit cela?

— Qui? Mais tout le monde.... et personne, c'est un bruit qui court; tu as fait pour des gens d'ici des portraits qui, assure-t-on, sont fort remarquables. Moi, personnellement, je ne puis rien t'en dire, je ne les ai pas vus!... A propos, puis-

que tu travailles si bien, il faudra que tu fassses aussi le mien, mon portrait.... Est-ce que tu ne veux pas?

— Mais.... si, ma tante.

— Tu me dois bien cela.... Et puis, je suis vieille, je peux m'en aller d'un moment à l'autre.... enfin, je serais bien aise, puisque l'occasion s'en présente aussi naturellement, de vous laisser un souvenir de moi.

— Soyez tranquille, ma tante, c'est convenu. »

Mlle Pélagie, ses besicles à la main, regardait son neveu avec une tendresse qu'il ne lui connaissait pas.

« Quel bon garçon tu fais! lui dit-elle.... Avec moi il n'y a pas d'inconvénient.... Mais avec les autres, tu feras bien de te méfier un peu, de te mettre sur tes gardes.... »

Alors elle parla du père et de la mère Laurent, qui, à l'entendre, n'étaient que des vieux avares, des gens qui vivaient à ses dépens, des ceci, des cela....

« Sais-tu, dit-elle enfin, que c'est un grand avantage pour vous qu'il garde vos rentes? »

Sigismond ouvrit des yeux si étonnés, que Mlle Pélagie ajouta tout de suite :

« Mais, oui; voyons, tu ne comprends pas? c'est pourtant assez clair : les intérêts et les intérêts des intérêts? tout cela s'accumule, s'entasse,

grossit, s'arrondit, fait la boule de neige enfin!... Tu verras dans quelques années quelle jolie somme le père Laurent sera forcé de vous remettre!.... Mais tu as de la chance, toi, tout te réussit.... Ce n'est pas comme moi.... »

Elle essuya deux ou trois larmes. Ce que voyant, Moumout, qui jusque-là, s'était tenu fort sage dans un coin de la chambre, accourut pour consoler sa maîtresse. Et ce fut entre eux des moumours à n'en plus finir.

Sigismond allait prendre congé de sa tante, lorsqu'elle songea à la lettre qu'elle avait laissée inachevée sur la table.

« Attends un peu, » dit-elle en rajustant ses besicles sur son nez.

Et le buste plus droit qu'un cierge, elle se mit gravement à écrire. Sigismond pensait qu'il s'agissait d'affaires importantes.

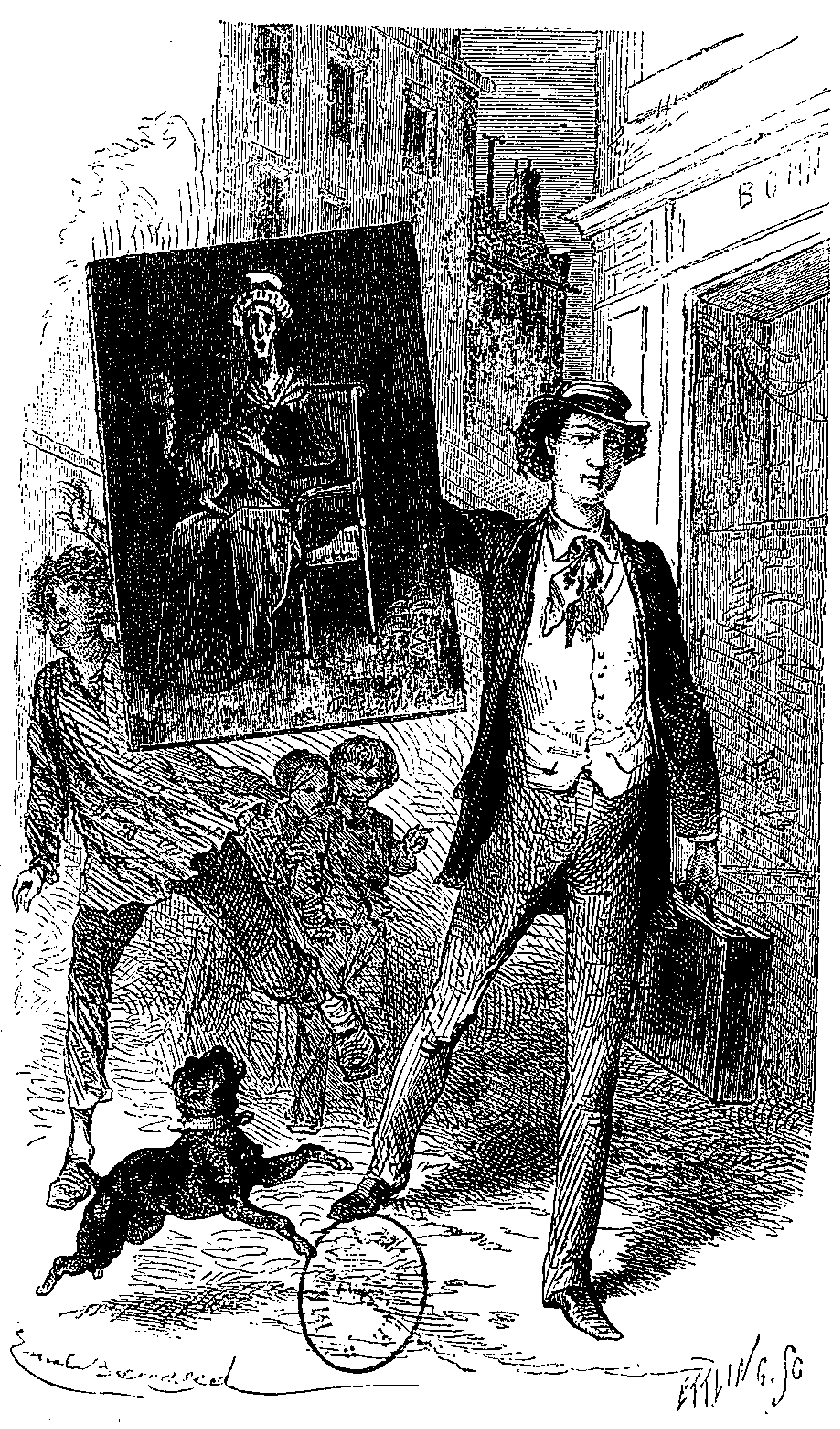
« Tiens, lui dit-elle lorsqu'elle eut fini, vois si c'est ça? »

C'était mot pour mot ce qu'elle lui avait autrefois dicté pour Narcisse.

« Eh bien, demanda-t-elle lorsqu'il eut achevé cette étrange lecture, qu'en dis-tu? Et l'orthographe?

— C'est parfait, ma tante. Mais vous êtes donc en correspondance suivie avec Narcisse?

— Suivie, non. C'est lui qui m'écrit. Il est



Le portrait de Mlle Pélagie. (Page 229.)

pour moi d'une affection à laquelle je ne comprends rien. Nous ne nous connaissons pas; il était tout à fait en bas âge lorsque j'ai quitté Lassan, et ne doit point se souvenir de moi. De mon côté, c'est tout au plus si je me rappelle de l'avoir vu se rouler dans la poussière avec les autres marmots du village.... N'importe! il m'aime beaucoup et me l'écrit deux ou trois fois par an avec toutes sortes de politesses. Je ne réponds jamais; cela me fatigue d'écrire. Mais dans sa dernière lettre, il insiste tant, que je me suis décidée ce matin. »

Sigismond s'en alla fort intrigué; cette tendresse de Narcisse pour Mlle Pélagie ne lui semblait point du tout naturelle. Quelques mois plus tard, lorsqu'il revint à Versailles pour faire le portrait de la vieille fille, il trouva encore une nouvelle lettre de Narcisse; il la lut et la relut pour tâcher de découvrir ce que signifiait cette singulière correspondance; mais il y perdit son temps et sa peine.

Quant au portrait, il en fit un tableau de genre; c'était une bonne fortune pour un artiste que d'avoir à reproduire une physionomie originale comme celle de Mlle Pélagie, et Sigismond sut en profiter.

CHAPITRE XVII.

Tout va bien.

Le temps des épreuves était passé; la situation de nos jeunes amis s'améliorait de jour en jour. Roberte, devenue une artiste fort remarquable en son genre, recevait plus de commandes qu'elle n'en pouvait exécuter, et son travail était richement rémunéré. Il régnait maintenant dans la maison une aisance relativement très-grande, et c'était à elle qu'on la devait presque tout entière; Sigismond, obligé de sacrifier le présent à l'avenir, négligeait ses intérêts d'argent pour ne songer qu'à celui de sa réputation. Il étudiait encore, cherchant la perfection avec une persévérance, une abnégation, une patience dont il ne devait point tarder beaucoup à recevoir le prix. Mais

enfin pour le moment, Roberte était la pourvoyeuse réelle du ménage et en ressentait une satisfaction qu'elle n'avouait pas pour ne blesser personne, mais qu'on peut qualifier d'immense; il entrait dans son caractère de dominer, de protéger, de régner. Il ne lui était pas possible d'être heureuse à moins. Elle avait réellement sujet d'être contente d'elle-même et, il faut bien le dire, elle ne s'en privait aucunement. Elle se plaisait surtout à regarder du haut de son talent toutes ces petites demoiselles insignifiantes, à son idée, dont la vie se partage entre des visites où elles s'ennuient et des soirées où elles ne s'amusent guère. Enfin, ce qui contribuait pour une part énorme à son bonheur, c'est que si elle n'était plus la fille adulée d'un *roi de la finance*, elle n'était pas, du moins la première venue; elle était quelqu'un, une personne presque célèbre et dont le nom prononcé à haute voix, faisait retourner les gens sur son passage.

Enfin Sigismond qui, deux ans plus tôt, avait fait admettre à l'exposition un assez joli tableau qu'on ne remarqua point, eut le bonheur cette année-là d'exposer deux fort beaux paysages; ils firent sensation. La critique s'en empara; on les discuta avec une sorte de passion.

« Est-il permis, disait-on d'un côté, de peindre des moutons qui ne soient pas littéralement cou-



Deux fort beaux paysages qui firent sensation. (Page 232.)

verts de crasse et de poussière. Certes, des moutons blancs comme neige, cela se voit quelquefois; les paysans sont tellement stupides, ignares en fait de pittoresque, qu'ils ne craignent pas de défigurer la nature, de l'abêtir, de la bourgeoisifier en savonnant de pauvres animaux qui ne peuvent s'en défendre. Mais qu'un peintre, qu'un jeune artiste qui fait preuve à ses débuts d'un talent déjà si remarquable, reproduise de telles aberrations, cela ne se devrait point voir. Et puis a-t-on jamais vu que des bergers fussent des gars si bien faits et surtout qu'ils eussent le teint frais? Ne sait-on point que les paysans ont tous le visage cuivré par le soleil, et que la fatigue, les durs labeurs, ont de bonne heure alourdi leurs membres? Vous êtes jeune, monsieur Dufrêne, on peut encore vous donner utilement un bon conseil : eh bien, corrigez-vous de ce défaut particulier aux époques de décadence comme la nôtre, et qui consiste à tout voir en joli. La nature n'est point jolie; elle est grande, elle est sévère, elle est sauvage, elle est tout ce que vous voudrez; elle est laide au besoin, mais elle n'est point jolie, et c'est l'humilier que de la faire jolie. »

« Qu'il y ait dans la nature, disait-on d'un autre côté, des moutons vulgaires avec des toisons malpropres comme ceux qu'a représentés M. Si-

gismond Dufrêne, c'est incontestable; on ne peut faire un pas dans la campagne sans que ces choses-là vous crèvent les yeux. Mais c'est malheureux, et il nous semble que c'est bien assez de les voir au naturel, lorsqu'on ne peut pas faire autrement, sans être encore obligé de les contempler en peinture. Que les artistes ne s'y trompent pas; leur mission n'est point, comme ils semblent le croire, de peindre ces horreurs. Avant toute autre chose, l'art doit être aimable; ce que nous lui demandons, c'est d'embellir notre vie, de charmer nos yeux. Laissez dans leurs prairies artificielles ou naturelles, ces bêtes immondes sous la garde de leurs rustauds de bergers et représentez-vous des moutons blancs comme la neige, paissant de fins gazons rehaussés de pâquerettes et de boutons d'or. Et puis, pour l'amour de Dieu, monsieur l'artiste, plus de ces stupides paysans qui mangent grossièrement devant le public, du pain noir et du fromage mou. Faites-nous des bergers comme savaient si bien les faire les artistes du siècle dernier, des bergers charmants, avec des fleurs à leur chapeau, des rubans roses à leur houlette, des culottes courtes et des bas de soie. »

A dire vrai, ces critiques ne déplaisaient pas à Sigismond, car elles étaient bienveillantes et lui reconnaissaient du talent. Il obtint une médaille.

Les deux paysages furent vendus un très-bon prix à un riche boyard, et Sigismond au comble de ses vœux, courut louer dans les environs de Fontainebleau une jolie maison de campagne qu'il avait en vue depuis longtemps. Il s'y installa avec Roberte et Louis, et fit disposer un étage pour Wilhem qui consentit à y demeurer une partie de l'été.

Mais le plus heureux parmi tous ces heureux, assurément, c'était Louis. Comme Roberte avait pris une servante, il ne s'occupait plus des soins du ménage, il vivait comme un rentier ; s'il travaillait encore quelquefois, c'était pour se distraire, pour son agrément, car on lui avait signifié qu'il eût à se reposer désormais. Il se savait de la famille; aussi disait-il notre jardin, notre maison, notre servante, nos éventails, nos tableaux, nos amis, et, tout doucement, il s'était enhardi jusqu'à dire en parlant de Roberte et de Sigismond, mes enfants. La prospérité le grisait un peu, et lui, si modeste jadis, on le surprenait à se carrer dans son bien-être avec une suffisance de parvenu. Certes, il ne disait point : tout cela est mon œuvre; mais il aimait à répéter que ses jeunes maîtres avaient maison de ville et maison de campagne, et expliquait à tout propos et à tout instant, que c'était à leur travail qu'ils devaient leur fortune. Il était fier surtout du succès

de Sigismond, et, parmi les feuilles publiques qui entraient à la maison, connaissait parfaitement celles qui contenaient des éloges pour le jeune artiste. Il les portait chez ses voisins et se les faisait lire les unes après les autres sans être jamais rassasié. Du reste, quand il avait dit : on parle de nous dans les journaux, il avait tout dit.

L'hiver, on revint à Paris occuper la maison de ville qui n'était autre que l'ancien appartement de la rue Vavin; mais augmenté de deux chambres que Sigismond avait ornées de quelques meubles anciens : un lit et des siéges du temps de Louis XIII, des chiffonniers qui dataient d'époques différentes. Tous ces objets étaient loin de former un ensemble bien régulier; mais Sigismond les avait achetés chez un marchand de bric-à-brac, à mesure que l'occasion s'était présentée et sans se demander s'ils s'entendraient entre eux.

Au milieu de cette prospérité, le jeune artiste avait pourtant un souci; Roberte était d'âge à se marier, et il se demandait où il trouverait un mari pour cette fille qu'un reste de hauteur rendait indifférente au mérite d'autrui. Il s'était déjà présenté quelques jeunes gens, des amis de Sigismond, mais elle n'avait même pas daigné les remarquer. Enfin, on proposa un parti superbe;

de la fortune, de la jeunesse et de l'esprit. Wilhem, ainsi que Fritz et Guillaume, étaient présents lorsque le jeune homme fit part de cette nouvelle à sa sœur. Mais elle ne voulait pas plus de ce monsieur-là que des autres. Sigismond n'y comprenait rien.

« Alors, disait-il, tu veux rester fille comme notre tante Pélagie? »

Et il riait. Cela taquinait Roberte, qui répondait avec aigreur et avait fort envie de pleurer.

Wilhem voulut faire quelques observations sur la façon dont elle prenait d'innocentes plaisanteries; mais elle se fâcha, prétendit qu'on la rendait malheureuse et finalement se retira dans un coin pour bouder à son aise. Guillaume n'était pas moins dépité et jetait à la dérobée du côté de Roberte des regards qui faisaient bien voir que lui aussi la considérait comme une victime. Wilhem et Sigismond n'eurent pas besoin d'une prodigieuse perspicacité pour deviner ce qui se passait.

« Ah! çà, fit le jeune artiste d'un ton moitié bourru, moitié content, si vous avez décidé de vous marier ensemble, pourquoi ne le dites-vous pas? »

La vérité est qu'ils n'avaient rien décidé du tout; ils y pensaient depuis longtemps, cha-

cun de son côté, mais ne se l'étaient point dit.

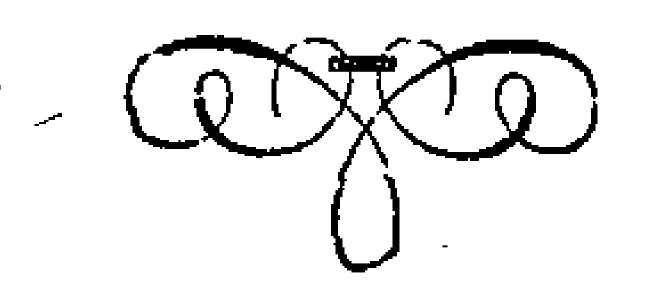
Wilhem comprit que c'était à lui de faire les premiers pas, et il les fit avec joie ; ce mariage le flattait pour Guillaume, car Roberte était une femme de beaucoup de mérite et fort distinguée; quant à lui, personnellement, il était heureux de voir se resserrer les liens d'affection qui l'unissaient à ces deux enfants, dont il se considérait depuis tant d'années déjà comme le père.

On était alors au mois de novembre. Il fut décidé sur la proposition de Wilhem que le mariage n'aurait lieu que six mois plus tard, dans les premiers jours de mai. Wilhem avait en horreur l'habitude qu'ont les Parisiens de bâcler les mariages en moins de trois semaines et voulait que Roberte et Guillaume n'eussent point lieu de se repentir d'une trop grande précipitation.

L'hiver se passa fort agréablement ; on allait quelquefois au spectacle, à l'Opéra, au Théâtre-Français, partout enfin où il est permis de conduire une jeune personne. Roberte fort simple, quoique naturellement élégante, se contentait pour ces circonstances d'une robe blanche qu'elle avait faite elle-même; mais elle n'en excitait pas moins l'admiration partout où elle se présentait.

Elle était fort sensible à ces hommages ; et puis, il faut bien l'avouer, le vieux levain subsistait encore au fond de son cœur, et elle ressentait une joie secrète, mais profonde, à se voir admirer en toilette simple et décente, là où beaucoup de celles qui l'avaient humiliée autrefois, ne réussissaient pas toujours malgré un luxueux étalage de diamants et des toilettes tapageuses à fixer la moindre attention. Mais si secrète que fût cette satisfaction, il était quelqu'un qui la devinait et qui en souffrait ; ce quelqu'un c'était Guillaume. Certes, que Roberte fût heureuse d'inspirer de l'admiration et de la sympathie, c'était tout naturel; mais qu'elle vît encore dans les femmes d'un monde où elle ne devait plus aller désormais des rivales à vaincre, cela désespérait Guillaume. « Eh quoi, pensait-il, y a-t-il donc encore de la rancune dans ce cœur trop fier? Roberte ne doit-elle jamais guérir de la déplorable éducation qu'elle a reçue dans sa première enfance? Et les blessures que de petites filles sottement élevées ont faites jadis à son amour-propre, resteront-elles toujours vives ? » Lui, Guillaume, qui était la simplicité et la générosité en personne, il ne comprenait rien à ces petitesses et se disait avec raison que si la jeune fille en ressentait quelquefois de la joie, elle devait en éprouver plus souvent encore du chagrin. Et il lui en voulait pres-

que de ne point les dédaigner. Mais le lendemain, lorsqu'on se rencontrait à l'atelier, Roberte était redevenue bonne et Guillaume redevenait heureux.



CHAPITRE XVIII.

La mort de mademoiselle Pélagie.

Aux premiers jours du printemps, Sigismond reçut un message qui l'appelait à Versailles; Mlle Pélagie se mourait. Il suivit l'exprès qui était venu lui apporter cette funèbre nouvelle. C'était dans la soirée, et la nuit était presque venue, lorsque le jeune homme pénétra chez sa tante, qu'une voisine, une vieille femme misérable comme elle, gardait en lisant des prières. Mlle Pélagie fit comprendre à cette pauvre vieille qu'elle désirait rester seule avec son neveu.

« Assieds-toi là, dit-elle en montrant le même fauteuil déguenillé où elle s'asseyait autrefois.

Sigismond obéit.

« Tu vois, dit-elle, c'est fini! J'ai reçu les der-

niers sacrements aujourd'hui. Je ne voulais pas encore, mais je m'affaiblissais, je m'affaiblissais.... Enfin, c'est fait!... Cela veut dire que demain je ne serai plus de ce monde.... C'est trop tôt, je n'ai pas soixante ans!... Mais c'est les privations qui m'ont tuée....

— Ma pauvre tante!...

— Ça te fait de la peine? Tu es bon, toi.... trop bon même, et tu pourras bien en être dupe.... Enfin, je te préviens.... C'est un service que je te rends.... et dont tu ne profiteras sans doute pas. Mais j'ai fait mon devoir, et c'est le principal!... Maintenant, parlons d'autre chose : je t'ai fait venir, bien que ce soit fort triste pour toi, parce que je ne voulais pas mourir toute seule, comme un chien, pendant que j'avais de bons parents à deux pas de moi.... Je ne veux pas que ce soit des étrangers qui me ferment les yeux.... Et puis, on ne sait jamais à qui on a affaire.... Dès que je dors un peu, il me semble toujours entendre ouvrir les meubles... Je n'étais jamais tranquille.... Ils disent que je suis riche à Versailles.... Je ne sais pas qui a fait courir ce bruit-là.... Toujours est-il qu'on furète dès qu'on me croit endormie. Si j'étais morte, ce serait bien autre chose, pense donc!... Je ne veux pas de cela; il n'y a que toi qui aies le droit de fouiller partout ici.... Voici mes clefs, quand je n'y serai plus, tu ouvriras

tout, tu secoueras tout.... Mais toi seulement.... Ne prends pas de témoins ; si tu trouvais quelque chose et qu'on le sût, les créanciers de ton père jetteraient les hauts cris.... Cela ne les regarde pas, car ce que je possède m'appartient légitimement ; je n'ai jamais rien fait perdre à personne, Dieu merci !... Mais les hommes sont si cupides !... Dis donc, tu sais, il ne faudra pas te faire de bile.... toi, non plus, tu ne dois rien.... Ah ! il ne manquerait plus que ça !... Fais bien attention à ce que je te dis : toi et ta sœur, vous ne devez rien.... Et si quelqu'un vous disait ceci, cela.... vous donnait de mauvais conseils enfin, envoyez-les promener.... Maintenant, assieds-toi et ne me quitte plus.... Ça ne durera pas longtemps, va ! »

Mais Sigismond, au lieu de s'asseoir comme le lui demandait sa tante, jetait pour la deuxième ou troisième fois un regard surpris autour de la chambre. Il ne pensait point que Mlle Pélagie eût encore l'esprit assez présent pour le remarquer ; il se trompait.

« Tu cherches mon portrait ? lui dit-elle.

— Oui, ma tante.

— Je l'ai vendu la semaine passée.

— Vous l'avez vendu !...

— Est-ce que tu t'imaginais que je l'avais donné ?... Oui, je l'ai vendu.... Il paraît qu'on en a parlé dans Versailles, de ce portrait, et plusieurs

personnes sont venues pour le voir.... La semaine passée, un monsieur m'en a offert cent écus....

— Et vous l'avez cédé !

— Pour qui me prends-tu ?... J'ai fait au contraire comme si je ne le voulais point vendre.... mais en laissant croire que je le vendrais tout de même.... si on m'en donnait un prix assez élevé....

— Et alors?

— Eh bien, le monsieur s'en est allé.... puis, il revint le lendemain, et m'offrit cent francs de plus....

— Et vous le lui avez laissé?

— Non pas. Il s'en est encore allé, puis il est encore revenu le lendemain.... Mais, cette fois, on voyait qu'il était à bout.... Je lui dis que je n'échangerais mon portrait que contre un billet de cinq cents francs....

— Oh! ma tante, un portrait qui n'avait pas de prix pour moi!...

— Tu y tenais, mon pauvre garçon?... Moi aussi.... à cause de Moumout, que tu avais si gentiment placé sur mes genoux et qui me regardait avec des yeux si caressants.... Mais, enfin, un portrait n'est toujours qu'un portrait.... tandis que cinq cents francs.... et dans ma position!... Mais ne me fais plus parler, hein?... Assieds-toi là.... »

Sigismond obéit.

« Tiens, dit-elle en montrant son paroissien tout ouvert sur la table, lis les prières qui sont là dedans.... Je veux mourir en chrétienne. »

La pauvre fille était usée; elle s'éteignait tout doucement, sans secousse et presque sans souffrance.

« Oh! mon Dieu! s'écriait-elle à chaque instant.... Oh! mon Dieu! »

Sigismond la croyait plongée dans la prière et priait lui-même.

« Oh! mon Dieu! fit-elle enfin avec un profond soupir, il était donc écrit que je m'en irais de ce monde avant le père Laurent!... et que je ne jouirais point de cette rente!...

— Il ne faut point penser à ces choses-là, ma tante, dit Sigismond stupéfait.

— Oui, je sais bien.... ce n'est pas le moment, n'est-ce pas?... Mais c'est une injustice si criante!... Ces gens-là nous ont tout pris!... »

Elle s'éteignit vers cinq heures du matin, comme le jour commençait à poindre.

A sept heures, Roberte qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, reçut une dépêche formée de quatre mots : « Ma tante est morte! »

La jeune fille était inquiète, elle ne pouvait tenir en place; à chaque instant elle s'asseyait et se levait, ou bien prenait un livre qu'elle rejetait presque aussitôt. Elle se mettait à travailler, puis

tout à coup s'arrêtait pour songer. Louis souffrait de la voir dans un tel état.

« Il ne faut pas que la mort de votre tante vous afflige à ce point, » lui dit-il.

Elle le regarda avec étonnement. Il était évident qu'elle ne ressentait point l'affliction dont Louis parlait.

« La mort est une horrible chose, n'est-ce pas? » dit-elle cependant, mais par manière d'acquit.

Puis elle ajouta presque aussitôt :

« Tu penses donc réellement, toi, Louis, qu'elle était riche?

— On le disait à Versailles....

— Mais.... à quel chiffre estimait-on sa fortune?

— Les uns disaient plus, les autres moins....

— Mais enfin?...

— A plusieurs centaines de mille francs.

— Seulement?... Elle recevait tant d'argent de mon père!... et elle était si avare!... »

Et Roberte demeurait comme plongée dans des réflexions absorbantes. Puis tout à coup elle se levait en disant :

« C'est absurde de songer à tout cela; on ne doit pas se faire de telles illusions.... »

Dans l'après-midi, Wilhem vint lui tenir compagnie.

« Mon enfant, lui dit-il en la voyant inquiète,



Roberte demeurait plongée... (Page 248.)

nerveuse, préoccupée, enfin tout à fait incapable de se distraire, mon enfant, si vous le trouvez bon, nous allons sortir. Il vous faut des vêtements de deuil; je vous engage à les acheter dès aujourd'hui.

— C'est juste, répondit-elle; sortons. »

Et tout le reste du jour elle fut occupée de la confection d'une robe et d'un manteau. Jamais on ne l'avait vue coudre avec tant d'ardeur; il était visible qu'elle voulait s'étourdir. Wilhem l'étudiait, et, tout seul, hochait la tête dans son coin; il n'était pas content, il s'en fallait, de la voir en cet état!

« Qu'a-t-elle? se disait-il. Si la mort de sa tante l'impressionne si vivement, pourquoi ne pleure-t-elle pas? »

On rendit les derniers devoirs à Mlle Pélagie. Louis et Wilhem assistèrent Sigismond dans cette triste cérémonie. Puis, pour se conformer au vœu de sa tante, le jeune artiste rentra dans ce pauvre logis où elle avait vécu dix longues années dans un état voisin de l'indigence.

Le soir, Roberte recevait encore une dépêche de son frère. « Que Louis vienne me retrouver de suite, » disait-il.

Le bonhomme retourna sur-le-champ à Versailles. Roberte ne se coucha point. Le lendemain, dès huit heures du matin, Sigismond arri-

vait; comme elle l'avait vu venir dans la rue, elle courut à sa rencontre.

« Eh bien? lui demanda-t-elle avec une vivacité anxieuse qui le surprit péniblement.

— Quoi? » fit-il avec froideur.

Le regard de Roberte parlait pour elle. Sigismond allait répondre lorsque tout à coup il se ravisa.

« Je ne sais pas encore, dit-il.

— Mais à peu près? fit-elle avec une sorte d'impatience.

— Et s'il n'y avait rien? »

Elle se laissa tomber avec accablement dans un fauteuil.

« Rassure-toi, il y a quelque chose; mais je ne puis te dire combien. C'est du reste pour cela que je suis venu. Le notaire a besoin de ta signature. Il faut pour que tu entres en possession de la fortune que te laisse ma tante....

— De la fortune! interrompit Roberte en se redressant. Alors, c'est considérable.... Voyons, je suis sur des épines.... Tu sais ce qu'il y a, dis-le-moi. »

Sigismond fit un geste de découragement.

« Tiens, tu es toujours la même, dit-il avec tristesse; tu ne changeras jamais!

— Bon! pour un peu de curiosité.... Voyons, ne me gronde pas.... »

Il l'embrassa.

« Si ce n'était, dit-il, quelques méchants retours vers ce passé dont je voudrais que tu eusses perdu tout souvenir, tu serais une fille parfaite.

— On n'est pas parfait. Pourquoi veux-tu que je sois parfaite? Excepté toi, qu'est-ce qui est parfait?

— Enfin!... assieds-toi là et prépare-toi à entendre quelque chose d'inattendu, d'impossible, d'inouï.... de tout ce que tu voudras!... un coup de foudre!

— Va!... ne crains rien....

— Eh bien, j'ai trouvé dans différents meubles dont elle m'avait donné les clefs avant de mourir, des titres de rentes sur l'État, pour....

— Pour....

— Pour trois millions deux cent cinquante mille mille francs.

— Trois millions! s'écria Roberte.

— Oui, trois millions! et elle est morte usée par les privations, par la misère!...

— Trois millions! » répétait la jeune fille.

Puis, elle ajouta entraînée par la joie :

« Eh bien, veux-tu que je te dise?

— Dis?

— Je m'y attendais!...

— Ah! fit Sigismond en se croisant les bras.

— Oui, j'avais fait le compte.... à peu près. Mon père lui faisait un revenu de cent cinquante mille francs, et elle ne dépensait rien ; elle vivait comme une mendiante !... Et puis quelque chose, un pressentiment, me disait que notre infortune n'était que passagère.... Que nous nous en relèverions.... enfin que nous devions un jour reprendre dans le monde la position que nous avons si malheureusement perdue.

— Et moi qui te croyais si heureuse !... Et peut-on savoir depuis quand ces idées te trottent dans l'esprit ?

— Depuis quand?... Tu m'en veux?

— Moi !... Pas le moins du monde. Mais je pensais, d'après ce que tu disais toi-même, que la fortune, le luxe, la dissipation, les vaines satisfactions mondaines, tout cela t'était devenu indifférent ?

— Sans doute, mais enfin....

— Ne t'ai-je pas entendue répéter cent fois que tu préférais une existence utilement remplie comme la tienne à la vie sottement désœuvrée que mènent la plupart des femmes du monde?

— Oui, j'ai dit cela. C'était et c'est toujours vrai. D'ailleurs la fortune ne m'oblige pas à vivre comme elles. Mais, je l'avoue, j'ai encore sur le cœur les affronts que j'ai subis, que tu as subis toi-même, mon pauvre Sigismond ! Après la mort

de mon père qui avait fait la fortune de tant de gens, ne nous a-t-on pas enveloppés dans une sorte de mépris? Qui nous a tendu la main, qui s'est occupé de nous? Personne. Et moi, personnellement, que n'ai-je pas souffert, pendant cette malheureuse année de couvent!... Eh bien, vrai, je serais heureuse de reparaître aux yeux du monde, qui nous croit perdus, brillante et riche, non pas comme autrefois, mais assez encore pour exciter son envie. Tu me demandais tout à l'heure depuis quand ces idées m'étaient venues? Je mentirais si je te répondais que je ne les ai pas toujours eues. Pourtant elles n'ont pris de la consistance qu'à partir du jour où j'ai appris que Mlle Dufrêne se mourait. Louis m'avait répété tant de fois qu'elle avait toujours pratiqué une économie prodigieuse!

— Pauvre Louis! Il ne savait pas quel mal il te faisait!

— Mais ce n'est pas du mal, cela.

— Enfin! tu veux éblouir encore la société parisienne!... Mais, j'y pense, Guillaume ne peut plus être ton mari, maintenant.

— Pourquoi donc?

— Espères-tu qu'il soit jamais à la hauteur d'une telle position?

— Tu veux me taquiner ou tu as de moi une singulière opinion. Penses-tu que la fortune me

fasse souhaiter un mari plus riche que Guillaume? Mais j'ai prouvé, il me semble, en le choisissant de préférence à beaucoup d'autres qui avaient plus d'argent que lui, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait guidée.

— Oui, très-bien, je sais cela. Mais enfin il n'a ni la tournure, ni les manières d'un grand seigneur.

— Oh! tu veux me faire de la peine, car tu sais aussi bien que moi qu'il est meilleur, plus intelligent et mieux élevé que la plupart des hommes qui venaient chez mon père!

— Allons! ne pleure pas.... Nous verrons par la suite si les choses s'arrangent comme tu le souhaites... »

Sigismond avant de retourner à Versailles se rendit chez Wilhem Lasker qu'il mit en peu de mots au courant de ses affaires. Le digne homme accueillit cette nouvelle avec une certaine tristesse.

« C'est très-bien, dit-il à Sigismond, et je vous félicite. »

Il avait encore quelque chose à dire, mais il hésitait. Il aurait voulu que Sigismond le prévînt.

« Je pense, dit-il pourtant, que maintenant Guillaume ne peut plus épouser votre sœur.

— Ne plus épouser ma sœur. Et pourquoi mon bon, mon excellent ami?

— Ai-je besoin de vous l'expliquer?

— Guillaume est-il si ombrageux que cela?

— Que feriez-vous à sa place?

— J'attendrais.

— Quoi?... Écoutez Sigismond : si ce n'était que cette question de fortune, il serait encore possible de s'entendre. J'enverrais Guillaume passer un an, dix-huit mois, deux ans en Allemagne; vous, de votre côté, vous vous occuperiez de produire votre sœur dans le monde. Si après ces deux années de séparation ils voulaient toujours s'épouser, eh bien nous les marierions.... quoique dans ma conscience je désapprouve toutes les unions où se rencontre une de ces monstrueuses disproportions, soit d'âge, soit de fortune, qui font la perte de tant de ménages.... Mais il y a autre chose encore....

— Et si Roberte se désaisissait de ces millions qui vous portent ombrage?

— Vous n'y pensez pas?

— Pourquoi donc? Avez-vous de moi une telle opinion qu'il ne vous soit pas venu à l'esprit que je saurais faire mon devoir? »

Wilhem prit les deux mains de Sigismond.

« Mon noble et cher enfant! lui dit-il avec un accent de tendresse profonde, je n'attendais pas

moins de vous. Oui, il faut réhabiliter la mémoire de votre père et réparer le mal qu'il a fait, ou plutôt qu'on l'a forcé de faire. Oui, il le faut.... en ce qui vous concerne, du moins.

— Et Roberte?

— Vous en a-t-elle parlé? »

Sigismond garda le silence.

« Non? Vous voyez bien, dit Wilhem avec tristesse.... Depuis deux jours je l'étudie, et je crois pouvoir vous affirmer que ce ne sont point des pensées d'abnégation qui occupent son esprit.

— Je saurai la déterminer à faire son devoir.

— Gardez-vous-en bien.... Prêchez d'exemple, mais d'exemple seulement. Cet héritage lui appartient; elle a le droit de le garder pour elle et d'en jouir à la face de tous; si, à force d'obsessions, vous obteniez qu'elle en fît le sacrifice, qui vous dit qu'un jour elle ne vous le reprocherait pas?

— Mais Guillaume?

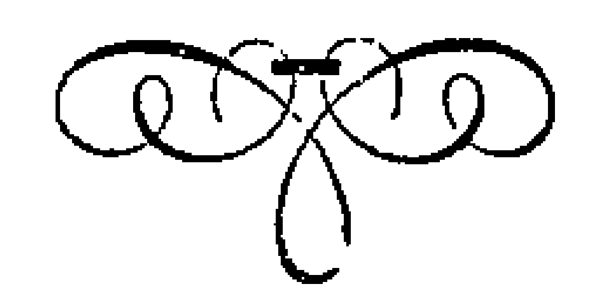
— Guillaume l'adore et sera très-malheureux s'il doit renoncer à elle. Vous comprenez, mon cher enfant, que c'est pour nous une question d'honneur. Je verrais avec le plus profond chagrin mon fils, qui, pour toute fortune, ne possède que sa jeunesse et son talent, épouser une femme millionnaire; cette femme fût-elle douée de toutes les perfections imaginables, l'aimât-il autant qu'il

aime votre sœur. Cependant je le permettrais. Mais dans la position où va se trouver Roberte, je ne le souffrirais jamais... vous me comprenez, n'est-ce pas, et, à ma place, vous feriez comme je fais?

— Oui, certes, je vous comprends; c'est pourquoi il faut absolument que je parle à Roberte.

— De grâce, Sigismond, écoutez-moi et accordez-moi assez d'égards pour vous conformer à mes vœux. Ne dites rien à votre sœur, dans son intérêt comme dans celui de Guillaume.... Si vous lui dites : « Il faut que tu sacrifies ton mariage ou ta fortune. » Qu'est-ce qui vous répond qu'elle ne sacrifiera pas son mariage? Et vous alors vous regretterez d'avoir ainsi brusqué les choses. Faites d'abord votre devoir en ce qui vous concerne, mais laissez-la libre d'agir comme elle l'entendra. — C'est, vous le savez, une fille qui n'aime pas à recevoir des conseils. — Si elle est bien douée, nous ne tarderons pas à être satisfaits; sinon?... Eh bien, nous saurons ce que nous devons faire. Mais, j'avoue que j'ignore jusqu'à quel point on peut compter sur elle.... En ce moment, elle en est aux rêves, aux illusions, et son imagination se laisse entraîner par les enchantements de ce mirage d'or : un million cinq cent mille francs!... Laissez-la, ne lui dites pas encore le sacrifice que vous comptez faire : la surprise, la colère la pousseraient peut-être à prendre une réso-

lution opposée à la vôtre, et vous savez comme moi qu'elle ne revient pas aisément sur ses décisions. Parlez-lui de vos travaux, qui seront toujours votre principale occupation, et de vos projets, de vos espérances, de façon à ce qu'elle vienne au-devant de vous. Il faut qu'elle comprenne d'elle-même pourquoi votre existence continuera d'être laborieuse. Votre sœur, mon ami, a été fort mal élevée, et vous n'avez pas oublié quels préjugés absurdes, quel orgueil insensé vous avez eu à combattre en elle. Elle n'est pas encore guérie; du moins, j'ai lieu de le craindre.... Attendons! si elle comprend son devoir, si elle sacrifie noblement ce magnifique héritage, je réponds d'elle pour l'avenir. »



CHAPITRE XIX.

Les nouvelles que Flavie apporte de Lassan.

C'était dans la soirée du quatrième jour après la mort de Mlle Pélagie; un coup de sonnette retentit avec force et presque aussitôt Louis introduisit dans la salle à manger une femme de Lassan qui demandait à voir M. Sigismond. Le jeune artiste se présenta. Tous deux, la villageoise et le jeune homme, se regardèrent un instant en silence.

« Vous ne me reconnaissez pas, monsieur? dit la femme. Ce n'est pas étonnant; il y a si longtemps que vous ne m'avez vue. Huit ans!... On change, n'est-ce pas, en huit ans?... Vous aussi vous êtes changé, c'est-à-dire que vous avez pris la tournure et la physionomie d'un homme; mais

vos traits sont toujours les mêmes, et je vous aurais reconnu partout, moi!

— Est-ce un reproche, ma bonne Flavie? demanda Sigismond en souriant.

— Ah! monsieur, dit Flavie, à la bonne heure! Cela me faisait de la peine de penser que vous m'aviez oubliée.... »

En ce moment Roberte entrait dans la salle.

« Oh! la belle demoiselle! s'écria Flavie en embrassant la jeune fille que cette accolade surprit quelque peu, et dire qu'on la destinait à vivre auprès de la mère Laurent!... C'eût été un crime de permettre cela, monsieur Sigismond! »

Le jeune artiste demanda des nouvelles du père Laurent, de la mère Laurent, puis de la mère de Flavie et de tous ceux qu'il avait connus là-bas.

« Attendez, répondit la brave fille, que je mette un peu d'ordre dans mes idées. Il faut d'abord que je vous apprenne pourquoi je suis venue. Vous avez donc perdu votre tante Pélagie?

— Oui.

— Et elle vous laisse toute sa fortune?

— Comment savez-vous cela?

— A Lassan, on connaît toutes vos affaires! Mais vous ignorez sans doute que votre tante à fait un testament?

— Un testament? Et en faveur de qui?

— De Narcisse.

— C'est impossible!

— Oui, c'est impossible. Mais il y a fort longtemps qu'on en parle de ce testament; dès l'année passée, on disait à Lassan que Mlle Pélagie voulait vous déshériter. Il doit y avoir quelque chose, monsieur. Moi, j'ai pensé que votre cousin, qui est devenu un grand misérable, avait, de concert avec Mousseron, fabriqué un faux testament.

— Narcisse?

— Oui, Narcisse. Il est capable de tout. On le voit tous les jours avec de l'argent plein ses poches, et il le jette par les fenètres avec une prodigalité qui scandalise tout le monde; car on sait que le père Laurent n'est pas bien riche. On se demande où il le prend, cet argent; et plus d'une fois déjà le bruit a couru que Narcisse était un voleur.

— Oh! Flavie!...

— Ne vous récriez pas, monsieur; écoutez : Tout ce qu'il se procure par des moyens qu'on ignore ne suffit pas encore à ce qu'il paraît; je pourrais vous citer des escroqueries qu'il a commises en compagnie de Mousseron. Cela aurait pu les conduire loin tous deux; s'ils ne sont pas en prison, c'est grâce à ce bon père Laurent

qu'on ne veut pas faire mourir de chagrin. Mais si Narcisse vient ici avec un faux testament, personne n'aura d'égards pour les vieux parents; vous, monsieur, vous ne pourrez faire qu'on ne le mette en prison.... Eh bien, c'est pour cela que je suis venue vous prévenir. Il faut que vous empêchiez votre cousin d'aller au bagne.

— Comment faire?

— Tenez, monsieur, venez avec moi à Lassan; voyez votre oncle, prévenez-le du danger qui menace Narcisse. Engagez-le à l'éloigner du pays. Ce pauvre homme a besoin d'être soutenu; il n'a plus aujourd'hui l'énergie nécessaire pour se faire écouter.

— Mais la mère Laurent?

— Votre tante? Ah! mais, vous ne savez pas, elle est à moitié paralysée. Il faut la lever, la coucher, l'habiller.... C'est pitié de la voir; elle ne fait plus que pleurer. Narcisse la maltraite, il la bouscule comme un vieux meuble. Il ne se gêne point devant elle et profite de ce qu'elle ne peut plus parler pour raconter les parties de débauches qu'il fait en compagnie de Mousseron. Cela ne doit pas durer, monsieur; on ne peut laisser ces pauvres vieillards à la merci de deux scélérats comme Narcisse et Mousseron. Il faut les en débarrasser le plus tôt possible. Si vous voulez, nous partirons demain matin. »

Sigismond fit donner à Flavie une chambre et un bon lit; la brave fille, peu habituée à un long voyage, tombait de fatigue, et ne fit pas de façons pour se retirer de bonne heure. Le lendemain matin tous deux prenaient un express à la gare de l'Ouest, et le soir à cinq heures ils arrivaient à Lassan.

Pendant l'absence de son frère, Roberte reprit le cours de ses travaux habituels. Elle se retrouva comme par le passé dans l'atelier de Sigismond, en compagnie de Wilhem, de Fritz et de Guillaume. Pour commencer, on parla de Flavie, du père et de la mère Laurent, enfin, on parla de choses et d'autres; puis on ne trouva plus rien à dire, et insensiblement chacun travailla en silence. C'était glacial. Des deux côtés, on faisait des efforts pour ramener la gaieté d'autrefois; mais on ne réussissait point. Wilhem était soucieux et Guillaume paraissait triste. Roberte ne savait à quoi attribuer la réserve qu'on observait et cela l'inquiétait. Pourtant elle avait comme un pressentiment de ce qui se passait dans l'esprit de ses amis.

« Est-ce donc parce que je suis devenue riche que vous voilà si sérieux? dit-elle.

— Peut-être, répondit Wilhem.

— C'est méchant, cela.... Vous savez, Guillaume, c'est aussi pour vous que je parle....

— On n'a pas toujours sujet de rire, répondit Guillaume.

— Je voudrais bien savoir ce qui peut vous attrister. Jeune,... intelligent.... et millionnaire!... Car, vous avez beau faire, vous voilà millionnaire, monsieur mon futur mari!

— Oh!... pas encore....

— Comment, pas encore? Auriez-vous l'intention de reprendre votre parole?

— Je n'ai pas dit cela. »

— Non. Mais on jurerait que vous le pensez.... Ah çà! dites-moi, ça vous déplaît donc bien d'avoir quatre-vingt mille livres de rentes?

— Mon Dieu!... S'il est une chose que je n'ai jamais souhaitée, c'est, à coup sûr, celle-là. »

Roberte se leva et vint se placer devant Guillaume.

« Que s'est-il passé, lui demanda-t-elle, que vous ai-je fait? Répondez! Vous aurais-je offensé sans le vouloir? Ai-je dit, par mégarde, quelque chose de désobligeant? Depuis deux jours, que dis-je, deux jours; il y a plus longtemps que cela, je ne saurais préciser d'époque, vous n'êtes plus le même avec moi; ma présence a l'air de vous déplaire, elle vous pèse!... Et si par hasard vous me regardez encore, c'est avec une sévérité à laquelle je ne comprends rien.... Vous ne m'aimez plus, Guillaume?

— Quelles idées vous faites-vous là, ma chère enfant, dit Wilhem; vous avez donc bien besoin de vous tourmenter que vous imaginez de telles choses?

— Mon cher père, fit Roberte, vous avez toujours été bon pour moi; ma confiance en vous ne connaît pas de limites et je respecte toutes vos paroles. Mais c'est à Guillaume que je m'adresse en ce moment et je veux que ce soit lui qui me réponde.

— Permettez-moi de vous dire, Roberte, que vous êtes insensée. Pourquoi voulez-vous que Guillaume ne vous aime plus? Quand vous auriez commis, ce qui n'est pas, un des enfantillages dont vous parlez, serait-ce une raison pour ne plus vous aimer? Quel cas devriez-vous faire d'une tendresse qui s'évanouirait devant un rien, un mot prononcé pour un autre. Allons, chassez ces papillons noirs et pensez à autre chose. »

Ce n'était point là une réponse susceptible de calmer Roberte, et elle allait encore répliquer, lorsque Guillaume faisant un effort pour sourire lui dit en lui baisant gracieusement la main:

« En ma qualité de futur mari, je vous ordonne d'être heureuse. »

La jeune fille jeta autour d'elle un regard de méfiance, et, moitié souriant, moitié pleurant,

revint à sa place. Mais intérieurement, elle était mécontente. Elle voulut travailler, mais il lui fut impossible de s'appliquer; elle n'avait point l'esprit à ce qu'elle faisait et à chaque instant levait les yeux sur Wilhem ou sur Guillaume pour essayer de découvrir ce qu'ils pensaient. A la fin, impatientée, elle rangea ses pinceaux et mit un châle sur ses épaules.

« Où allez-vous? demanda Guillaume.

— Je sors, répondit-elle brusquement.

— Ah!... C'est bien!... Voulez-vous que je vous accompagne?

— Non! »

Elle noua les brides de son chapeau, mit ses gants, assujettit son châle à l'aide d'une broche, et fit trente-six tours inutiles dans l'atelier. Enfin s'approchant de Wilhem, elle lui dit :

« Je suis méchante, n'est-ce pas?

— Non, ma chère enfant, c'est nous qui ne sommes pas aimables.

— Non, non, c'est moi.... Je me rends justice.

— N'en parlons plus; c'est fini, n'est-ce pas?

— Oui, c'est fini; j'ai honte de tourmenter ainsi Guillaume.

— Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il vous accompagne?

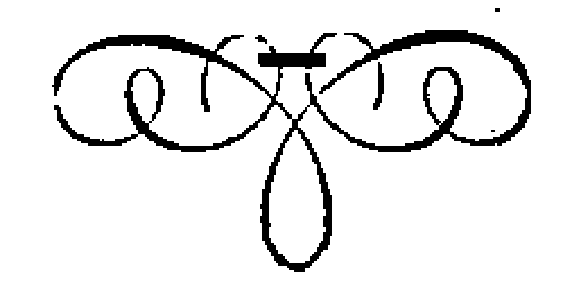
— Parce que je suis trop nerveuse pour ne pas lui faire encore quelque reproche injuste. Mais je



« Je sors. » (Page 268.)

vais marcher, cela me distraira; j'ai une longue course à faire : une altesse espagnole, qui demeure rue de la Victoire, m'a priée de passer chez elle aujourd'hui à deux heures.... A mon retour tout sera oublié !

— Allons, c'est bien. Vous êtes une charmante fille !



CHAPITRE XX.

Roberte à l'hôtel des ventes. — Une poitrinaire.

En sortant de chez sa princesse, Roberte se rendit à l'hôtel des ventes où étaient exposés quelques tableaux dont on parlait beaucoup dans le monde artistique. Au lieu de suivre son chemin, elle s'arrêta, sans trop savoir pourquoi, à l'entrée d'une salle où l'on vendait de vieux meubles : des lits, des matelas, des fauteuils écloppés, des tables boiteuses, de la porcelaine ébréchée, des cristaux dépareillés, du linge, des vêtements et peut-être aussi de la batterie de cuisine. Des marchands de bric-à-brac, des revendeurs, auvergnats pour la plupart, s'étaient coalisés pour se faire adjuger au meilleur marché possible toutes ces pauvres nippes.

C'était un spectacle attristant, et Roberte allait se retirer, lorsqu'elle remarqua dans un coin de la salle deux petites filles chétives et d'un aspect souffreteux, mais charmantes et dont la mine anxieuse inspirait de l'intérêt. Elles ne quittaient pas des yeux une jolie table à ouvrage, un véritable bijou qui semblait fourvoyée dans cette salle encombrée de débris vulgaires. Il était évident qu'elle n'en faisait point partie. Cependant, comme son tour d'être vendue approchait, les Auvergnats l'examinaient, l'ouvraient, la palpaient dans tous les sens. Enfin le moment arriva.

« Quinze francs! » cria l'huissier.

Personne ne mit d'enchère. C'était un meurtre; la table valait quinze louis. Les deux petites filles étaient consternées. Roberte eut pitié d'elles.

« Cent francs, » dit-elle, en leur adressant un sourire.

Cela fit une grande rumeur dans le camp des Auvergnats. Ils se consultèrent :

« *Chent chinque* francs, dit l'un d'eux avec une certaine hardiesse.

— Cent cinquante, fit Roberte que les petites filles encourageaient et remerciaient du regard.

— *Chent chinquante-chinque*, dit résolûment l'Auvergnat.

— Deux cents, » fit Roberte.

Il lui était venu tout à coup l'idée d'acheter

cette table n'importe quel prix pour la rendre à ces pauvres enfants. Une de ses plus grandes privations, depuis la mort de son père, avait toujours été de ne plus faire d'aumône; mais à présent qu'elle était redevenue riche elle pouvait sans hésiter se donner la joie de faire une bonne action. Seulement les Auvergnats, qui ne connaissaient point ses intentions, ne comprenaient rien aux enchères exorbitantes qu'elle mettait sur les leurs. Pourtant, ils se risquèrent encore une fois.

« *Deux chent chinque* francs, cria le plus décidé avec un regard de défi à l'adresse de Roberte.

— Trois cents, » riposta-t-elle aussitôt.

Les Auvergnats stupéfaits d'abord haussèrent les épaules comme des gens à qui l'on raconte des absurdités, puis ils se retournèrent en riant; cette jeune fille leur faisait l'effet d'une folle, d'une excentrique tout au moins.

À ce prix-là, comme il est aisé de le croire, Roberte eut la table. Les deux petites filles redevinrent inquiètes; on voyait que cela leur faisait de la peine de se séparer du joli meuble.

« Vous l'aimez donc beaucoup? leur demanda Roberte.

— Oui.... à cause de maman, répondirent-elles.

— Eh bien, dites-moi ou elle demeure votre maman?

— Rue des Martyrs.... Est-ce que vous voulez la voir?

— Oui, je veux la voir.

— Nous allons vous y conduire, alors. »

Un commissionnaire avait mis la table sur son épaule.

« Où Mme la duchesse veut-elle qu'on porte cela? demanda-t-il.

— Suivez-nous, » dit Roberte.

On partit. Les deux petites filles marchaient devant, et d'un bon pas. Mais de temps en temps elles tournaient la tête pour voir si Roberte et le commissionnaire les suivaient. Enfin on arriva à l'extrémité de la rue des Martyrs. Elles s'arrêtèrent un peu essoufflées.

« C'est au sixième, dit l'une d'elles.

— Bon!... Eh bien, montez devant.

— C'est que, dit l'autre en hésitant, maman est malade.... Ça ne vous fait-il rien d'aller chez une personne malade?

— Non, ça ne me fait rien, » répondit Roberte.

Elles s'engouffrèrent dans un sombre et roide escalier. Au sixième étage, elles ouvrirent une porte numérotée et pénétrèrent dans une grande chambre où il n'y avait pour tous meubles que deux lits de fer.

« Maman, dirent-elles précipitamment, c'est une visite, une dame qui te vient voir.



Les deux petites filles marchaient devant. (Page 276.)

— Qu'elle entre ! » fit une voix brisée.

Roberte entra, fit mettre la petite table dans la chambre et congédia le commissionnaire.

Une femme d'une trentaine d'années, et qui paraissait fort malade, était étendue dans un grand fauteuil auprès d'une cheminée où il n'y avait point de feu, malgré le froid qu'il faisait ce jour-là. Cette femme était poitrinaire au dernier degré ; elle ne pouvait dire trois paroles sans être prise d'une quinte et cracher le sang.

« Ah ! gémit-elle en regardant la table, elle n'est pas vendue !

— Mais, si, maman ; c'est madame qui l'a achetée pour te la rendre, » dirent les petites filles.

Puis elles se mirent à envelopper les pieds de la malade avec des couvertures.

Quant à celle-ci, elle regardait Roberte avec de grands yeux étonnés. La jeune fille expliqua ce qui s'était passé entre elle et les enfants.

« Pauvre petite table ! dit la malade, elles savaient combien j'y tenais. C'est la seule chose qui me reste d'un passé trop heureux et trop court. Elle m'a été donnée par mon mari et renfermait les présents qui composaient ma corbeille de mariage ; il y en avait pour plus de vingt-cinq mille francs !... »

Ici, cette malheureuse qui tout à l'heure ne

pouvait à peine articuler ses paroles, trouva assez de forces pour détailler minutieusement et avec complaisance tous les objets qu'elle avait reçus en présents à l'époque de son mariage; elle n'oublia rien : ni la finesse des dentelles, ni le prix des cachemires, puis elle parla encore de son luxe, de ses succès dans le monde, de sa beauté, de son bonheur.

« Vous parlez trop, lui dit Roberte.

— C'est vrai, répondit-elle, mais ça va mieux depuis que vous êtes là.... Si je pouvais me rétablir !... Le médecin m'assure que c'est de la chaleur et des soins qu'il me faut. Eh bien, avec trois cent francs on peut acheter tant de choses; et du bois, et du sucre, et du bouillon, et du vin de Bordeaux !... Ce n'est pas l'appétit qui me manque; ainsi, aujourd'hui, il me semble que je mangerais bien du poulet.... Oh ! mon Dieu !... qu'cst-ce que j'ai, après tout? Un gros rhume.... Pourquoi ne passerait-il pas?... Tenez, c'est le bon Dieu qui vous envoie, vous me portez bonheur !... Comme il faut que vous soyez bonne pour nous avoir rendu notre chère petite table !... Quand je serai tout à fait guérie, vous me prendrez pour femme de chambre.... Moi, je veux me placer; quand on est pauvre et qu'on a deux enfants à élever, il faut avoir du courage.... et ne pas craindre de travailler.... J'ai déjà essayé....

mais quand on n'a pas été élevée pour ça, vous savez?... »

Elle parlait avec une volubilité fatigante; Roberte essaya encore une fois, mais sans succès, de la faire taire.

« Non, disait-elle, non, laissez-moi.... je veux tout vous dire; vous me plaindrez, vous. Cela me fera plus de bien que tous les médicaments du monde.... Vous me conseillerez aussi.... Je vois bien que vous êtes plus capable que moi.... Quoique je ne vous connaisse pas, je suis toute prête à affirmer que vous êtes une femme supérieure. Ces choses-là, ça se voit sur le visage, dans les traits.... Mais, voilà, ça dépend de l'éducation qu'on a reçue. Moi, on m'avait élevée pour vivre de mes rentes.... Je n'étais bonne qu'à cela.... Eh bien, ce fut mon plus grand malheur!... Toutes les jeunes filles devraient savoir travailler, être en état de se tirer d'affaire toutes seules, si la destinée veut qu'elles deviennent pauvres.... Lorsque nous les eûmes perdues, ces fameuses rentes, si je n'avais pas été si sotte, si bien persuadée que c'était déchoir que de prendre un état, au lieu de manger mon mobilier pièce par pièce, de vendre mes effets un par un, j'aurais tout vendu en une seule fois, et avec le produit il m'eût été facile d'entreprendre un petit commerce, une industrie quelconque.... Mais voilà!...

J'étais élevée dans des idées telles que si quelqu'un m'avait proposé cela, je l'aurais chassé.... Et je n'étais bonne à rien !... à rien ; pas même à gagner dix francs par mois avec mon aiguille. Je savais un peu broder, mais non coudre.... Et puis j'ignorais la fatigue, l'application, la persévérance.... Pensez donc ! une femme qui, de sa vie, n'avait fait autre chose que recevoir des visites et aller dans le monde !... Pour comble de malheur, je n'avais plus de parents !... D'autres ont quelquefois un père ou une mère pour les soutenir, les aider, les recueillir ; moi j'étais orpheline !... Eh bien, vous voyez où tout cela m'a conduite ? Il y a un mois j'ai vendu mes deux derniers couverts ; aujourd'hui, c'était ma pauvre table.... Mais c'était tout, et demain il ne nous restait plus qu'à mourir de faim. Heureusement, le ciel a eu pitié de moi.... Oh ! mon Dieu ! c'est si horrible, la misère ! »

Depuis un instant, Roberte regardait avec attention cette pauvre malade ; elle s'imaginait la connaître, l'avoir déjà rencontrée. Mais où ?... Elle cherchait le nom qu'il fallait mettre sur ce visage amaigri, mais elle n'osait le demander....

« Vous ne me parlez pas de votre mari ? dit-elle.

— Mon mari ?... Le désespoir l'a rendu fou.

Depuis plus de huit ans, il est mort pour nous.... De tous mes chagrins, c'est celui-là le plus grand.... Nous avons été si cruellement trompés!

— Il y a longtemps?

— Huit à neuf ans. Mon Dieu, je ne voudrais pas vous dire tout cela.... Mais j'y suis entraînée malgré moi.... Nous avons été ruinés par les affaires du baron du Frêne. »

Roberte, à cette révélation, devint plus pâle que le mouchoir qu'elle porta à ses lèvres.

« Vous n'êtes pas sans en avoir entendu parler de ce baron du Frêne; il n'y a pas si longtemps que tout cela est passé.... Mais qu'avez-vous?... Est-ce que je vous fatigue?

— Ne faites pas attention, fit la jeune fille en s'efforçant de sourire, continuez.... Vous disiez que?...

— Je disais que vous aviez peut-être eu connaissance de la catastrophe qui nous a ruinés. Cela fit tant de bruit; il y eut tant de victimes!... Combien d'autres, en même temps que nous, sont tombés de l'aisance dans la misère.... Cet homme-là avait un art merveilleux pour tromper les honnêtes gens.... Quand on est sans défiance d'ailleurs, on est facile à persuader.... Puis il était si heureux en affaires, il avait tant d'audace!... Mais, nous, qui étions de ses amis, n'aurait-il pas dû nous épargner?... Car, enfin, mon mari était pour

lui comme un frère.... C'est à sa demande que nous avons vendu nos biens pour lui en confier le prix, toute notre fortune pour ainsi dire.... A sa mort, il ne nous restait presque plus rien. Pour tâcher de reconquérir ses capitaux, mon mari fit des spéculations, il joua à la bourse.... Mais tout était contre nous.... Il fut malheureux et perdit les quelques centaines de mille francs qui nous restaient. Mais tout cela vous attriste.... Tenez, voici encore que vous devenez toute pâle!... Voulez-vous qu'on ouvre la fenêtre?

— Non, ce n'est rien.... Continuez?

— Je n'ai plus rien à dire.... si ce n'est que les hommes qui se jouent de la fortune et du bonheur des familles, comme le baron du Frêne, sont de grands criminels....

— Il s'est tué, dit Roberte, c'est une expiation....

— Dites plutôt que c'est une lâcheté.... Il s'est tué pour échapper à ce qu'il considérait comme le déshonneur.... Tous ceux qu'il a ruinés le maudissent.... et pendant combien d'années le maudira-t-on comme cela! »

Roberte était accablée.

« Oui, c'est affreux! » dit-elle.

Puis elle reprit en regardant la malade qui fixait sur elle des yeux étranges :

« Je voudrais savoir votre nom? Dites-moi donc

comment vous vous appelez, comment s'appelle votre mari?

— Non, je ne vous dirai pas comment s'appelait mon mari. Je dis s'appelait, parce qu'aujourd'hui il n'a plus de nom. Quant à moi, on me désigne seulement par le prénom de Sophie.

— Sophie! s'écria la jeune fille, oh! mon Dieu!...

— Qu'avez-vous?

— Rien; je reviendrai vous voir. »

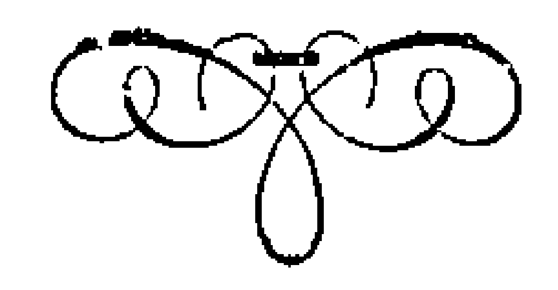
Et elle vida sur la cheminée tout ce que contenait sa bourse, puis elle se sauva; elle étouffait. Dans la rue, elle fut obligée de prendre une voiture; ses jambes refusaient de la porter.

« Louis, dit-elle en rentrant, va-t'en au square Montholon; tu verras dans une des rues qui sont là,—je ne sais laquelle, c'est au midi, — un hôtel meublé qui paraît fort convenable, tu y loueras trois chambres au premier étage. Tu les choisiras toi-même et tu verras à ce que rien n'y manque, que les lits soient bons, qu'il y ait du linge frais partout et du feu dans toutes les cheminées. Puis tu y feras transporter une pauvre femme qui demeure rue des Martyrs, n° 35, au sixième étage. Il faudra des précautions, car elle est bien malade.... Mais tu es bon, toi, tu sauras t'y prendre. Allons, va, mon ami, dépêche-toi; je veux qu'elle couche dans sa nouvelle demeure.... Écoute encore, tu chercheras une bonne domes-

tique que tu mettras auprès d'elle pour la garder. Les gens de l'hôtel te procureront cela.... Elle a deux petites filles; n'oublie pas des lits pour elles.... »

Louis se demandait si Roberte n'était pas en proie à un accès de fièvre chaude.

« Mais que fais-tu là? lui cria-t-elle, va donc, mon ami! Il n'y a pas de temps à perdre; la pauvre femme!... Tiens! c'est Sophie!... la petite Sophie Van Delberg.... Cette charmante Mme Van Delberg, que tu as connue, mon pauvre ami, et qui par ses prodigieuses naïvetés amusait tant Mme de Bretonville!... Elle se meurt, ses pauvres enfants s'étiolent dans la misère et son mari est devenu fou!... Voyons, ne me questionne pas.... C'est par hasard que j'ai découvert tout cela.... Va-t'en!... Si elle te demande qui s'occupe d'elle ainsi, tu lui diras.... tu lui diras tout ce que tu voudras, excepté la vérité; il ne faut point qu'elle sache qui je suis.... »



CHAPITRE XXI.

Dans lequel on apprend d'où provenait l'argent que Narcisse jetait par les fenêtres.

Sigismond trouva le père et la mère Laurent tristement assis au coin du feu dans cette grande salle toujours propre et luisante qui l'avait tant séduit huit ans auparavant. Le bonhomme était vieilli ; il avait maintenant le dos un peu courbé et sa voix s'était cassée; mais sur ses traits se lisait toujours la même sérénité qu'autrefois.

La mère Laurent, dont les yeux étaient comme desséchés à force d'avoir versé des larmes, tenait dans celle de ses deux mains qui n'était pas complétement paralysée, un livre de prières qu'elle lisait et relisait sans cesse.

Flavie, qui avait accompagné le jeune artiste, entra la première.

« Voici votre neveu, M. Sigismond, qui vient vous voir, » dit-elle.

Le jeune homme s'avança.

« Oh! mon ami, dit le père Laurent, soyez le bienvenu!... Mais comme vous avez tardé; je craignais de mourir sans vous avoir revu.... »

La mère Laurent regardait ce jeune homme avec une expression singulière. C'était tout à la fois de la surprise, de l'admiration et de la défiance. Intérieurement sans doute, elle le comparait à Narcisse.

« C'est *celui-là*, dit Flavie, qui vous rendra la paix que l'*autre* vous a enlevée. »

Les yeux de la bonne femme trouvèrent encore quelques larmes. Flavie se retira, Sigismond s'assit entre son oncle et sa tante.

« Vous ne m'en voulez plus, mon oncle, dit-il, de vous avoir désobéi?

— Vous en vouloir, mon ami? Mais je ne vous en ai jamais voulu, et n'ai pas eu besoin, par conséquent, d'attendre pour vous pardonner que les faits vous aient donné raison contre moi... Et si j'avais su où vous étiez réfugié, je n'aurais pas attendu, pour vous envoyer vos rentes, que vous me les demandiez par écrit. »

Le jeune artiste regarda son oncle avec une telle surprise, que le bonhomme ajouta :

« Vous n'avez pas oublié que je suis resté plus

de six mois sans recevoir de vos nouvelles ; votre première lettre est de janvier cinquante-huit. Je puis vous la montrer.

— C'est inutile, mon oncle : je m'en souviens.

— Non, non, laissez. J'ai conservé toutes celles que vous m'avez écrites ; elles sont là dans mon secrétaire avec vos reçus.

— Mes reçus ?

— Ou vos quittances, comme on dit par ici. »

Sigismond se demandait quels reçus et quelles quittances, lorsque tout à coup la vérité lu apparut. Il détourna la tête ; la mère Laurent le regardait fixement ; la pauvre vieille femme paraissait désespérée. Il comprit qu'elle voulait l'avertir.

« Mon oncle n'a donc aucun soupçon ? » lui demanda-t-il.

Elle fit signe que non.

Le vieillard revint avec une liasse de papiers.

« Voyez, » dit-il en dépliant la lettre dont il avait parlé.

Sigismond prit les papiers et les examina les uns après les autres. Son écriture était assez bien imitée ; seulement tous étaient signés du Frêne en deux mots. Or le jeune artiste, depuis son premier tableau, avait rétabli l'orthographe de son nom et signait Dufrêne en un seul mot, comme faisait le père Laurent, Narcisse lui-même et tous les membres de la famille.

Il savait maintenant d'où provenait l'argent que son cousin dépensait à pleines mains.

« Ce n'est pas vous, mon oncle, dit-il, qui mettiez à la poste les sommes que vous nous envoyiez?

— Pourquoi me demandez-vous cela, mon ami?

— Parce qu'il me semble qu'à votre âge....

— Oui, vous avez raison; je suis vieux et peu expert en affaires. J'envoyais Mousseron; cela ne lui coûtait rien et ne le dérangait aucunement; il va souvent à Montebourg.... »

Tout doucement Sigismond amena la conversation sur Narcisse. C'était difficile, car le vieillard évitait avec intention de parler de son petit-fils.

« Mon neveu, dit-il enfin, la conduite de votre cousin est un grand sujet de chagrins pour nous. Je voulais me taire là-dessus; mais puisque vous êtes de la famille, vous pouvez tout entendre: Narcisse est devenu le désespoir de notre vieillesse, à votre tante et à moi.... Il est perdu de réputation à Lassan. Ses débauches sont une source intarissable de scandale pour le monde et d'affronts pour nous. Il emprunte; il fait des dettes.... Si nous vivons encore quelques années, nous mourrons, grâce à lui, dans la misère.... Jusqu'à présent, le ciel a permis qu'il ne fût pas

criminel.... Mais je ne vous cache point que je vis dans l'inquiétude et la crainte.

— C'est Mousseron qui l'entraîne?...

— Je ne sais.... Mousseron n'a jamais été un bon sujet.... Mais malgré ses mauvais penchants, il fait honneur à ses affaires.... Devant nous, il reprend Narcisse et appuie nos remontrances.... Cependant l'amitié qu'ils ont l'un pour l'autre m'a toujours porté ombrage, et, s'il vous en souvient, je l'ai toujours déplorée. J'aurais dû peut-être montrer plus de fermeté dès le commencement.... Mais il est quelquefois bien difficile de faire son devoir....

— Si cela m'était permis, mon oncle, je vous donnerais un avis....

— Lequel, mon cher enfant?

— Celui d'éloigner Narcisse.

— Oui, sans doute : c'est la seule chose qu'il y ait à faire. Moi-même, je lui en ai déjà parlé.... Mais il s'y refuse.

— Et si je m'en chargeais, mon oncle?

— Le pourriez-vous, mon ami?

— Je puis toujours essayer.... Laissez-moi faire.

— Mais il faut que vous attendiez quelques jours, il n'est pas ici; Mousseron l'a emmené pour faire une tournée dans le pays.

— Ils vous ont dit cela? s'écria Sigismond en

se levant brusquement. Ils vous ont trompé, c'est à Paris qu'ils sont allés.

— A Paris? Vous croyez?... »

Le brave homme regarda sa femme; elle pleurait.

« Pensez-vous qu'ils soient à Paris? » lui demanda-t-il.

Elle fit un signe affirmatif.

« Est-ce donc à cause de ce testament? Connaissez-vous, mon neveu, cette histoire de testament?

— Oui, mon oncle. Ne vous en a-t-il pas parlé?

— Si; mais je pensais que c'était un mensonge, une vanterie comme il ne se plaît que trop à en faire.

— Je vais vous dire adieu! mon oncle; il faut absolument que je retourne à Paris.

— C'est impossible, mon ami; le seul train que vous puissiez prendre ne passe à Montebourg que demain matin à six heures. Mais qu'avez-vous, pourquoi vous presser ainsi? Si votre tante a fait un testament en faveur de Narcisse, il ne peut s'agir que d'une somme insignifiante.

— Depuis quand sont-ils partis?

— Depuis ce matin. Mais, j'y pense, pourquoi m'a-t-il trompé? Qu'y a-t-il encore sous ces mensonges?

— Je ne sais pas, mon oncle.

— Tenez, mon ami, je crains de le deviner....

Votre tante ne pouvait s'intéresser à mon petit-fils qu'elle ne connaissait point.... Et lui, il est capable de tout.... Voilà votre élève, » ajouta-t-il avec amertume en regardant sa femme.

Et il se mit à pleurer comme un enfant. Sigismond était navré.

« Mon oncle, disait-il, mon cher oncle, ne vous affligez pas ainsi. »

La soirée se passa péniblement. Le jeune artiste fit part au père et à la mère Laurent du prochain mariage de Roberte, mais tout manquait d'intérêt à côté des préoccupations qui les accablaient.

Le lendemain, dès cinq heures, le jeune homme était prêt à partir. Le père Laurent voulut l'accompagner jusqu'à la station.

« Je ne vous verrai sans doute plus jamais, fit le vieillard en lui disant adieu!

— Pardonnez-moi, mon oncle; je reviendrai vous voir dès que toutes ces affaires seront arrangées. »

Il était trois heures lorsque Sigismond rentra rue Vavin.

« Il n'est venu personne? demanda-t-il à Roberte en l'embrassant.

— Non, répondit la jeune fille.

— Ah ! tant mieux ! »

Puis il jeta son pardessus sur la table et se laissa tomber dans un fauteuil. Il paraissait accablé.

« Qu'on est bien ici ! fit-il en jetant un regard de reconnaissance sur les objets qui l'entouraient. C'est mon atmosphère, à moi, tout cela !...

— Qui donc attends-tu ? demanda Roberte.

— Narcisse et Mousseron. Ils sont à Paris depuis hier.... Pour le testament, tu sais ?...

— Et tu crois qu'ils vont venir ici ?

— Oui, ils voudront se donner le plaisir de nous effrayer.... Du moins, il faut espérer qu'ils le voudront.... Mon idée est que ces gaillards-là veulent nous extorquer quelque argent. S'ils avaient assez de confiance en leur savoir-faire pour aller jusqu'au bout.... S'ils essayaient de se faire prendre au sérieux, ils seraient perdus.... »

On sonna. Louis alla ouvrir.

« Voilà mes hommes, dit le jeune artiste, je suis bien arrivé. »

Aussitôt deux individus pénétrèrent dans la chambre en disant à Louis qui voulait les annoncer :

« Laissez, mon vieux. C'est pas la peine ; nous sommes de la famille. Pardieu ! il ne manquerait plus que ça !... Eh bien, et le cousin Sigismond, qu'est-ce qu'il dirait si nous faisions des cérémonies avec lui. »

Ils avaient la tournure débraillée de deux vau-



Ils avaient la tournure débraillée. (Page 294)

riens de bas étage. Leurs vêtements étaient tachés, leur linge fripé, leurs chapeaux bossués.... Sigismond n'eut pas de peine à deviner comment ils avaient employé leur temps depuis qu'ils étaient à Paris.

« S'ils ne sont pas venus plus tôt, se dit-il, c'est qu'ils avaient quelque argent à dépenser. Ils ont passé la nuit dans quelque tripot à jouer aux cartes ou au billard, et ils ont perdu jusqu'à leurs chaînes et leurs montres !... »

Tous deux étaient bien changés, et Sigismond, s'il n'eût pas été prévenu, ne les aurait pas reconnus tout de suite. Mousseron avait presque l'air d'un vieillard; ses cheveux grisonnaient, son dos s'était voûté, et plusieurs de ses dents manquaient à l'appel. Quant à Narcisse, il ressemblait à un colosse. Il avait de larges et robustes épaules et des membres formidables. Puis, ses traits s'étaient épaissis et son teint s'était coloré. Mais il avait toujours les mêmes grands yeux ronds à fleur de tête et le même air hypocrite.

« Bonjour, cousin, dit Mousseron.... Sapristi ! que de décorum ! Il n'y a pas de danger qu'on vous surprenne. Savez-vous que votre vieux farceur de domestique voulait nous faire faire antichambre !

— Louis n'est pas mon domestique, fit Sigismond, mais mon meilleur ami.

— C'est différent.... Moi, je l'avais pris pour un domestique ; il vous a une binette!... »

Nos deux vauriens, malgré leur audace, étaient fort gênés, et Mousseron, au lieu d'aller au fait, se mit à jaser de choses indifférentes.

« Eh bien, lui dit Narcisse qui était pressé d'en finir, est-ce que tu n'expliques pas au cousin....

— C'est vrai, répondit Mousseron, nous ne sommes pas venus pour ne parler que de la pluie et du beau temps. Voici, cousin Sigismond, ce qui nous amène : quelque temps avant sa mort, votre tante Pélagie m'a confié un testament par lequel elle dit que vous ferez à Narcisse une rente annuelle de dix mille francs.

— Que cela ! s'écria Sigismond en riant.... On m'avait assuré qu'elle l'avait fait son légataire universel.

— Le fait est qu'elle aurait pu se montrer plus généreuse, dit Narcisse en baissant ses grands yeux ronds.

— C'est ainsi! fit observer Mousseron. Il faut prendre les choses comme elles sont et tâcher d'en tirer le meilleur parti possible. A vous parler franchement, cette rente ne fait point notre affaire; nous aurions mieux aimé autre chose, une somme de cent mille francs payée tout de suite. Si ça vous allait, cousin, nous pourrions nous arranger de cette façon?

— Avant d'aborder cette question, dit Sigismond, nons allons vider une autre affaire.

— Quelle affaire?

— Voici, dit le jeune artiste en montrant les papiers du père Laurent. J'ai là, entre les mains, des lettres et des reçus qui, je ne vous le dissimulerai pas, sont fort compromettants pour vous deux.

— Où diable avez-vous pris cela? demanda Mousseron.

— Je ne l'ai pas pris, on me l'a remis pour en faire ce que je jugerai convenable. »

Narcisse se mit à trembler.

« Mais, dit Mousseron, autant que j'en puis juger, tout cela est de votre écriture et ne peut par conséquent compromettre que vous.

— Oui, on jurerait que c'est mon écriture. C'est assez bien imité.... Mais pour un connaisseur il ne manque pas de choses à reprendre. D'abord la signature qui ne ressemble pas à la mienne. »

Mousseron se troubla. Il vit que tout était perdu et ne prit plus la peine de dissimuler.

« Et que comptez-vous faire de ces papiers? demanda-t-il.

— Nous allons en décider. Si vous n'êtes pas raisonnables, je les enverrai au procureur impérial.

— Allons donc! ce n'est qu'une gaminerie. Ne faites pas de sottise. Jetez-les au feu.

— C'est ce que je ferai, si vous acceptez mes conditions.

— Voyons les conditions.

— Vous, Mousseron, vous êtes trop vieux maintenant pour qu'on espère que vous changiez. Il faut vous expatrier. Si vous m'en croyez, vous prendrez le paquebot qui part demain du Havre pour New-York. Vous vous ferez concéder par là quelques hectares de prairies, et vous vous transformerez en agriculteur. C'est moi qui fournirai les fonds nécessaires à votre nouvel établissement.

— Puisque vous êtes si généreux, dit Mousseron avec impudence, donnez-moi l'argent et laissez-moi ici.

— Quant à Narcisse, dit Sigismond qui ne daigna point répondre à Mousseron, il est assez jeune pour qu'on ne désespère pas de lui; je lui laisse le choix entre l'exil et l'armée. »

Mais Narcisse ne voulait ni de l'un ni de l'autre.

« Il faut pourtant se décider, dit le jeune artiste.

— Je veux consulter mon grand-père.

— Non; tu ne retourneras pas à Lassan. »

Il pria, il supplia son cousin, faisant appel à la bonté excessive, à la générosité qu'il lui connaissait; mais Sigismond demeura inflexible.... Enfin Narcisse promit, mais en pleurant comme un en-

fant, de se faire soldat. C'était pitié de voir ce colosse fondre en larmes.... Mousseron ne lui cachait point qu'il le méprisait et l'accablait de sarcasmes et de railleries amères. « Moi, dit enfin ce maître escroc en haussant les épaules, je m'en fiche!... On vit bien partout!... Du moment que le testament ne prend pas, 'aime autant déguerpir.... D'ailleurs, j'étais las du pays.... J'avais le spleen et rêvais de suicide comme un Anglais que la vie embête.... »

Un mois après, sur la demande de Roberte et d'après sa volonté expresse, l'héritage de Mlle Pélagie était partagé entre les créanciers du baron du Frêne, et la jeune fille, plus heureuse et plus fière qu'elle n'avait jamais été, épousait Guillaume Lasker.

La belle saison et les bons soins redonnèrent quelques forces à Mme Van Delberg, qui vécut encore six mois. Roberte lui ferma les yeux dans les premiers jours d'octobre soixante-six.

Si Mme Guillaume Lasker apprenait qu'on avait fait du sacrifice de sa fortune la première con-

dition de son mariage, elle en voudrait peut-être à Wilhem. Et pourtant Wilhem avait raison de mettre l'honneur et la justice au-dessus de tout.

FIN.



TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

10 150 — Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

(suite)



Imprimerie générale de Ch. Lahure, rue de Fleurus 9, à Paris